

U d/of OTTAWA



39003002370947

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

BOSSUET

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

Publiés sous la direction de M. Emile FAGUET

Prix de chaque volume, broché. 1 50
 — cart. souple, tr. rouges, 2 50

Chaque volume contient de nombreuses illustrations.

HOMÈRE, par A. CODAT, recteur de l'Académie de Bordeaux, 1 vol.
HÉRODOTE, par F. CORNÉARD, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne, 1 vol.
PLUTARQUE, par J. DE CROZALS, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.
DEMOSTHÈNE, par H. OUVRÉ, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, 1 vol.
CICÉRON, par M. PELLISSON, agrégé des Lettres, inspecteur d'Académie, docteur es Lettres, 1 vol.
VIRGILE, par A. COLLIGNON, professeur de rhétorique et maître de conférences à la Faculté des Lettres de Nancy, 1 vol.
DANTE, par EDOUARD ROD, 1 vol.
LE TASSE, par EMILE MELLIER, inspecteur d'Académie, 1 vol.
CERVANTES, par LUCIEN BIAUT, 1 vol.
SHAKESPEARE, par JAMES DARRINGTON MESTREY, professeur au Collège de France, 1 vol.
GOËTHE, par FIRMERT, professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Lyon, 1 vol.
LA POÉSIE LYRIQUE EN FRANCE AU MOYEN AGE, par L. CLÉDAT, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, 1 vol.
LE THEATRE EN FRANCE AU MOYEN AGE, par LE NÈME, 1 vol.
LES CHRONIQUEURS, par A. DEBIDOUR, inspecteur général de l'Enseignement secondaire.
 PREMIÈRE SÉRIE : Villehardouin ; — Joinville, 1 vol.
 DEUXIÈME SÉRIE : Froissart ; — Commines, 1 vol.
RABELAIS, par EMILE GEBHART, professeur à la Sorbonne.
RONSARD, par G. BIZOS, 1 vol.
MONLUC, par CH. NORMAND, docteur es Lettres, professeur agrégé d'histoire au lycée Condorcet, 1 vol.
MONTAIGNE, par MAXIME LANUSSE, docteur es Lettres, professeur agrégé au Lycée Charlemagne.
CORNEILLE, par EMILE FAGUET.
LA FONTAINE, par LE NÈME, 1 vol.
MOLIÈRE, par H. DURAND, inspecteur général honoraire de l'Université, 1 vol.
RACINE, par PAUL MONCEAUX, professeur de rhétorique, docteur es Lettres, 1 vol.
BOILEAU, par P. MORILLOT, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.
M^{me} DE SEVIGNÉ, par R. VALENT-RADOT, lauréat de l'Académie française, 1 vol.

BOSSUET, par G. LARSON, maître de conférences à l'École normale supérieure, docteur es Lettres, 1 vol.
FÉNELON, par G. BIZOS, recteur de l'Académie de Dijon, 1 vol.
LA BRUYÈRE, par MAURICE PELLISSON, 1 vol.
SAINTE-SIMON, par J. DE CROZALS, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.
RETZ, par CH. NORMAND, docteur es Lettres, 1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, par Félix HÉMON.
PASCAL, par MAURICE SOURIAU, professeur à l'Université de Caen, 1 vol. (Nouveauté.)
MONTESQUIEU, par EDGAR ZEVORT, recteur de l'Académie de Caen, 1 vol.
LESAGE, par LÉO CLARÉTIE, agrégé des Lettres, docteur es Lettres.
VOLTAIRE, par EMILE FAGUET, professeur à la Sorbonne.
J.-J. ROUSSEAU, par L. DUCROS, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, 1 vol.
BUFFON, par H. LEBASTEUR, professeur agrégé des Lettres au Lycée de Lyon, 1 vol.
FLORIAN, par LÉO CLARÉTIE, professeur agrégé des Lettres, docteur es Lettres, 1 vol.
ANDRÉ CHÉNIER, par PAUL MORILLOT.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par DE LESCURE, 1 vol.
CHATEAUBRIAND, par A. BARDOUX, membre de l'Institut, 1 vol.
VICTOR HUGO, par ERNEST DUPUY, inspecteur général de l'Enseignement secondaire, 1 vol.
LAMARTINE, par EDOUARD ROD, 1 vol.
BÉRANGER, par CH. CAUSERNET, agrégé de l'Université, docteur es Lettres, inspecteur d'Académie.
AUGUSTIN THIERRY, par F. VALENTIN, agrégé de l'Université, professeur au Lycée Buffon.
MICHELET, par F. CORNÉARD, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne, 1 vol.
THIERS, par EDOAR ZEVORT, recteur de l'Académie de Caen, 1 vol.
GUIZOT, par J. DE CROZALS, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.
ALFRED DE MUSSET, par CLAYEAD, 1 vol.
EMILE AUGIER, par H. PARIGOT, professeur de rhétorique au lycée Janson-de-Sailly, 1 vol.

Tous les volumes parus ont été honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique



BOSSUET

(D'après le portrait de Rigaud)

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

BOSSUET

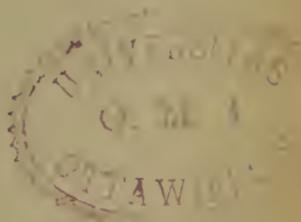
PAR

G. LANSON

DOCTEUR ÈS LETTRES

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Y. M. Boyon
Co. m. s.



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(ANCIENNE MAISON LECÈNE, OUDIN ET C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

1898



PQ

1739

. 435C

1898

PRÉFACE

Ce livre est tantôt un extrait, tantôt un résumé de celui que j'ai donné il y a quelques années sur le même écrivain (1). On pourra donc se reporter à celui-là pour chercher le développement des idées qui ne sont ici qu'indiquées. Mais, d'autre part, j'ai multiplié ici les citations de Bossuet ; je lui ai laissé la parole aussi souvent que possible ; si bien que le présent volume peut servir d'illustration au précédent. Je me suis efforcé de rassembler les pages les plus fortes et les plus caractéristiques qui sont éparses dans l'œuvre immense de Bossuet ; j'ai dû en laisser bon nombre de côté, dont le sujet était trop spécialement philosophique et théologique, et qui par cette raison ne convenaient pas au dessein général de

(1) Bossuet, 1 vol. in-12, br. 3 fr. 50. Lecène et Oudin, 1891.

la collection à laquelle ce volume appartient ; mais on trouvera, je pense, dans les textes qui sont ici réunis, de quoi se faire une idée exacte et précise de ce qu'a été Bossuet.

G. L.

f. m. 1304, 2
o. m. g.

BOSSUET

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME

I

Né à Dijon, le 27 septembre 1627, d'une race de magistrats, grave et pieuse, élevé par un oncle, qui lui mit de bonne heure la Bible entre les mains, tonsuré à huit ans, pourvu à treize d'un canonicat à Metz, brillant élève des Jésuites de sa ville natale, puis, à 15 ans, écolier au collège de Navarre, d'où le bruit de ses précoces talents pénétrait jusqu'aux cercles mondains, Bossuet, après de fortes études classiques, s'applique à la théologie : docteur de Sorbonne, et prêtre à 25 ans, archidiacre de Sarrebourg, puis grand archidiacre et doyen de l'Église de Metz, il fait pendant six ans sa principale résidence en cette ville pleine de protestants et de Juifs, prêchant,

conférant, instruisant, convertissant, réfutant le catéchisme du pasteur Ferry, et s'éloignant parfois pour faire entendre sa voix, chaque jour plus retentissante et plus autorisée, à Dijon ou à Paris. — De 1659 à 1670, sans perdre de vue l'œuvre de conversion entreprise à Metz, négociant avec Ferry la réunion des calvinistes à l'Église catholique, il prêche à Paris trois carêmes et deux avents, des panégyriques de saints, des sermons de charité, des sermons de profession et de vêtue, des conférences dans les séminaires ; deux carêmes et deux avents à la cour ; des oraisons funèbres, dont celle d'Anne d'Autriche, très goûtée alors et perdue aujourd'hui : il écrit l'*Exposition de la Doctrine catholique*, qui décide les conversions de Dangeau, de Turenne, de lord Perth, et ne laisse aux protestants d'autre ressource que de nier, malgré les approbations du Pape et de tant de prélats, la conformité du livre à la véritable doctrine catholique. — Évêque de Condom en 1669, il se démet deux ans après, quand, nommé aux fonctions de précepteur du Dauphin, il perd l'espoir de pouvoir résider dans son diocèse. Pendant qu'il emploie le meilleur de son temps et de son génie à tâcher de rendre l'héritier du trône digne de sa fortune et des devoirs qui l'attendent ;

pendant que, pour vaincre la nature, il appelle à son secours tout ce que les deux antiquités, la profane et la sacrée, ont laissé de bonnes et généreuses leçons, descendant sans effort aux plus simples notions de la propriété des termes et de l'application des règles grammaticales de la langue latine, éclaircissant, sans les affaiblir, les plus hautes idées de l'histoire, de la politique et de la philosophie, il remontait parfois dans la chaire, dans les occasions solennelles qui se présentaient d'être utile aux âmes par sa parole. Il prêcha la profession de M^{lle} de la Vallière aux Carmélites. Mais surtout, après avoir en 1669 prononcé l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, il rendit le même honneur à la duchesse d'Orléans sa fille (1670), et plus tard à la reine Marie-Thérèse (1683), à la princesse Palatine (1685), au chancelier Le Tellier (1686), enfin au prince de Condé (1687), de tout temps son protecteur, et, malgré la différence des rangs, son ami effectif. — Théologien autant qu'orateur, défenseur vigilant de la pure doctrine, et pêcheur d'âmes infatigable, il maintenait la tradition des Pères contre l'érudition philologique de Richard Simon, dont il faisait condamner une *Histoire critique de l'Ancien Testament*, et soutenait contre le ministre Claude une

longue et chaude discussion, d'où mademoiselle de Duras sortit soumise à l'infaillible autorité de l'Église catholique (1678). Évêque de Meaux en 1681, il est vraiment jusqu'à sa mort, par son exacte théologie, par son éloquente logique, et par son zèle que rien ne lasse, le chef autorisé de l'Église de France, que consultent et suivent les archevêques, les cardinaux, les prélats grands seigneurs, jaloux parfois de ce talent qui écrase leur naissance. Il ouvre l'assemblée du clergé de France par le *Sermon sur l'unité de l'Église*, en dirige les délibérations, et fait voter les quatre articles qui consacrent les libertés de l'Église gallicane (1682) : respectueux envers Rome, et ne lui cédant rien, il défend la doctrine gallicane contre les théologiens ultramontains. Préoccupé toujours d'éteindre l'hérésie, et comptant plus sur la persuasion que sur la force, malgré la révocation de l'édit de Nantes, où il applaudit surtout l'intention et maintient le droit du roi, il ramasse toute les ressources de l'érudition historique et théologique dans *l'Histoire des variations des églises protestantes* (1688), et en défend les faits, les preuves, les conclusions contre Burnet, Basnage, Jurieu, et d'autres docteurs de la Réforme. Il reprend l'idée de réunir tous les

chrétiens par un accord des théologiens, qu'il négocie sans succès avec Van Muelen, abbé de Lokkum, d'abord, puis avec Leibniz (1691-1694, 1699-1701). Le P. Caffaro, théatin, ayant essayé d'autoriser le théâtre, Bossuet en tire une humble rétractation et instruit le public de la tradition de l'Eglise et des pernicieuses séductions de l'art dramatique par ses *Maximes et réflexions sur la Comédie* (1694). Mais une grave affaire s'engage, et va, pendant plusieurs années, demander tout l'effort de sa science, de sa logique et de sa constance : M^{me} Guyon renouvelle les erreurs du quiétisme, récemment condamnées à Rome ; Fénelon la soutient secrètement. Pendant que Bossuet, pour éclaircir la matière, fait imprimer ses *Etats d'oraison*, Fénelon le devance et donne son *Explication des maximes des saints*. Désavoué par les prélats dont il prétendait interpréter la croyance, Fénelon porte son ouvrage à Rome. Bossuet, pour convaincre le livre d'erreur, et pour anéantir les explications et défenses multipliées de Fénelon, écrit pour la France ou pour Rome une foule de dissertations, d'instructions, de mémoires en latin et en français, et enfin cette terrible *Relation sur le quiétisme*, qui ruine la doctrine en écrasant la personne. Le roi, M^{me} de Maintenon, la Sorbonne,

l'épiscopat se sont déclarés pour lui; enfin le Pape donne un bref condamnant les *Maximes des saints* (1699). L'année suivante, l'assemblée du clergé de France, dominée encore et dirigée par Bossuet, condamne un grand nombre de propositions de morale relâchée et la doctrine de la probabilité des casuistes. Dans ses dernières années, il se retourne contre Richard Simon qui venait de traduire le *Nouveau Testament* (1702), et reprend, pour la compléter, sa *Défense de la tradition et des saints Pères* contre la dangereuse indépendance de la critique individuelle. — Cependant tant de travaux pour la défense de la foi, ni tant de titres et de fonctions, dont il est revêtu à Paris et à la cour, — membre de l'Académie française depuis 1671, premier aumônier de la Dauphine et plus tard de la duchesse de Bourgogne, supérieur de la maison de Navarre, conservateur de l'Université, conseiller d'Etat d'Église — tout cela ne l'absorbe et ne le distrait pas de ce qu'il regarde toujours comme son essentiel et principal office : il réside en son diocèse, et ne perd point de vue la conduite des âmes. Tantôt à Meaux, tantôt à la maison de campagne épiscopale de Germigny, souvent en tournée pastorale, affrontant, malgré son grand âge, les pluies, les orages, la neige, la nuit, les mauvais chemins,

très ferme à maintenir son autorité, moins par hauteur et par gloire que pour pouvoir faire sa charge de pasteur, il éclaire et dirige le peuple, réveille les catholiques, raffermir les nouveaux convertis par ses *mandements*, ses *instructions*, son *catéchisme* et son assidue prédication. Il veille sur les communautés, qu'il dompte, réforme, instruit, visite, offrant aux religieuses vraiment mortes au monde ses *Méditations sur l'Évangile*, et ses *Élévations sur les mystères* ; il accueille quelques âmes d'élite qui, dans leurs saintes tristesses, crient vers lui, les console, les relève, les redresse, et, à force de foi, de science, de bonté, de patience, les achemine à la béatitude de la perfection chrétienne. Atteint de la pierre en 1701, il lutte pendant deux ans, et ne renonce à chaque partie de ses devoirs pastoraux, à la confirmation, à la présidence des synodes du clergé diocésain, que réduit et forcé par les progrès du mal ; après quinze mois de cruelles souffrances, dans l'intervalle desquelles il se fait relire le Nouveau Testament, et « plus de soixante fois » l'évangile de saint Jean, il meurt le 12 avril 1704. Il fut enterré, sur sa demande, dans sa cathédrale de Meaux, à côté de ses prédécesseurs.

II

Voilà cette vie, d'une si belle et si sévère unité, si vide d'accidents et de pensers personnels, toute dévouée aux plus hauts et plus universels intérêts, tout agissante, car les écrits y sont encore des actes : pour tout dire en trois mots, vie d'un chrétien, d'un docteur, d'un pasteur. Mais que fut l'homme ? Un chrétien, un docteur, un pasteur : il est impossible de trouver autre chose, lorsqu'on cherche dans la multitude de ses œuvres et de ses lettres le secret de sa nature intime. Jamais l'homme intérieur ne se distingue du rôle apparent ; il semble faire par nature ce que le devoir lui commande de faire, et l'on ne saisit pas trace de lutte, de contradiction, de discordance même fugitive entre ses sentiments et sa volonté, entre ses actes et ses principes.

« Dieu me fait la grâce, disait un jour Bossuet, « que rien ne m'incommode : le soleil, le vent, « la pluie, tout est bon. » C'était un solide Bourguignon, de haute mine et de robuste tempérament ; un sang riche et chaud, point de nerfs ; un bel équilibre de santé physique, qui préparait et servait l'équilibre de la nature morale.

C'était une âme simple ; il crut toute sa vie comme il avait cru au premier jour ; avec sa science, sa logique de docteur, il garda sa foi de petit enfant, humble, naïve, épanouie.

Il haïssait le manège et le mensonge : il était franc. Son cœur, ses actes, sa pensée, son style, tout était chez lui droit et net. Si quelque chose lui donna de l'impatience et de l'humeur, ce furent les actes enveloppés et les raisonnements louches. Il porta à Fénelon des « coups de massue », lorsqu'il vit que son adversaire ne se déclarerait jamais touché, à moins d'être assommé. Les artifices où sa franchise butait, le rendaient brutal et violent.

Mais, à l'ordinaire, cet homme qu'on se représente dur, hautain, le bras toujours levé pour menacer ou maudire, insultant à l'ennemi vaincu, avait l'âme douce et tendre. Il était tout amour et toute charité.

Il ne rudoyait ni n'injurait personne ; il ne flat-
tait personne, pas même le roi. Il le vénéra, il l'aima, mais il lui dit la vérité.

Comme il aimait le roi, il aimait la France. Il mêla dans ses sermons aux mouvements de la charité chrétienne les joies et les tristesses du citoyen. Aux religieuses qui lui demandaient des pratiques

extraordinaires, il indiquait de prier « pour l'Etat et pour ceux qui souffrent » : c'était l'aumône qu'il demandait à celles qui n'avaient rien.

Ce qu'il y avait de plus admirable en lui, c'était cette volonté sereine qui disposait de toute l'âme à chaque moment, et la faisait suffire sans effort à toutes les tâches.

Gardant toujours l'entière possession de soi, il ne se pressait jamais : il fuyait l'inquiétude et le tracas, qui empêchent d'agir. Sa grande maxime était : A chaque jour suffit sa malice. Par là son activité fut sans fièvre, continue et féconde.

Il était fait pour l'action. Il l'aimait, comme étant le but de la vie, la vie même. La sienne fut toute action. Nul ne fut plus *intérieur* que lui ; mais nul aussi ne fut plus actif. Il craignait les raffinements d'analyse qui énervent la volonté, dissolvent la conscience, et dans lesquels se perdent la force et la raison d'agir. Il tendait au vrai, mais au possible : son génie était pratique, sa volonté modérée autant que forte.

III

Par une rare fortune, Bossuet eut l'esprit que méritait son cœur : fort, simple et franc, toujours

au commandement de la volonté, s'étendant sans effort, et se ramassant au besoin.

Rien n'était trop grand pour lui ni trop bas. Chaque faculté de ce rare esprit faisait son service, exactement et modestement, sans zèle et sans froideur, fournissait l'effort demandé, et, sa tâche faite, s'effaçait, sans essayer de dominer, de se mêler où elle n'avait que faire, sans se dérober aussi ni manquer son but. La convenance et la nécessité étaient les lois suprêmes de l'écrivain ; toute sa rhétorique, tout son art s'y réduisaient ; volontairement asservi à la matière que son intelligence comprenait, il y mesurait ses pensées, et retranchait tout ce qu'il eût écrit pour lui, et non pour elle. De là la force et la simplicité de ses ouvrages.

On a souvent dit que le bon sens était la qualité maîtresse de son esprit. C'est vrai ; mais il faut élargir le mot autant qu'on peut pour qu'il convienne à Bossuet. Tout ce que l'usage y a fait entrer de signification négative, il faut l'en retirer et donner à l'affirmation qu'il enferme toute la force et toute l'étendue qu'elle peut recevoir.

Le bon sens, chez lui, c'est d'abord le sens droit, la force de l'esprit qui va au vrai, sans s'éga-

rer, ni se laisser séduire aux prestiges de l'erreur flatteuse ou facile. Ce droit et sûr élan vient du cœur autant que de l'esprit. Le discernement de la vérité en suppose l'amour : Bossuet aima passionnément la vérité. Aucune vue d'utilité, aucune réflexion d'amour-propre ne le détournèrent jamais de la chercher ou de la recevoir.

C'est que Dieu fut sa vérité. L'ayant connu de bonne heure, il ne sentit jamais d'inquiétude ni de doute, et crut toujours qu'évidemment il fallait croire. Disposé d'abord à croire par les impressions de son enfance, par l'autorité de ses parents et de ses maîtres, par son impérieux besoin d'ordre et de justice, par l'infinie tendresse de son cœur, il ne trouvait pas de sens à l'univers, hors de la foi en un Dieu juste et bon, le Dieu des prophètes et de l'Évangile ; il estimait que le sens humain, impuissant à prouver ce Dieu, comme à le détruire, était encore plus impuissant à lui opposer même une hypothèse qui expliquât tout le réel, et d'où toute vérité découlât. A l'examen du plus sévère jugement, rien n'infirmit, tout confirmait la révélation. Tout l'incompréhensible de la religion ne faisait que lui rendre le monde, et la vie, et lui-même compréhensibles : si bien que sa raison, avide de connaître, trouvait plus à ga-

gner qu'à perdre dans l'humble crédulité du cœur.

Il ne se défiait pas de la science : il la subordonnait. Il voulait qu'on ne lui demandât que ce qu'elle peut donner en vertu de sa définition : il voulait qu'on se souvînt qu'il y a quelque chose au delà, au-dessus d'elle.

« Philosophes de nos jours, de quelque rang que vous soyez, disait-il, ou observateurs des astres, ou contemplateurs de la nature inférieure, et attachés à ce qu'on appelle physique, ou occupés des sciences abstraites qu'on appelle mathématiques, où la vérité semble présider plus que dans les autres : je ne veux pas dire que vous n'ayez de dignes objets de vos pensées : car de vérité en vérité vous pouvez aller jusqu'à Dieu, qui est la vérité des vérités, la source de la vérité, la vérité même, où subsistent les vérités que vous appelez éternelles, les vérités immuables qui ne peuvent pas ne pas être vérités, et que tous ceux qui ouvrent les yeux voient en eux-mêmes, et néanmoins au-dessus d'eux-mêmes, puisqu'elles règlent leurs raisonnements comme ceux des autres, et président aux connaissances de tout ce qui voit et qui entend, soit hommes, soit anges. C'est cette vérité que vous devez chercher dans vos sciences. Cultivez donc ces sciences ; mais ne vous y laissez point absorber : ne présumez pas, et ne croyez pas être quelque chose plus que les autres, parce que vous savez les propriétés et les raisons des grandeurs et des petites : vaine pâture des esprits curieux et faibles, qui après tout ne mène à rien qui existe, et qui n'a rien de solide qu'autant que, par l'amour de la vérité et l'habitude de la connaître

dans des objets certains, elle fait chercher la véritable et utile certitude en Dieu seul (1). »

Dans les limites posées par la foi, il n'était rien qu'il ne demandât au bon sens et à la raison discursive.

A cet esprit logique, dont la sévère discipline de l'école a fortifié l'inclination naturelle, chaque idée se présente avec son cortège de preuves ; chacune prend son rang dans la longue file des raisonnements ; tout s'enchaîne, tout se subordonne, tout se hiérarchise. Les séries diverses convergent ; la multitude innombrable des vérités se réduit à quelques vérités générales, qui toutes aboutissent à la vérité universelle. Par une puissante synthèse, d'une seule idée, Jésus crucifié, il tire toute science, et règle par là tous les efforts de la pensée et de l'activité humaine.

Il tient si fortement son principe, que rien ne l'en détache ; il le pénètre si profondément, qu'il y trouve tout. Aussi n'hésite-t-il pas à recevoir les vérités que ses adversaires professent.

Il prend les principes de Ferry pour réfuter Ferry, et démontre la Providence par l'objection dont se prévalent les libertins. Il tire son *Histoire*

(1) *Elévations sur les mystères*, XVII^e semaine, 3^e élév.

des Variations des sources protestantes. C'est là son ordinaire et invincible tactique. Plus il y a de raison dans ce qu'ils lui opposent, plus il en triomphe aisément, parce que cette raison même les trahit et le sert ; toute vérité est sienne et n'a de force et d'éclat que par la vérité qu'il défend.

Aussi aperçoit-on dans ses raisonnements une sécurité candide, qui se marque d'abord par le choix sévère des preuves. Il ne les reçoit pas toutes ; il n'estime pas le nombre, mais la qualité des raisons. En toute matière, il évite les discussions contentieuses sur le détail, il se refuse aux personnalités : il va droit au point essentiel, et apporte la raison décisive. Même il aime mieux prouver que réfuter ; il croit faire plus pour convaincre les protestants en exposant sa doctrine, qu'en renversant leurs opinions. Il ne se satisfait pas des négations et tend toujours aux résultats positifs, marque d'un esprit fort et confiant, qui tient la vérité, et les moyens de la rendre manifeste.

Comme il n'y a rien de terre à terre dans son bon sens, il n'y a rien d'étroit dans sa logique. Il n'est pas de ces scolastiques enfermés dans leurs syllogismes, aveugles et sourds à toute réalité. Il

a l'intelligence ouverte, vaste et libre. Sa théologie n'est pas le fantôme poudreux de l'École, elle est jeune et vivante, parce qu'elle regarde le monde et la vie. Comme rien ne le gêne, sûr qu'il est de sa foi et de la vérité, il approche tout avec curiosité, connaît tout et profite de tout. C'est « l'homme de toutes les sciences et de tous les talents ».

Même dans l'étude de la religion, il voit au delà de l'objet qu'il regarde, et son intelligence à son insu dépasse et déborde sa matière. Tandis qu'il dispute sur la foi, derrière les raisonnements théologiques et la plus subtile métaphysique, il aperçoit les hommes, et en abattant les hérésies, il dessine le portrait des hérétiques : la discussion dogmatique devient une peinture dramatique, et les figures vivantes des Grotius, des Luther, des Melancton, des Cranmer, dont son cerveau est obsédé, pénètrent dans ses ouvrages et se mêlent aux sévères abstractions. Quand il explique l'Écriture ou commente les Pères, attentif aux dogmes, il saisit, exprime, traduit la poésie ou l'éloquence de la forme. Le lyrisme des psaumes, la simplicité épique des récits bibliques, la suavité élégiaque ou le pathétique émouvant de l'Évangile, le tempérament et le génie d'un Origène, d'un Athanase, d'un Augustin, l'ont frappé pendant sa

lecture, et tandis qu'il ne cherchait qu'à nous instruire de notre foi, il nous entretient de ses émotions littéraires; le grave docteur, sans y penser, s'est doublé d'un fin critique. Adorant Dieu en esprit et en vérité, il aime de tous ses sens les pompes catholiques, la beauté des cérémonies et des ornements, la pénétrante simplicité du plain-chant : il est peuple, il est petit enfant pour jouir des messes solennelles, des processions pittoresques, des riches couleurs, de la belle musique ; il a développé les plus hautes facultés de son esprit sans dessécher les plus communes. Il comprend et sent tout ce qui peut être compris et senti.

Son œuvre garde, malgré le temps et les révolutions, un singulier caractère de vérité, ou, si l'on veut, de possibilité théorique et pratique. C'est que la déduction est pour lui une méthode d'exposition bien plus qu'une méthode de recherche. Il a l'œil sur les faits : il les saisit, les compare, les analyse, il les tourne et retourne pour en extraire le sens profond, pour y démêler la trace révélatrice des causes qui les ont produits.

Voilà comment il trouve dans sa Bible et dans son Evangile toute la philosophie, toute la morale, toute la politique, la décision enfin de tous les

problèmes que l'intelligence humaine peut poser, de toutes les difficultés qui peuvent se présenter dans la vie des individus et des sociétés.

C'eût été absurde, et l'outrance de cette conception logique n'eût fait qu'une œuvre violente et frêle, si, avant de rien déduire, Bossuet n'eût pris dans la réalité conscience des effets à déduire. De Dieu, cause toute-puissante, tout peut venir : pour en tirer ce qui est, il fallait ne pas perdre de vue les faits.

Aussi cette construction du raisonnement déduction repose-t-elle tout entière sur la plus vaste expérience et la plus universelle érudition.

Qu'il s'intéresse à la vie, qu'il ait regardé les hommes, qu'il les connaisse, nul n'en doute, et nous en aurons bientôt d'amples preuves.

Mais surtout, outre cette expérience personnelle, ramassée dans l'exercice assidu de ses multiples devoirs, tous ses ouvrages reposent sur d'amples et minutieuses recherches. Chacun d'eux est précédé d'une exacte enquête, qui lui met en main les faits, base solide de ses démonstrations.

Il a une lecture immense, et une mémoire exacte. Il a la curiosité et le sens du passé qu'il explique et ressuscite à la fois. L'histoire est pour

lui une inépuisable mine de faits, qu'il transforme en arguments. Cette science, dédaignée des raisonneurs, lui fournit le moyen d'écrire ses plus beaux et ses plus forts ouvrages : *l'Histoire Universelle*, les *Variations*, et même la *Politique*.

Il connaît l'antiquité profane comme l'antiquité sacrée. S'il a lu peu de livres français, — et il en a lu plus qu'il ne le dit, — il sait bien ses Latins et ses Grecs. Il cesse de les lire, il est vrai, pour appliquer toutes ses études et ses récréations même à la religion ; mais c'est qu'il n'a plus rien à en apprendre, et ne gagnerait rien à les relire : il en sait le plus exquis par cœur, s'en est assimilé la substance, et l'a fait passer en son propre esprit.

Il lisait, parlait, écrivait le latin comme le français. Pour le grec, sans se targuer d'une érudition grammaticale et pédantesque, il l'entendait parfaitement. Il lisait les écrivains grecs païens, Pères et mystiques même, dans l'original ; et plus d'un projet de sermon nous est parvenu, orné d'un texte grec et de citations grecques.

Aussi c'est bien en lui, autant qu'en personne autre, que s'est opéré, selon l'expression de M. Nisard, la fusion et l'accord des deux antiquités. Il est tout chrétien, mais il a dérobé et versé dans

le christianisme toute la sagesse païenne. S'il a tout trouvé dans la sainte Ecriture, c'est qu'il y a mis ce qu'il a trouvé partout. Son goût excellent et le respect de sa religion l'ont préservé de mêler le profane au sacré, et d'appeler, comme témoins de la vérité, à côté de Jésus-Christ, ceux qui ne l'avaient pas connu. Mais s'il ne nomme guère les païens, il ne les oublie guère non plus. Et si, malgré ce qu'a d'exclusif et d'absolu la formule catholique d'où il fait tout sortir par la plus systématique déduction, s'il subsiste dans les ouvrages de Bossuet un si beau caractère de vérité large et profonde, c'est que, la révélation chrétienne donnant le texte, la sagesse païenne, c'est-à-dire la raison humaine, indépendante et ferme, fournit le commentaire. Il extrait la politique de l'Écriture sainte, comme la morale; mais l'outil qu'il y emploie est la philosophie antique; et sans Aristote, il n'eût pas si bien réglé par la Bible les Etats et les individus. Le grand principe de sa morale, le désir naturel du bonheur, lui vient, par saint Augustin, de Cicéron et d'Aristote. Enfin il s'est nourri d'Aristote, et dans toute son œuvre, c'est souvent la pensée du philosophe qui fait le sens de la parole de Dieu. Ce qu'on attendrait moins, il mêle souvent à ses

pieux discours les pensées des poètes païens, et il emploie Lucrèce même à expliquer la Genèse.

« Tu ne mangeras ton pain qu'avec la sueur de ton front », dit Jéhovah à notre premier père : et méditant sur cette parole, voici que la mémoire du pieux évêque lui fait redire sans y songer la grave plainte du poète matérialiste sur l'inclémence de la nature qui traite l'homme en marâtre irritée (1).

« La terre est maudite dans ton travail » : la terre n'avait point péché ; et si elle est maudite, c'est à cause du travail de l'homme maudit qui la cultive ; on ne lui arrache aucun fruit, et surtout le fruit le plus nécessaire, que par force et parmi des travaux continuels.

« Tous les jours de ta vie » : la culture de la terre est un soin perpétuel qui ne nous laisse en repos ni jour ni nuit, en aucune saison : à chaque moment l'espérance de la moisson et le fruit unique de tous nos travaux peut nous échapper ; nous sommes à la merci du ciel inconstant, qui fait pleuvoir sur le tendre épi, non seulement les eaux nourrissantes de la pluie, mais encore la rouille inhérente et consumante de la niellure.

« La terre te produira des épines et des buissons » : féconde dans son origine et produisant d'elle-même les meilleures plantes ; maintenant, si elle est laissée à son naturel, elle n'est fertile qu'en mauvaises herbes : elle se hérissé d'épines ; menaçante et déchirante de tous côtés, elle semble même nous vouloir refuser la liberté du passage, et on ne peut marcher sur elle sans combat.

(1) *Elévations sur les mystères*, VI^e sem., 12^e et 13^e Elév. — LUCRÈCE, *De la nature*, V, 201-235.

« Tu mangeras l'herbe de la terre » : il semble que dans l'innocence des commencements, les arbres devaient d'eux-mêmes offrir et fournir à l'homme une agréable nourriture dans leurs fruits. Mais depuis que l'envie du fruit défendu nous eut fait pécher, nous sommes assujettis à manger l'herbe que la terre ne produit que par force ; et le blé dont se forme le pain, qui est notre nourriture ordinaire, doit être arrosé de nos sueurs. C'est ce qu'insinuent ces paroles : « Tu mangeras l'herbe ; et ton pain te sera donné à la sueur de ton visage. » Voilà le commencement de nos malheurs : c'est un continuel travail qui seul peut vaincre nos besoins et la faim qui nous persécute.

« Jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été formé, et que tu deviennes poussière. » Il n'y a point d'autre fin de nos travaux ni d'autre repos pour nous, que la mort et le retour à la poussière, qui est le dernier anéantissement de nos corps. Cet objet est toujours présent à nos yeux : la mort se présente de toutes parts ; la terre même que nous cultivons nous la met incessamment devant la vue : c'est l'esprit de cette parole : L'homme ne cessera « de travailler la terre dont il est pris, et où il retourne. »

Homme, voilà donc ta vie : éternellement tourmenter la terre, ou plutôt te tourmenter toi-même en la cultivant, jusqu'à ce qu'elle te reçoive toi-même, et que tu ailles pourrir dans son sein. Or epos affreux ! O triste fin d'un continuel travail !

« Et le Seigneur Dieu fit à Adam des habits de « peaux, et il les en revêtit. » L'homme ne devient pas seulement mortel, mais exposé par sa mortalité à toutes les injures de l'air d'où naissent mille sortes de maladies : voilà la source des habits que le luxe rend si superbes ; la honte de la nudité les a commencés ; l'infirmité les a étendus sur tout le corps, le luxe veut les enrichir, et y mêle la

mollesse et l'orgueil. O homme, reviens à ton origine ! Pourquoi t'enorgueillir dans tes habits ? Dieu ne te donne d'abord que des peaux pour te vêtir ; plus pauvre que les animaux dont les fourrures leur sont naturelles, infirme et nu que tu es, tu te trouves d'abord à l'emprunt, mais ta disette est infinie : tu empruntes de tous côtés pour te parer ; mais allons à l'origine et voyons le principe du luxe ; après tout il est fondé sur le besoin ; on tâche en vain de déguiser cette faiblesse en accumulant le superflu sur le nécessaire.

L'homme en a usé de même dans tout le reste de ses besoins, qu'il a tâché d'oublier, et de couvrir en les ornant : les maisons qu'on décore par l'architecture, dans leur fond ne sont qu'un abri contre la neige et les orages, et les autres injures de l'air ; les meubles ne sont dans leur fond qu'une couverture contre le froid ; ces lits qu'on rend si superbes ne sont après tout qu'une retraite pour soutenir la faiblesse, et soulager le travail par le sommeil ; il y faut tous les jours aller mourir et passer dans ce néant une si grande partie de notre vie. »

CHAPITRE II

L'ÉCRIVAIN. — LA POÉSIE DE BOSSUET.

I Faites la synthèse maintenant de toutes les qualités que nous venons d'analyser ; réunissez ce cœur et cet esprit ; mettez en communication ce jugement, cette science, cette imagination, cette sensibilité ; que le zèle de Dieu et la charité fondent tout cela dans leur flamme : vous aurez l'homme, et vous aurez le style, où l'homme s'est exprimé et survécu tout entier.

Il est simple, d'abord, ce style ; c'est la qualité qui contient toutes les autres. Il est simple, c'est à-dire qu'il est exactement équivalent à la pensée ; il n'y ajoute rien, et n'en laisse rien tomber. Il vaut parce qu'elle vaut. Sa grandeur et sa chaleur ne sont que la chaleur et la grandeur de la pensée. Dans cette beauté continue qu'on admire, rien n'appartient aux mots, tout vient du sens. Le seul mérite des termes et des tours

est leur rigoureuse propriété ; ils sont les termes et les tours nécessaires ; et seuls, à l'exclusion de tous autres, ils forment l'unique combinaison de signes capable d'exprimer nettement et complètement la combinaison particulière d'idées et de sentiments qui s'est développée dans le cerveau de l'écrivain. Si bien que vouloir définir le style de Bossuet, c'est recommencer la peinture de son cœur et de son esprit.

Mais si Bossuet a pu égaler ses paroles à ses pensées, c'est qu'il a connu admirablement la langue française. Guidé par un instinct très sûr, qu'une réflexion assidue et une longue pratique rendirent comme infaillible, il ne se sentait pas contraint à se traîner sur les traces d'autrui, à ramasser les locutions usées et publiques : il créait ses phrases, et fabriquait les expressions originales et personnelles de ses pensées. Il avait pénétré, mesuré, tout ce que le vocabulaire, la syntaxe et l'usage offrent et permettent à l'écrivain : les mots, leur étendue ou leur intensité de sens, leurs nuances les plus délicates et leurs plus subtiles affinités ; les constructions, leur force, leur souplesse, et comme leur élasticité. De là la plénitude et l'énergie expressive de son style, où rien ne tombe et tout porte : aucun élément du mot ou de la phrase n'est insi-

gnifiant, ni ne signifie au contraire ou à côté de l'intention de l'auteur.

Bossuet avait le don du style : il n'a jamais fait de style, sauf en quelques passages des *Oraisons funèbres*. Il ne se souciait pas d'être loué par là. Insensible à la gloire de bien écrire, il n'y cherchait que l'avantage de rendre efficace sa pensée intérieure. Donc à quoi bon étudier son style en grammairien et en rhéteur ? à quoi bon y noter telles qualités, tels procédés ? On risquerait de se faire illusion et de tromper les autres. Ce qu'on prendrait pour une belle figure, ne serait souvent qu'un état d'âme naïvement décrit ; ce qu'on donnerait pour une habileté littéraire pourrait n'être que la naturelle allure de l'esprit.

On a trop parlé des magnifiques phrases, des pompeuses périodes de Bossuet : c'est le connaître mal et lui faire tort. S'il a, au besoin, l'ampleur oratoire, la phrase large où les idées logiquement dépendantes se ramassent, s'étagent et se distribuent par plans, il a, dans les discussions subtiles de doctrine, dans les expositions de faits multiples et mêlés, la phrase courte, lumineuse et nette, d'une vive et légère allure. C'est déjà la forme dont on fait honneur aux polémiques philosophiques du XVIII^e siècle, la

forme de Montesquieu, avec moins de hachures et de reflets; la phrase de Voltaire, un peu plus dense et plus résonnante. Il a le mérite rare, et que nous commençons à goûter, de n'avoir pas de style où il n'y a pas lieu d'en avoir. On lit des chapitres de ses traités, on lit de ses lettres : c'est un homme qui discute le sens d'un passage controversé des Pères, ou qui parle de ses affaires ; il nous semble que nous ne nous exprimerions pas autrement. Ceux qui s'imaginent que Bossuet a toujours la voix tonnante et le geste sublime seraient bien empêchés de l'y reconnaître. C'est un autre homme qu'on entend : ce qu'il dit est clair, précis, rapide ; mais soudain le lecteur est heurté et secoué : l'accent a changé, le ton s'élève ; les phrases se suivent, se pressent, éclatantes et nerveuses, découpant la pensée en formules inoubliables ; ou quelque vaste période se déroule avec de merveilleuses sonorités. On a senti, on a retrouvé le maître incomparable : c'est que, dans l'enchaînement naturel de ses pensées, il s'en est rencontré une qui intéressait toute son âme, et en a remué tous les ressorts. La magnificence de l'expression correspond à l'intensité de l'ébranlement intérieur ; et la chose dite, sans plus de façons que s'il n'eût pas cessé de parler comme tout le

monde, Bossuet reprend son parler égal, lucide et nu de docteur ou d'homme d'affaires.

Une qualité qui ne fait jamais défaut à son style, parce qu'elle est inséparable de sa pensée, et qu'elle lui appartient à vrai dire, c'est la rapidité. Comme il est franc, ennemi des équivoques; comme il va toujours au fait, sans chicane et sans détour, le développement jamais ne s'égare et jamais ne languit. En un mot, le style est d'une rectitude absolue et d'un mouvement continu : style de logicien qui sait enchaîner des pensées; style d'homme pratique qui sait le prix du temps et donne à ses paroles la décision tranchante des actes; style d'honnête homme enfin, qui ne tortille jamais, et ne veut se faire suivre qu'à force de se faire comprendre.

Bossuet avait l'intelligence large, ouverte à tout. Faudra-t-il s'étonner que son style soit suggestif, et sollicite la réflexion du lecteur à découvrir mille choses qu'il n'exprime pas?

N'a-t-il pas dit lui-même que « ce qu'il y a de plus nécessaire pour former le style, c'est... de pénétrer le fond et le fin de tout, et d'en savoir beaucoup, parce que c'est ce qui enrichit et qui forme le style qu'on nomme *savant*, qui consiste principalement dans des allusions et

« rapports cachés, qui montrent que l'orateur sait
« beaucoup plus de choses qu'il n'en traite, et
« divertit l'auditeur par les diverses vues qu'on
« lui donne ? »

C'était là sa méthode : il ne disait rien qui ne fût nécessaire à la démonstration proposée ; mais comme sa science dépassait le besoin présent, elle débordait de ses paroles : elle jaillissait pour ainsi dire de toutes les jointures du style, comme la lumière des fentes d'un volet, et illuminait vivement tout un monde de vérités inexprimées.

Que son style soit coloré, que les objets et les impressions s'y peignent vivement, cela ne surprend pas. La vraie éloquence suppose l'imagination et la sensibilité, et celles-ci suggèrent ou imposent l'expression pittoresque, les figures, les mots et les tours qui font voir les choses. Ce qui est plus intéressant, c'est que ce logicien, ce manieur d'abstractions, cet adorateur de l'éternel et de l'absolu, ce chrétien abîmé en Dieu et pénétré du néant de la créature, a regardé, aimé, exprimé les choses concrètes, contingentes, passagères, tout ce qui est matière d'art, et non seulement objet de science et de foi. Vraiment c'était déjà, selon le mot célèbre, un homme « pour qui le monde extérieur existait », et de là vient cette

couleur chaude de son style, tout plein de formes sensibles et vivantes.

II Bossuet est poète. Il faisait des vers médiocres, je le sais. Pourtant, il n'en faut pas douter. Il y a des mots de poète dans Bossuet ; il y a des pages de poésie. Voyez, dans le sermon de *l'Impénitence finale*, le mauvais riche mourir : autour de son lit, les amis importuns, les médecins qui le tourmentent, les serviteurs qui « courent deçà et delà avec un empressement inutile ». Et cependant, tandis que « les médecins consultent l'état de sa maladie, et que sa famille tremblante attend le résultat de la conférence », les saints anges planent au-dessus de lui dans sa chambre, et « ces invisibles médecins consultent d'un mal bien plus dangereux... Laissons-le là, disent-ils ; retournons à notre patrie, d'où nous étions descendus pour son secours... Ne voyez-vous pas sur son front le caractère d'un réprouvé ?... Le ciel est de fer à ses prières, et il n'y a plus pour lui de miséricorde. » Écoutez, dans le sermon sur *les Démons* (1660), écoutez le chœur des mauvais anges :

« Enfin, enfin, disent-ils, nous ne serons pas les seuls : çà, çà, voici des compagnons ! O justice divine ! tu as voulu des supplices, en voilà ! soûle ta vengeance, voilà assez de sang, assez de carnage. Voilà, voilà ces hommes,

que Dieu avait voulu égaler à nous ; les voilà nos égaux dans les tourments ; cette égalité nous plaît.... Ils nous jugeront quelque jour, ces hommes mortels ; il faudra bien l'endurer, puisque Dieu le veut. — Ah ! quelle rage pour ces superbes ! — Mais auparavant, disent-ils, combien en mourra-t-il de notre main ! Ah ! que nous allons faire de sièges vacants ! et qu'il y en aura parmi les criminels de ceux qui pouvaient s'asseoir parmi les juges ! — Puis, se tournant aux saints anges : « Eh bien ! vous en avez de votre côté ? Est-ce que nous sommes seuls ? Vous semblons-nous mal accompagnés, au milieu de tant de peuples et de nations ? Allez, glorifiez-vous de votre petit nombre d'élus que vous avez à peine tirés de nos mains, mais confessez du moins que notre multitude l'emporte (1). »

Ces morceaux-là ont un accent dramatique : ce sont deux scènes d'un mystère. Et vraiment Bossuet a fait revivre dans ce xvii^e siècle gréco-romain la poésie des anciennes *Passions* et des *Résurrections*. Animé de la même foi ardente et naïve qui transportait les âmes du moyen âge, il a fait vivre sous nos yeux, agir, parler ces grands et surnaturels acteurs, Dieu, et Jésus-Christ, et les anges, les démons, et les saints, avec une aussi saisissante et familière réalité que les Gréban ou les Jean-Michel.

Dans notre siècle non moins sensible à la beauté du sentiment religieux qu'incrédule à toute religion,

(1) Ed. Lebarq. t. III, p. 226. C'est l'édition, on peut le croire, définitive des œuvres oratoires de Bossuet. Je la citerai, pour les sermons compris dans les volumes déjà publiés, de préférence à l'éd. Lachât.

quel poète a mieux peint l'âme du moyen âge, ses dégoûts et ses ravissements que l'auteur du *Panégyrique de saint Bernard* ? Relisez cette méditation, ces pensées dont le saint, tout jeune encore, rêveur et pensif, fuyant le monde, amoureux du secret et de la solitude, s'entretient doucement :

« Bernard, que prétends-tu dans le monde ? y vois-tu quelque chose qui te satisfasse ? Les fausses voluptés, après lesquelles les mortels ignorants courent d'une telle fureur, qu'ont-elles après tout qu'une illusion de peu de durée?... Bernard, Bernard, disait-il, cette verte jeunesse ne durera pas toujours. Cette heure fatale viendra, qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence. La vie nous manquera, comme un faux ami, au milieu de nos entreprises.... Hélas ! on ne parle que de passer le temps. Le temps passe en effet, et nous passons avec lui ; et ce qui passe à mon égard par le moyen du temps qui s'écoule, entre dans l'éternité qui ne passe pas ; et tout se ramasse dans le trésor de la science divine qui ne passe pas. O Dieu éternel ! quel sera notre étonnement lorsque le juge sévère qui préside dans l'autre siècle où celui-ci nous conduit malgré nous, nous représentant en un instant toute notre vie, nous dira d'une voix terrible : Insensés que vous êtes, qui avez tant estimé les plaisirs qui passent et qui n'avez pas considéré la suite qui ne passe pas !

« Allons, concluait-il, et puisque notre vie est toujours emportée par le temps, qui ne cesse de nous échapper, tâchons d'y attacher quelque chose qui nous demeure ». Puis, retournant à son grand livre, qu'il étudiait continuellement avec une douceur incroyable, je veux dire à la croix de Jésus, il se rassasiait de son sang,

et avec cette divine liqueur, il humait le mépris du monde. « Je viens, disait-il, ô mon maître, je viens me crucifier avec vous. Je vois que ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumières : je tiendrai les miens fermés à jamais à la pompe du siècle : ils n'auront plus de lumières pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle inondaient des fleuves de cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée ; je condamnerai la mienne au silence, et ne l'ouvrirai que pour confesser mes péchés et votre miséricorde. Mon cœur sera de glace pour les vains plaisirs ; et comme je ne vois sur tout votre corps aucune partie entière, je veux porter de tous côtés sur moi-même les marques de vos souffrances, afin d'être un jour entièrement revêtu de votre glorieuse résurrection. Enfin je me jetterai à corps perdu sur vous, ô aimable mort, et je mourrai avec vous ; je m'envelopperai avec vous dans votre drap mortuaire (1). »

Est-ce là de l'éloquence ? Ces émotions notées en paroles légères et mélodieuses, ces impressions d'un cœur détrompé de la jeunesse, des plaisirs et de la vie même par la mort, ce suave couplet d'une tristesse si pénétrante où soudain éclate la voix terrible du juge éternel, cette méditation de Jésus crucifié, de ses yeux, de sa bouche, de tout son corps, imprégnée de tendresse physique, cette dévotion dont les élans passionnés s'excitent par les sens : n'y a-t-il pas là cette exquise et poétique évocation d'une humanité lointaine, où se complait l'imagi-

(1) 1653. Ed. Lebarq, t. I, p. 403.

nation contemporaine ? Ce qui fait la beauté de cette page, n'est-ce pas en somme le même charme qui nous séduit, quand l'historien moderne du sentiment religieux nous déroule les parties les plus exquises de la légende des saints, ou la vie d'un saint François d'Assise ?

Rappelez-vous encore que Bossuet, deux siècles avant le vers délicieux de *Booz endormi* qui nous montre la terre « encor mouillée et molle du déluge », nous représentait « le monde encore nouveau et pour ainsi dire tout trempé des eaux du déluge ». Rappelez-vous cette *Élévation*, où il exprime, dans une phrase d'une tonalité si douce, « cette délicate vapeur que la mer doucement touchée du soleil et comme imprégnée de sa chaleur envoie jour et nuit comme d'elle-même vers le ciel. » Rappelez-vous surtout la merveilleuse page du *Traité de la Concupiscence* :

« Je me suis levé pendant la nuit avec David « pour voir vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées » : qu'ai-je vu, ô Seigneur !... Le soleil s'avancait et son approche se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous côtés ; les étoiles étaient disparues, et la lune s'était levée avec son croissant d'un argent si beau et si vif que les yeux en étaient charmés.... A mesure qu'il approchait, je la voyais disparaître ; le faible croissant diminuait peu à peu ; et quand le soleil se fut montré

tout entier, sa pâle et débile lumière s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paraissait, dans laquelle elle parut comme absorbée.... Et la place du croissant ne parut plus dans le ciel, où il tenait auparavant un si beau rang parmi les étoiles !... »

N'est-ce pas la sereine et candide poésie des Grecs, qui dans la nature aimaient surtout à exprimer la transparence des profondeurs aériennes et l'immortelle beauté de la lumière infinie ? Et faut-il après cela faire honneur au Vicaire Savoyard d'avoir inventé dans la littérature française le lever du jour ?

On ne veut voir ordinairement en Bossuet que l'orateur à l'imagination ardente, faisant passer dans son discours la sombre poésie des Hébreux ou l'éloquence colorée des Pères africains. Il y avait en lui — je l'ai indiqué, et une étude plus minutieuse de son style le montrerait pleinement — une délicatesse d'impressions physiques, toute grecque ou toute moderne, comme on voudra, une sensibilité d'artiste, émue à la caresse d'un souffle ou d'un rayon, qui aspirait pour ainsi dire tout le monde visible, et qui mêlait les exquis images de ses fines perceptions aux plus sérieuses méditations du docteur et du chrétien.

CHAPITRE III

BOSSUET ORATEUR. — LES SERMONS.

L'œuvre oratoire de Bossuet se compose de Sermons, de *Panegyriques* et d'*Oraisons funèbres*.

Ce que je dirai des Sermons convient aux *Oraisons funèbres* et aux *Panegyriques* ; j'ajouterai quelques réflexions particulières sur les discours des deux derniers genres.

Il faut se souvenir que, sauf les grandes *Oraisons funèbres* et le *Sermon sur l'Unité de l'Église*, Bossuet n'a rien fait imprimer de ce qu'il a dit dans la chaire. Il ne recherchait pas la gloire de l'éloquence, et il fallut des circonstances particulières pour l'amener à publier quelques-uns de ses discours, dont il fixa ainsi la forme définitive. Quant aux autres, comme il ne récitait jamais par cœur, ceux que nous possédons ne sont que des projets de discours, des brouillons. Ils nous apprennent ce que Bossuet voulait dire : ils ne nous

font pas connaître ce qu'il a dit en effet. Nous ignorons ce que l'inspiration du moment, la présence et les mouvements de l'auditoire lui suggéraient par-dessus l'étude et la méditation.

Le xviii^e siècle, léger et décisif, a jugé que Bossuet avait été un prédicateur médiocre. C'est qu'il ne connaissait pas sa prédication. Les papiers de Bossuet ayant passé, après sa mort, aux mains de l'abbé son neveu, et de celui-ci à M. de Chasot, président au Parlement de Metz, petit-neveu de l'évêque de Meaux, furent remis par la veuve du président aux Bénédictins, qui entreprirent, à la fin du xviii^e siècle, une édition des œuvres complètes de Bossuet. Dom Deforis en tira environ deux cents *Sermons* et *Panégyriques*, qu'il publia de 1772 à 1778 ; peut-être s'en était-il égaré autant chez les neveux de Bossuet et chez les amis à qui ils les prêtaient trop généreusement.

Tels qu'ils sont, les brouillons de Bossuet nous font bien connaître sa prédication. Ils le replacent à son rang, qui est le premier, et le montrent aussi excellent dans le *Sermon* que dans l'*Oraison funèbre*. Même ils nous aident à mieux comprendre les grandes *Oraisons funèbres*, en leur ôtant un peu de cette pompeuse majesté qui les faisait admirer

par tradition, et qui en voilait la simple et vivante beauté.

I

Bossuet est le premier en date des prédicateurs éloquents dont on ait conservé la mémoire et dont on lise les œuvres. Ses devanciers sont oubliés, mais il en a eu, et leur talent a préparé les voies à son génie (1).

La Renaissance n'avait fait que rendre les prédicateurs plus pédants : sentences grecques et latines, vers et stances des poètes français, opinions des philosophes anciens, faits notables de la physique, de l'histoire naturelle, de l'astronomie, ils entassèrent dans leurs discours en citations pompeuses, ou en comparaisons subtiles, tout ce qu'ils trouvèrent à piller dans le champ des sciences et des lettres.

Mais la Réforme, qui enleva tant de pays à l'obéissance du Pape, eut le bon effet du moins d'arracher le clergé catholique à son insouciant sécurité, d'obliger l'Eglise à se surveiller, à se réformer, à se fortifier ; et les prédicateurs, exci-

(1) Voyez Jacquinet, *les Prédicateurs avant Bossuet*, 1 vol. in-8°.

tés par le péril de la religion, eurent plus de science et plus de foi. Ce fut le principe de la réforme de l'éloquence religieuse : et l'on s'approcha de la perfection littéraire à mesure qu'on céda moins aux préoccupations littéraires.

Le savant du Perron et le tendre François de Salles donnèrent des exemples qui ne restèrent pas inutiles. Le fond de l'éloquence religieuse alla sans cesse s'améliorant.

Pendant la première moitié du xvii^e siècle, Fenoillet, évêque de Montpellier, Cospéan, évêque d'Aire, qui pressentit et protégea le jeune Bossuet, Godeau, évêque de Grasse, donnèrent des modèles d'une éloquence apostolique grave, touchante et solide. Chez les Jésuites, le P. Claude de Lingendes s'abandonna aux transports de son imagination passionnée et frappa les nerfs autant que les cœurs par le pathétique violent de ses peintures.

Mais la grande école de prédication, pendant le xvii^e siècle fut la congrégation de l'Oratoire. Transformée ou plutôt véritablement fondée en 1612 par le cardinal de Bérulle, cette congrégation fournit presque aussitôt un essaim de prédicateurs qui s'en allèrent porter par toute la France la parole de Dieu ; Bérulle lui-même, mysti-

que et subtil, bon logicien, à la parole claire ; Bourgoing, « nourri du meilleur suc du christianisme » ; l'élégant Senault ; l'austère Desmares ; Lejeune, le doux missionnaire, évangéliste des petits et des humbles : tous enflammés de charité, et armés d'une solide théologie, ils consacrèrent leur très honorable talent à chercher entre la sévère simplicité de la foi et les insinuantes douceurs de l'art oratoire cette juste conciliation, que le génie seul d'un Bossuet devait trouver.

A côté d'eux un saint, M. Vincent, comme on disait alors, poursuivait un dessein plus dur. Ennemi absolu, comme les jansénistes, de toute curiosité profane, de toute « concupiscence » intellectuelle, il condamnait, comme eux, l'emploi des adresses et des séductions de l'art humain dans la prédication ; mais plus tendre et moins sec, il fit voir à quelle efficacité d'éloquence peut atteindre un cœur simple dont la charité seule dicte les paroles.

Sans doute en 1652, au moment où le jeune Bossuet montait dans la chaire de Metz, il y avait encore chez les prédicateurs et même chez les meilleurs, beaucoup de pédantisme et de mauvais goût, beaucoup de galimatias subtil, de rhétorique

pompeuse, d'élégance alambiquée. Mais qu'importe ? Bossuet lui-même, à ses débuts, conserva quelques traces des défauts de ses devanciers, comme ceux-ci par leurs qualités firent entrevoir la perfection qu'il devait réaliser.

II

Quand Bossuet commença de prêcher, ce n'était encore qu'un écolier. Il avait le génie ; il n'en savait pas toujours le meilleur emploi. Il avait la science, il avait la force, il avait le zèle ; il était un peu enivré de ces vertus qu'il avait en lui ; il ne savait pas se ménager et frapper juste plutôt que fort.

Une science surabondante épanchée en citations intempérantes et superbes, un mélange choquant d'érudition profane et sacrée, un appareil tout scolastique de raisonnement et un symbolisme subtil, des images bizarres, cherchées, une vigueur qui ne recule ni devant la trivialité, ni devant la crudité des termes, tous ces défauts de ses prédécesseurs se rencontrent dans les sermons que Bossuet prononça de 1650 à 1657.

Mais dans le même temps, dans les mêmes discours abondent les mouvements, les pages d'une

beauté déjà achevée. Ce *Panegyrique de saint Bernard*, qui est un pur chef-d'œuvre, dont j'ai tiré déjà l'admirable méditation du saint, et qui contient encore la célèbre description de la jeunesse, ce panegyrique est de 1653. Même dès 1652, à peine arrivé à Metz, voici les premières paroles qu'il prononçait dans la chaire, le 21 juillet; voici le bel exorde de son premier sermon :

« Le Sauveur Jésus, quand il vit son heure venue, se résolut de quitter toutes les autres contrées de la Palestine, par lesquelles il allait prêchant la parole de vie; et sachant très bien que telle était la volonté de son Père, qu'il se vint rendre dans Jérusalem pour y subir, peu de jours après, la rigueur du dernier supplice, il tourna ses pas du côté de cette ville perfide, afin d'y célébrer cette Pâque éternellement mémorable et par l'institution des saints mystères et par l'effusion de son sang. Comme donc il descendait le long de la montagne des Olives, sitôt qu'il put découvrir cette cité, il se mit à considérer ses hautes et superbes murailles, ses beaux et invincibles remparts, ses édifices si magnifiques, son temple, la merveille du monde, unique et incomparable comme le Dieu auquel il était dédié; puis repassant en son esprit jusques à quel point cette ville devait être bientôt désolée pour n'avoir point voulu suivre ses salutaires conseils, il ne put retenir ses larmes, et touché au vif en son cœur d'une tendre compassion, il commença sa plainte en ces termes: Jérusalem, cité de Dieu, dont les Prophètes ont dit des choses si admirables, que mon Père a choisie entre toutes les villes du monde pour y faire adorer son saint nom: Jérusalem, que j'ai toujours si tendrement aimée, et dont j'ai chéri les habitants comme s'ils eussent

été mes propres frères; mais Jérusalem, qui n'as payé mes bienfaits que d'ingratitude, qui as déjà dressé mille fois des embûches à ma vie, et enfin dans peu de jours tremperas tes mains dans mon sang; ah! si tu reconnaissais du moins en ces jours qui te sont donnés pour faire pénitence, si tu reconnaissais les grâces que je t'ai présentées, et de quelle paix tu jouirais sous la douceur de mon empire, et combien est extrême le malheur de ne [me] point suivre! Mais, hélas! ta passion t'a voilé les yeux, et t'a rendue aveugle pour ta propre félicité: viendra, viendra le temps, et il te touche de près, que tes ennemis t'environneront de remparts, et te presseront, et te mettront à l'étroit, et te renverseront de fond en comble, parce que tu n'as pas connu le temps dans lequel je t'ai visitée (1). »

4) Tout Bossuet est déjà dans ce premier essai. Mais il n'a cessé d'épurer et de fortifier son génie. Ses défauts étaient des excès de fougue ou d'assurance juvéniles; il n'y en avait pas un qui vint d'impuissance: il lui fallait, pour s'améliorer, se contenir et non s'étendre. Il fut modeste. Il ne crut pas, après les premiers succès, avoir atteint les sommets de l'éloquence. Il plaça son idéal très haut, et travailla chaque jour à s'en approcher. Sans cesse il médite, il étudie, il lit les Pères, il en fait des extraits, il en nourrit sa pensée et son élocution; et son progrès est sensible d'une année à l'autre.

(1) S. pour le IX^e dimanche après la Pentecôte. Ed. Lebarq, I, 133.

Le développement gagne en netteté, en simplicité ; la phrase s'allège et prend de l'ampleur tout à la fois. Le vocabulaire s'épure ; les termes surannés, scolastiques, triviaux, se font plus rares. L'orateur est maître de sa matière et de lui-même : il a digéré ses études, et de sa vaste érudition il ne laisse rien passer dans sa parole qui ne soit nécessaire à la suite de sa pensée et à l'efficacité de son discours.

Cependant, à voir certains sermons qu'il prononce après 1654, il semble qu'un nouveau pédantisme s'insinue en lui. Le grec fait invasion dans son éloquence : ce sont des mots, des phrases même, dont il orne ses raisonnements. Même il lui arrive parfois de prendre un texte grec pour son sermon. Mais il ne faut pas s'inquiéter. Ces Grecs l'aideront à toucher plus sûrement à la perfection.

2) Jusque-là, il s'était plutôt appliqué aux Latins, et saint Augustin, dont il tirait sa doctrine, était avec Tertullien son maître d'éloquence. Son imagination s'échauffait au contact de ces natures africaines, ardentes, exubérantes, pour qui les mots n'avaient jamais assez de force ni de couleur. Mais, dès 1654, il commença de lire soigneusement les Grecs. Il en poursuivit l'étude pendant les pre-

miers temps de son séjour à Paris. Saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, lui apprirent le charme de la douceur familière. Par leurs leçons, comme sans doute par les dernières exhortations de Vincent de Paul, dont il se trouva rapproché en se fixant à Paris, Bossuet simplifia tout à fait son discours à la ressemblance
1) de son cœur. Son originalité se développait à mesure qu'il était plus sincère. Avec plus de clarté, il avait plus de profondeur, plus de force avec plus de simplicité : quelque chose encore de fougueux et d'ardent, un bouillonnement de jeunesse, qui se faisait d'autant plus sentir qu'il était contenu. C'est alors (1662) qu'il prononçait le second sermon *sur la Providence*, débarrassé des discussions contre les épicuriens et les stoïciens, et tourné tout entier contre les libertins, ce qui au xvii^e siècle était d'un intérêt plus actuel ; le sermon *sur l'Impénitence finale*, si vive peinture de la vie mondaine, terminée par la terrible scène d'une mort impénitente, dont j'ai déjà parlé ; le sermon *sur l'Ambition*, dont il faut citer l'admirable second point, d'une si pressante logique, et d'un mouvement si dramatique (1).

(1) Ed. Lebarq, t. IV, p. 153. *Carême du Louvre ; Sermon pour le 4^e dimanche, 19 mars 1662.*

« La fortune, trompeuse en toute autre chose, est du moins sincère en ceci, qu'elle ne nous cache pas ses tromperies ; au contraire, elle les étale dans le plus grand jour ; et, outre ses légèretés ordinaires, elle se plaît de temps en temps d'étonner le monde par des coups d'une surprise terrible, comme pour rappeler toute sa force en la mémoire des hommes et de peur qu'ils n'oublient jamais ses inconstances, sa malignité, ses bizarreries. C'est ce qui m'a fait souvent penser que toutes les complaisances de la fortune ne sont pas des faveurs, mais des trahisons ; qu'elle ne nous donne que pour avoir prise sur nous, et que les biens que nous recevons de sa main ne sont pas tant des présents que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ses captifs, assujettis aux retours fâcheux de sa dure et malicieuse puissance.

« Cette vérité établie sur tant d'expériences convaincantes devrait détromper les ambitieux de tous les biens de la terre ; et c'est au contraire ce qui les engage. Car, au lieu d'aller à un bien solide et éternel sur lequel le hasard ne domine pas, et de mépriser par cette vue la fortune toujours changeante, la persuasion de son inconstance fait qu'on se donne tout à fait à elle pour trouver des appuis contre elle-même. Car écoutez parler ce politique habile et entendu : la fortune l'a élevé bien haut, et dans cette élévation il se moque des petits esprits qui donne tout au dehors, et qui se repaissent des titres et d'une belle montre de grandeur. Pour lui il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges considérables, sur des richesses immenses, qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Il pense s'être affermi contre toutes sortes d'attaques. Aveugle et mal avisé ! comme si ces soutiens magnifiques qu'il cherche contre la puissance de la fortune, n'étaient pas encore de sa dépendance.

« C'est trop parler de la fortune dans la chaire de vérité : écoute, homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence : c'est Dieu même qui te va parler et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ezéchiel. « Assur, dit ce saint prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban ; le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraisé de sa substance ; » les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. « C'est pourquoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons. Les oiseaux faisaient leurs nids sur ses branches, » les familles de ses domestiques ; « les peuples se mettaient à couvert sous son ombre, » un grand nombre de créatures, et les grands et les petits étaient attachés à sa fortune. « Ni les cèdres, ni les pins, » c'est-à-dire les plus grands de la Cour, « ne l'égalaient pas. » *Abietes non adæquaverunt summitatem ejus... Æmulata sunt eum omnia ligna [voluptatis quæ erant in paradiso Dei]*. Autant que ce grand arbre s'était poussé en haut, autant semblait-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines.

« Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas beaucoup de semblables ; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbement et qu'il a porté son faite jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur ; pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine ; je l'abattraï d'un grand coup et le porterai par terre ; » il viendra une disgrâce, et il ne pourra plus se soutenir. « Ceux qui se reposaient sous son ombre se retireront de lui, » de peur d'être accablés sous sa ruine. Il tombera d'une grande chute ; on le verra couché tout de son long sur la montagne, fardeau inutile de la terre : *Projicient eum super montes*. Ou s'il se sou tient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands

desseins et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille ; ou Dieu frappera son fils unique, et le fruit de son travail passera en des mains étrangères ; ou Dieu lui fera succéder un dissipateur, qui se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucunes peines, se jouera des sueurs d'un homme insensé qui se sera perdu pour le laisser riche ; et devant la troisième génération, le mauvais ménage et les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches de ce grand arbre se verront rompues dans toutes les vallées : » je veux dire, ces terres et ces seigneuries qu'il avait ramassées comme une province, avec tant de soin et de travail, se partageront en plusieurs mains, et tous ceux qui verront ce grand changement, diront en levant les épaules et regardant avec étonnement les restes de cette fortune ruinée : Est-ce là que devait aboutir toute cette grandeur formidable au monde ? Est-ce là ce grand arbre dont l'ombre couvrait toute la terre ? Il n'en reste plus qu'un tronc inutile. Est-ce là ce fleuve impétueux qui semblait devoir inonder toute la terre ? Je n'aperçois plus qu'un peu d'écume.

« O homme, que penses-tu faire, et pourquoi te travailles-tu vainement ? — Mais je saurai bien m'affermir et profiter de l'exemple des autres ; j'étudierai le défaut de leur politique et le faible de leur conduite, et c'est là que j'apporterai le remède. — Folle précaution ! car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précèdent ? O homme, ne te trompe pas ; l'avenir a des événements trop bizarres, et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes, pour pouvoir être arrêtées de toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de l'autre, elle bouillonne même pardessous la terre. — Mais je jouirai de mon travail. — Eh quoi ! pour dix ans de vie ? — Mais je regarde ma pos-

térité et mon nom. — Mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. — Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. — Et tant de sueurs, et tant de travaux, et tant de crimes, et tant d'injustices, sans pouvoir jamais arracher de la fortune à laquelle tu te dévoues, qu'un misérable peut-être ? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue : l'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire, tant on pensera peu à toi quelques années après ta mort. Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur ! ô les belles suites de ta fortune ! ô folie ! ô illusion, étrange aveuglement des enfants des hommes ! »

Au même Carême, enfin, appartient le fameux sermon sur la *Mort*, aussi saisissant dans son mouvement général que l'oraison funèbre de Madame qui en reprend l'idée, et quelquefois les termes. On y voit éclater cette intime union de la pensée philosophique et de l'émotion personnelle, qui fait que Bossuet tient dans la littérature de son temps la place de nos grands lyriques ; il a comme eux ce don d'être touché dans sa plus intime sensibilité par la contemplation d'objets universels. Il se fait ainsi le poète de la destinée humaine.

« Voici (1) la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône, et au milieu de sa Cour : Sire, elle est digne de votre

(1) Ed. Lebarq, t. IV, p. 166. *Carême du Louvre*, 4^e semaine, mercredi 22 mars 1662.

audience : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te* : O éternel Roi des siècles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même, votre être éternellement permanent ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure : « et voici que vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous » ; et tout l'être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avait été. Qu'est-que cent ans, qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface ? Multipliez vos jours, comme les cerfs que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles ; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité ; entassez dans cet espace qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs ; que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants ? Et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisque enfin une seule rature doit tout effacer ? Encore une rature laisserait-elle quelques traces du moins d'elle-même ; au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce grand gouffre du néant. Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes ; la chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps ; il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue » : tant il est vrai que tout meurt en lui jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes.

« Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu ?

J'entre dans la vie pour en sortir bientôt; je viens me montrer comme les autres; après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort. La nature, presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

« Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfans qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu! encore une fois, qu'est-ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne puis plus! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps! Je ne suis rien; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant. On ne m'a envoyé que pour faire nombre, encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas moins été jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.

« Encore si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant; et vous savez, chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un, maintenant il périt; et avec lui nous péririons tous, si promptement et sans perdre de temps nous n'en saisissions un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrions arriver, quelque effort que nous fassions pour nous

y étendre, et alors nous tomberons tout à coup, manque de soutien. O fragile appui de notre être ! O fondement ruineux de notre substance ? *In imagine pertransit homo* : Ah ! vraiment l'homme passe de même qu'une ombre ou de même qu'une image en figure ; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien, et non le bien même... Que la place est petite que nous occupons en ce monde ! »

4) Puis, par un nouveau progrès, il s'élève encore au-dessus de ce qu'on croit être la perfection. Une plus entière possession de soi, une sérénité supérieure que troublent seulement les saints emportements de la charité ; une large philosophie qui élève tous les sujets, une netteté parfaite, qui fait descendre toutes les questions au niveau des auditeurs, une force égale sans défaillance et sans fougue, plus de lumière et de relief que de couleur, rapprochent les sermons des dernières stations prêchées par Bossuet de la pure beauté des meilleurs oraisons funèbres. Tels sont le sermon sur la *Justice* (1666), et le sermon pour la *Fête de tous les Saints*, sur les *Conditions nécessaires pour être heureux* (1669) : œuvres profondes et lumineuses, d'une force si délicate et si irrésistiblement insinuante. Il ne craignait pas d'aborder les plus hautes questions de la métaphysique et de la théologie ; le jour de la Toussaint (1669), il prenait à

partie les libertins et leur philosophe favori, ce Montaigne dont le livre était l'arsenal d'où ils tiraient toutes leurs armes :

«...Messieurs, disait-il(1), pour espérer, il faut croire. Et c'est ce qu'on nous dit tous les jours : Donnez-moi la foi et je quitte tout ; persuadez-moi de la vie future et j'abandonne tout ce que j'aime pour une si belle espérance. — Eh quoi ! homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous ? Quoi ! tout meurt, tout est enterré ? Le cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en vous qui soit au-dessus ? Je le vois bien, votre esprit est rempli de tant de belles sentences, qu'un Montaigne (je le nomme) vous a débitées ; qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple et innocente, c'est ainsi qu'on parle, à nos raffinements et à nos malices. Mais, dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu ? Connaître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes ? Tous les saints, dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, ont-ils vainement espéré en Dieu ? et n'y a-t-il que les épicuriens qui aient bien connu ce que c'est que l'homme ? Plutôt ne voyez-vous pas que si une partie de nous-mêmes tient à la nature sensible, celle qui connaît et qui aime Dieu, qui en cela est semblable à lui, puisque lui-même se connaît et s'aime, dépend nécessairement de plus hauts principes ? Et donc ! que les éléments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent,

(1) Gazier, *Choix de sermons de Bossuet*, p. 471. — Ed. Lachat, t. VIII, p. 49.

pourvu que Dieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance. Périront toutes les pensées que nous avons données aux choses mortelles ; mais que ce qui était né capable de Dieu soit immortel comme lui ! Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant ; non, non, n'y espérez plus ; voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée. Et certes il ne tient qu'à vous de la rendre heureuse ; mais si vous refusez ce présent divin, une autre éternité vous attend ; et vous vous rendrez digne d'un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvait être.

« Entendez-vous ces vérités ? Qu'avez-vous à leur opposer ? Les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de vos fausses railleries ? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira : le Tout-Puissant a ses règles qui ne changeront ni pour vos murmures ni pour vos bons mots ; et il saura bien vous faire sentir, quand il lui plaira, ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez-en le risque, montrez-vous brave et intrépide, en hasardant tous les jours votre éternité. Ah ! plutôt, chrétiens, craignez de tomber en ses mains terribles. Remédiez aux désordres de cette conscience grangrenée. Pécheurs, il y a déjà trop longtemps que « l'enflure de vos plaies est sans ligature, que vos blessures invétérées n'ont été frottées d'aucun baume. » Cherchez un médecin qui vous traite ; cherchez un confesseur qui vous lie par une discipline salutaire ; que ses conseils soient votre huile, que la grâce du sacrement soit un baume bénin sur vos plaies. Ou si vous vous êtes approchés de Dieu, si vous avez fait pénitence dans une si grande solennité : allez donc désormais et ne péchez plus. Quoi ! ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie ? Ah ! ce n'est point la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspirent de telles

pensées. S'il était ainsi, chrétiens, si toutes nos espérances étaient renfermées dans ce siècle, on aurait quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous. Nos maladies, nos inimitiés, nos chagrins, nos ambitieuses folies, nos tristes et malheureuses prévoyances qui avancent les maux, bien loin d'en empêcher le cours, mettraient nos misères dans le comble. Eveillez-vous, ô enfants d'Adam; mais plutôt éveillez-vous, ô enfants de Dieu, et songez au lieu de votre origine. »

Dans un sermon postérieur de quelques jours à celui que je viens de citer, avec quelle lucide et légère logique il pressait l'auditeur de ne pas remettre sa conversion ! Jamais plus solide édifice ne pesa moins lourdement sur le sol, ni ne s'enleva vers le ciel avec une grâce plus aisée (1) : *Jof. in n. 308.*

« L'on ne peut s'étonner assez de l'aveuglement des hommes, qui ne sont pas moins audacieux que le fut autrefois l'apôtre saint Pierre, lorsqu'il démentit la vérité même. On ne lit point sans étonnement la témérité de ce disciple qui, lorsque Jésus-Christ lui dit nettement qu'il le reniera trois fois, ose lui répondre en face : « Non, je ne vous renierai pas. » Mais cessons de nous étonner de son audace, qu'il a expiée par tant de larmes; étonnons-nous de nous-mêmes et de notre témérité insensée. Jésus-Christ nous a dit à tous en paroles claires : Si vous ne veillez sans cesse, je vous surprendrai. Et nous osons lui répondre : Non, Seigneur, nous dormirons à notre aise; cependant nous vous préviendrons de quelques moments, et une prompte confession nous sauvera de votre

(1) Edit. Lachat, t. VIII, p. 104, *Premier sermon pour le 1^{er} dimanche de l'Avent.*

colère. Quoi ! le fils de Dieu aura dit que la science des temps est l'un des secrets que son Père a réservés en sa puissance, et nous voudrions percer ce secret impénétrable, et fonder nos espérances sur un mystère si caché et qui passe de si loin de notre connaissance ! Quand Jésus-Christ viendra en sa majesté pour juger le monde, mille événements terribles précéderont, toute la nature se remuera devant sa face ; et cependant l'univers menacé de sa ruine totale par un si grand ébranlement ne laissera pas d'être surpris. Il est écrit que ce dernier jour viendra comme un voleur, et qu'il arrivera sur tous les hommes comme un lacet où ils seront pris inopinément ; tant la sagesse de Dieu est profonde à nous cacher ses conseils. Et nous croirons pouvoir sentir et apercevoir la dissolution de ce corps fragile qui porte sa corruption en son propre sein ! Nous nous trompons, nous nous abusons, nous nous flattons nous-mêmes trop grossièrement. La mort ne viendra pas de loin avec grand bruit pour nous assaillir. Elle s'insinue avec la nourriture que nous prenons, avec l'air que nous respirons, avec les remèdes mêmes par lesquels nous tâchons de nous en défendre. Elle est dans notre sang et dans nos veines ; c'est là qu'elle a mis ses secrètes et inévitables embûches dans la source même de la vie. C'est de là qu'elle sortira, tantôt soudaine, tantôt à la suite d'une maladie déclarée, mais toujours surprenante et trop peu prévue. L'expérience le fait assez voir, et Jésus-Christ nous a dit dans son Évangile que Dieu l'a voulu de la sorte. C'est par un dessein prémédité qu'il nous a caché notre dernier jour, « afin, dit saint Augustin, que nous prenions garde à tous les jours » : *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies*. Puisqu'il a entrepris de nous surprendre si nous ne veillons, serons-nous plus industrieux à prévenir la main de Dieu qu'il ne sera prompt à frapper son coup ? Ou croyons-nous avoir contre lui d'autres précautions et d'autres moyens que celui qu'il

nous a donné, de veiller toujours ? Quelle folie ! quel aveuglement ! quel étourdissement d'esprit ! et quel nom donnerons-nous à une si haute extravagance ?

« Permettons néanmoins aux hommes, si vous le voulez, de goûter paisiblement le plaisir de vivre ; accordons que la jeunesse puisse se promettre de longs jours, et ne lui envions pas la triste espérance de vieillir. Pensez-vous qu'on doive fonder sa future conversion sur cette attente ? Détrompez-vous, chrétiens, et apprenez à vous mieux connaître. Telle est la nature de votre âme et de votre volonté, qu'elle ne peut, étant libre, être forcée par ses objets ; mais elle s'engage elle-même. Elle se fait comme des liens de fer et une espèce de nécessité par ses actes : c'est ce qui s'appelle l'habitude, dont je ne m'étendrai pas à vous décrire la violence trop connue et trop expérimentée. Je veux donc bien vous confesser qu'il y a une certaine ardeur des passions et une force trop violente de la nature, que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette nouvelle ardeur encore plus tyrannique qui naît de l'accoutumance, le temps ne fait que l'accroître et l'affermir davantage. Ainsi nous nous trompons déplorablement, lorsque nous attendons du temps le remède à nos passions, que la raison nous présente en vain. Si nous n'acquérons par vertu et par un effort généreux la facilité de les vaincre, c'est une folie manifeste de croire que l'âge nous la donne. Et comme dit sagement *l'Ecclésiastique*, « la vieillesse ne trouvera pas ce que la jeunesse n'a pas amassé. Et il n'est pas nécessaire de rappeler ici de bien loin, ni les deux vieillards de Babylone, impudents calomniateurs de la pudique Susanne, ni de la déplorable vieillesse de Salomon autrefois sage. L'expérience du présent nous sauve la peine de rechercher avec soin les exemples des siècles passés. Jetez vous-mêmes les yeux sur vos proches, sur vos amis,

sur tous ceux qui vous environnent, vous ne verrez que trop tous les jours que les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature, et que les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux. Au contraire, si nous laissons dominer la colère, la vieillesse, bien loin de la modérer, la tournera en aigreur par son chagrin. Et quand on donne tout au plaisir, on ne voit, dit saint Basile, dans l'âge plus avancé, que des idées trop présentes, des désirs trop jeunes; et pour ne rien dire de plus, des regrets qui renouvellent tous les crimes. Par conséquent ne différez pas et éveillez-vous tout à l'heure, vous qui, refusant à présent de vous convertir, dites que vous vous convertirez quelque jour; désabusez-vous: *Hora est jam*. Car quelle autre heure voulez-vous prendre? En découvrez-vous quelqu'une qui soit plus commode ou plus favorable? Connaissez le secret de votre cœur, et en tendez le ressort qui fait mouvoir une machine si délicate.

« Je sais que vous êtes libre; mais toutefois, pour vous exciter, il faut quelque raison qui vous persuade; et quelle plus pressante raison aurez-vous alors que celle que je vous propose? Y aura-t-il un autre Jésus-Christ, un autre Evangile, une autre foi, une autre espérance, un autre paradis, un autre enfer? Que verrez-vous de nouveau qui soit capable de vous ébranler? Pourquoi donc résistez-vous maintenant? Pourquoi donc voulez-vous vous imaginer que vous céderez plus facilement en un autre temps? D'où viendra cette nouvelle force à la vérité, ou cette nouvelle docilité à votre esprit? Quand cette passion qui vous domine à présent, quand ce secret tyran de votre cœur aura quitté l'empire qu'il a usurpé, vous n'en serez pour cela ni plus dégagé, ni plus maître de vous-même. Si vous ne veillez sur vos actions, il ne fera que céder la place à un autre vice, au lieu de la remettre au légitime Seigneur, qui est la Raison Dieu. Il y laissera pour ainsi dire un successeur de sa race,

enfant comme lui de la même convoitise. Je veux, dire, les péchés se succéderont les uns aux autres, et si vous ne faites quelque grand effort pour interrompre la suite de cette succession malheureuse, qui ne voit que d'erreur en erreur, et de délai en délai, elle vous mènera jusqu'au tombeau. Connaissez donc que tous ces délais ne sont qu'un amusement manifeste, et qu'il n'y a rien de plus insensé que d'attendre la victoire de nos passions, du temps qui les fortifie. »

Tels aussi les sermons prononcés pendant que Bossuet remplissait les fonctions de précepteur du Dauphin : en 1675, pour la *Profession de Mademoiselle de la Vallière*, analyse impersonnelle et profonde des états d'une âme pécheresse, que la grâce rappelle à Dieu ; en 1681, sur *l'Unité de l'Église*, vaste tableau d'histoire sacrée, effort puissant et mesuré pour réconcilier le Pape et le Roi, où l'on sent avec le cœur d'un chrétien et d'un Français l'esprit d'un homme d'Etat.

3) Dernière transformation, et plus merveilleuse, à Meaux : il fit taire son éloquence. Pour diriger efficacement ces bourgeois, ce peuple, ces religieuses de son diocèse, il se fit une parole terre à terre et populaire. Sa prédication fut une causerie évangélique, l'effusion sans art d'un cœur droit et charitable. Le savant théologien, le philosophe qui connaît toutes les voies du cœur humain se dissimulèrent si parfaitement dans ses improvisations limpides,

que la sûreté seule de la doctrine et la précision des enseignements moraux nous le trahissent. Saint Vincent de Paul eût reconnu son idéal dans cette homélie prêchée le 27 avril 1692 en la cathédrale de Meaux, à l'ouverture du Jubilé, où Bossuet prit pour texte les paroles de l'évangile selon saint Jean : *Vado ad Patrem meum* : « Je vais à vous, mon Père. » Ou bien écoutez cette peinture de la vie humaine (1685), faite d'abondance de cœur et dont on sent la pathétique effusion dans l'inachèvement du brouillon (1) :

« La vie humaine, semblable à un chemin ; dans l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : Marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non ; il faut marcher, il faut courir. Rapidité des années. On se console pourtant, parce que, de temps en temps, des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent, etc. On voudrait arrêter : marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé. Fracas effroyable, inévitable ruine. On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement. Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à

(1) Ed. Lachat, t. X, p. 199, *Second abrégé pour le jour de Pâques*.

s'effacer : les jardins moins fleuris, fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires. Tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort. On commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord ; encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux.... Il faut marcher. En arrière ! Plus moyen ; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie ; que ce gouffre, c'est la mort. Mais la mort finit tous les maux passés, et se finit elle-même ? Non, non ; dans ces gouffres, des feux dévorants, grincements de dents, un pleur éternel, un feu qui ne s'éteint pas, un ver qui ne meurt pas. Tel est le chemin de celui qui s'abandonne aux sens, plus court aux uns qu'aux autres. On ne voit pas la fin. Quelquefois on tombe sans y penser et tout d'un coup. Mais le fidèle... Jésus-Christ, qui m'accompagne toujours... il méprise ce qu'il voit périr et échapper. Au bout, près de l'abîme, une main invisible le transportera ; ou plutôt il y entrera comme Jésus-Christ ; il mourra comme Jésus-Christ, pour triompher de la mort. Quiconque a cette foi, il est heureux. Joie de Jésus-Christ ressuscité, qui dégoûte des joies qui passent, et qui donnera la joie éternelle, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

Plus terre à terre, plus vulgaire même, si l'on veut, mais combien efficace en sa bonhomie familière, combien précise en son observation pénétrante, est cette allocution qu'il adressait aux Ursulines de Meaux, piquant tableau d'un intérieur de couvent (1) :

(1) Ed. Lachat, t. X, p. 549.

« Si Notre-Seigneur faisait la visite dans ce monastère pour voir si le silence est bien gardé, et qu'il entrât dans les lieux où il doit être gardé, hélas ! qu'est-ce qu'il y trouverait ? Là deux petites amies, et ici trois autres en peloton occupées à causer et à s'entretenir ensemble à la dérobée, tandis peut-être que l'on devrait être au chœur ou à une autre observance. Si donc Jésus-Christ se présentait à elles, et leur allait faire cette demande : « Quels sont ces discours que vous tenez ensemble ? » *Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem ?* quelle serait leur réponse ? Pourraient-elles dire avec vérité : Nous parlons de Jésus de Nazareth ; ou bien : Nous parlons des moyens pour arriver à la pratique de la vertu, pour nous encourager les unes les autres ? Ah ! c'est souvent de rien moins, car la plupart de tous vos discours avec cette amie qui est la confidente de tous vos mécontentements, sont de lui dire tous vos sentiments imparfaits sur tout ce qui vous choque et vous contrarie ; c'est de parler des défauts des autres, et des prétendus déplaisirs que vous dites avoir reçus de cette sœur que vous ne pouvez souffrir. C'est là où l'on murmure, où l'on se plaint à tort à travers de la conduite des officières de la maison. On critique, on censure, on contrôle toutes choses : la supérieure même n'est pas exempte d'être sur le tapis ; on blâme sa conduite et sa manière d'agir ; enfin l'on mêle dans ces entretiens familiers celle-ci, celle-là, encore celui-là : bref, c'est dans ces communications indiscrètes où se font une infinité de péchés de médisance, et très souvent de jugements téméraires, plus griefs que l'on ne pense. Il faut ici faire réflexion, chacune selon son besoin, à ce que la conscience dictera, avant que de terminer ce premier point. » ⇒

Tout ce développement de l'éloquence de Bossuet se fit par une évolution continue, sans effort, sans

contradiction, sans incohérence. Comme nulle autorité ne l'entraîna, comme il ne se corrigea que par les expériences et les réflexions de son bon sens, il n'alla point d'un écueil se jeter sur un autre, et ne revint d'un excès que pour suivre le droit chemin ; dans la réforme attentive qui épura son éloquence, il se garda de la gêner par les règles absolues d'un goût étroit.

III

D'année en année, pendant un demi-siècle, Bossuet avait travaillé au progrès de son éloquence, trouvant le moyen de changer sans décroître, quand il n'avait plus de progrès à faire. Dans cette œuvre de réflexion profonde et de goût exquis, il a été conduit par quelques maximes, principes théoriques ou vérités d'expérience, qui sont ce qu'on pourrait appeler sa *rhétorique* originale et personnelle.

Il a en horreur les beaux esprits de la chaire, déclamateurs pompeux ou rhétoriciens élégants : « ces prédicateurs infidèles qui avilissent leur dignité jusqu'à faire servir au désir de plaire le ministère d'instruire ».

Un sermon doit être un témoignage pour Jésus-Christ ; qu'on y voie une âme qui dépose de ce qu'a opéré Dieu en elle et pour elle. Cela n'exclut ni la science ni l'art : cela en règle l'emploi. Tout ce qui purifiera la charité dans sa substance ou dans son expression, sera légitime : le reste n'est que vaine curiosité, concupiscence, orgueil du *moi* humain qui se met devant Dieu.

Dans cette confession candide que le cœur fait de ses expériences, quelle place y a-t-il pour le *moi* ? Deux objets seulement lui sont présents : Dieu, qui parle en lui ; ses frères, pour qui il parle.

Ainsi, dans le détachement de tout intérêt propre, la considération exclusive du service de Dieu et des besoins de l'auditeur a façonné l'éloquence de Bossuet, mais ce Dieu qu'il invoque, ce n'est pas le vague Dieu des philosophes : c'est le Dieu en trois personnes défini à Nicée, et contredit par tant d'hérésies ou de fantaisies humaines. Il ne suffit pas à Bossuet de régler les actes, il veut régler les croyances des fidèles, appuyant les principes de la morale sur la doctrine de la foi comme sur sa base nécessaire. Déjà se laissait apercevoir dans l'éloquence de la chaire ce goût des analyses psychologiques et des peintures

morales, qui devait insensiblement la réduire à n'être qu'une instruction philosophique, soigneusement purgée de la folie de l'Évangile, et agréable à la raison des encyclopédistes. Bossuet a tenté de résister au torrent : « On veut de la morale dans les sermons, disait-il au clergé de France, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. » Il avait prêché d'exemple, et tous ses sermons sont la fidèle expression de cette doctrine. Jamais la morale n'y paraît séparée du dogme ; et le dogme est toujours la source d'où jaillit la morale.

De là le caractère de sa prédication. Lisez seulement les titres qu'on a donnés à ses sermons : à toutes les époques, les sermons de doctrine abondent. Il prêche sur la vérité de la religion, sur le mystère de la Nativité, sur le nom de Jésus, sur les caractères des deux alliances, sur l'Église, sur les démons, sur la pénitence, sur la Providence, sur le culte dû à Dieu, sur la possibilité d'accomplir les commandements, sur la Compassion de la sainte Vierge, sur la Passion, sur le mystère de la Trinité, sur le culte de la sainte Vierge, sur le mystère de l'Incarnation, sur les effets de la résurrection de Jésus-Christ, etc...,

en un mot, sur tout ce que doivent croire et savoir les vrais enfants de l'Église. Même les sermons de morale sont ramenés à l'explication du dogme : qu'il parle de l'ambition, de l'honneur du monde, de la médisance, de l'amour des plaisirs, de l'aumône, de la justice ou des devoirs des rois, c'est toujours en théologien qu'il corrige les hommes, et les exhorte, en leur proposant le vice comme contraire, la vertu comme conforme aux conséquences nécessaires des vérités doctrinales. Tous les lieux communs prennent par là un caractère strictement particulier : il dit tout ce qu'un moraliste pourrait dire ; il le dit et il le prouve en prêtre catholique. Avant lui, Sénèque et Plutarque ont tenté de sauver la Providence mise en danger par la prospérité des méchants et les infortunes des bons : de leurs arguments Bossuet ne retient pour ainsi dire rien, et il détruit les doutes des libertins, par le dogme du jugement dernier, dont l'injuste répartition des biens et des maux n'est qu'un antécédent nécessaire. Même cet éternel thème de toutes les philosophies et de toutes les religions, la mort, n'est dans sa bouche que la mort chrétienne, porte de l'éternelle damnation ou de la félicité sans fin : triste anéantissement des grandeurs humaines,

mais consommation excellente de l'œuvre de la grâce : il n'y a pas une idée peut-être que Platon ou Sénèque n'ait exprimée, il n'y en a pas une, à coup sûr, qu'ils aient exprimée de même façon.

Par contre, la théologie ne va pas sans la morale : car, pour le vrai chrétien, la croyance emporte la pratique. La foi ne saurait être pure et complète sans la charité, qui exige les actes. Et dans l'indivisible unité de la parole divine, la vie intérieure et la vie extérieure reçoivent ensemble leur règle. Le dogme et la morale ne sont que deux aspects de la vérité chrétienne : toute expression de l'un contient l'autre.

N'ayant donc point d'effort à faire pour passer de l'article de foi à la règle des mœurs, puisque « les mystères du christianisme, outre le fond qui fait l'objet de notre foi, ont leurs effets salutaires qu'il faut encore considérer pour notre instruction », il n'a point de scrupule non plus d'étendre les avertissements, les exhortations, les commandements selon les besoins de ses auditeurs. De chaque point de la doctrine, il s'applique à déduire les conseils pour la vie les plus efficaces, les plus appropriés.

Sans rigueur excessive comme sans molle complaisance, il ne veut pas jeter toute l'humanité

dans les cloîtres : il croit qu'on peut faire son salut dans le monde, à condition de s'acquitter de tous ses devoirs avec un esprit chrétien. Il ne met pas « des coussins sous les coudes des pécheurs », mais il ne les décourage jamais de s'humilier, et combat les vains scrupules qui éloignent des sacrements les âmes criminelles. Il n'abaisse pas l'idéal de la perfection chrétienne ; mais il enseigne la possibilité de satisfaire au commandement divin qui l'impose. Il hait avant tout l'endurcissement et le désespoir : il persuade le repentir et laisse l'espérance aux plus coupables. Il ne se contente pas des émotions passagères, des molles vellétés, des courts élans : il exige l'abandon entier du cœur, les résolutions fermes, les habitudes patientes. Il veut des actes : si peu qu'on fasse, il est content, à condition qu'on fasse encore un peu demain, et qu'on acquière insensiblement la force de faire plus. Il préfère aux impétueuses saillies vers la perfection la marche lente qui ne s'interrompt pas. Le détachement, l'humilité, la pauvreté volontaire, l'amour des souffrances, la charité envers Dieu et le prochain, l'accomplissement en esprit de charité de toutes les obligations de l'état où l'on est engagé, l'étude du salut, la méditation

de la mort : voilà les traits principaux de la morale des sermons de Bossuet : c'est la morale chrétienne ; son mérite est de n'y rien ajouter, de n'en rien retrancher, de la proposer dans sa pure et divine simplicité.

Ce qui est de lui, c'est la fine et exacte psychologie dont il appuie ses exhortations : c'est la peinture vivante de tous les vices qui écartent l'homme de la voie du salut, de toutes les ruses par où il essaie d'échapper à la dure nécessité de bien vivre. Ce qui est de lui encore, c'est le choix judicieux des enseignements, l'adaptation du sermon à l'auditoire.

En même temps que très générale, la morale des *Sermons* de Bossuet est très particulière. C'est la morale de l'Évangile, universelle et éternelle. Et ce qui y résiste, ce que Bossuet s'efforce d'y séduire ou d'y plier, c'est l'âme humaine universellement, éternellement emportée par l'ambition, l'amour des richesses ou des plaisirs, l'orgueil, la vanité, l'égoïsme, universellement, éternellement effrayée de la mort, de la misère et de la souffrance, rebutée par l'effort, le sacrifice, la vertu. Le portrait qu'il fait de l'âme humaine est celui que les moralistes païens de Rome et de la Grèce, comme les moralistes sceptiques ou athées

de notre siècle avaient tracé avant lui et ont tracé après lui.

Mais il a discerné dans les multiples effets des grandes passions qui meuvent l'homme ceux qui sont les plus considérables dans la société de son temps. Il a saisi la couleur particulière des vices de son époque, les tours spécieux dont ils tâchaient de s'autoriser. La perversité qu'il dénonce et qu'il combat, c'est la perversité du xvii^e siècle. S'il n'eût attaqué que l'homme de tous les temps, ses leçons passaient par-dessus la tête de ses auditeurs : il a fait le portrait de ses contemporains, et il a frappé la malice dans le fond de leur cœur. Avec beaucoup de mesure, et une discrétion que ses plus illustres successeurs n'ont pas toujours imitée, sans noter les personnes, il a découvert les faiblesses, les hontes et les plaies de son siècle. Il a peint ces séductions de la vie mondaine, plus périlleuses que le vice brutal et cru, cette tyrannie de la mode et du respect humain, cette immoralité subtile qu'on respire dans les salons, répandue dans les conversations, insinuée par les railleries ingénieuses et les sentiments délicats ; ce train des médisances quotidiennes, les réputations assassiées d'un sourire, les ténébreux progrès et l'éclat soudain de la calomnie ; ces mensonges de la morale

mondaine, qui absout les vices des honnêtes gens, et tourne en vertu l'ambition et la galanterie ; ce faux honneur qui commande l'assassinat, croyant assez faire de le déguiser du nom de duel ; cette religion du beau monde frivole et tiède, qui compte avec Dieu, et fait de la prédication même un spectacle et un amusement ; l'Église, lieu de rendez-vous scandaleux pour les libertins et les coquettes ; l'empire des femmes, leur désir de plaire, leurs parures, les mensonges de leur beauté, leurs per-ruques, leur fard, leurs toilettes indécentes qu'elles étalent jusque devant l'autel, dans la maison de Dieu ; ces manèges des jeunes filles même pour engager par d'adroits coups d'œil les adorateurs ; la vanité, la délicatesse irritable des beaux esprits, leurs jalousies envenimées et leurs rancunes impitoyables ; les chaînes dorées, les éternelles espérances, toujours déçues et toujours renaissantes des courtisans ; la chasse ardente aux grandeurs et aux titres, l'assiduité fatigante, les basses intrigues, les longues dissimulations et les menées souterraines ; l'ambition sacrilège des grandes familles, qui font du bien des pauvres, des abbayes, des évêchés, l'apanage de leurs cadets, et qui peuplent l'Église de sujets indignes, sans autre vocation que le désir des gros revenus attachés aux

dignités ecclésiastiques. Chaque catégorie d'auditeurs, chaque condition a sa leçon, qu'elle peut s'appliquer et qui répond à son besoin.

A Paris, à la cour, se sentant environné de riches, de nobles, Bossuet reprendra sans cesse quelques thèmes : l'ambition, le néant des grandeurs, l'honneur du monde ; la fuite du temps, et l'impénitence finale ; il proposera en exemple le mauvais riche et l'enfant prodigue. Il ne se lassera pas, il se répétera, il reviendra à la charge : vingt fois il attaquera l'indigne privilège des dettes de jeu, vingt fois il essaiera de persuader aux Don Juan qui l'écoutent que payer Monsieur Dimanche est un devoir de justice et de probité.

A Metz, il dirigeait ses prédications contre les protestants et les Juifs ; à Paris il aura toujours en vue les libertins, qui remplissent la cour et la ville : le roi n'est pas encore dévot. C'est contre eux qu'il prêche au Louvre ce *Sermon sur la Providence*, dans le carême de 1662 ; contre eux qu'il dispute avec leur Montaigne, en 1669, à Saint-Germain, le jour de la Toussaint ; contre eux qu'il exhorte en 1681 le clergé de France à maintenir par une fermeté conciliante l'unité de l'Église ; contre eux enfin qu'il argumente vive-

ment dans une page fameuse de *l'Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, en 1685. Il avait vu fermenter, dans ce xvii^e siècle qu'on suppose souvent si chrétien, cet esprit de doute et d'examen, qui devait, au siècle suivant, emporter avec l'Église la monarchie et toutes les traditions du passé. Mais il avait vu plus loin encore : il avait aperçu au fond des cœurs un danger plus menaçant pour l'Église que les assauts et les contradictions : l'indifférence, qui met au même rang croire et ne pas croire, et pour laquelle Dieu, la Providence, la vie future ne valent pas le tracas d'une dispute ou l'effort d'une réflexion. Aussi en 1665, au Louvre, pendant l'Avent, après avoir vigoureusement poussé ces plaisants sacrilèges, qui sapent la religion par des « demi-mots » et des « branlements de tête », par de « fines railleries » et de « dédaigneux souris », ces « hommes doctes et curieux qui voudraient tout atteindre de leur faible raison, il terminait par une inquiète appréhension d'un nouveau mal :

« Mais, Messieurs, c'est assez combattre ces esprits profanes et témérairement curieux. Ce n'est pas le vice le plus commun, et je vois un autre malheur bien plus universel dans la Cour : ce n'est point cette ardeur inconsidérée de vouloir aller trop avant, c'est une extrême négligence de tous les mystères. Qu'ils soient ou qu'ils ne

soient pas, les hommes trop dédaigneux ne s'en soucient plus, et n'y veulent pas seulement penser ; ils ne savent s'ils croient ou s'ils ne croient [pas], tout prêts à vous avouer ce qu'il vous plaira, pourvu que vous les laissiez agir à leur mode et passer la vie à leur gré : « Chrétiens en l'air, dit Tertullien, et fidèles, si vous le voulez » : *Plerosque in ventum, et si placuerit, christianos*. Ainsi je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires (1). »

Le vice le plus commun du grand monde, avec le libertinage ou l'indifférence, c'est la croyance que tout va bien dans le monde quand ils sont contents, que l'ordre de la société est excellent parce qu'ils ont tous les biens, et que parce qu'ils gouvernent, le peuple est heureux : c'est l'oubli des pauvres, des malades, de la faim, du froid, de la misère. Bossuet se charge de les remettre en mémoire : c'est, à ses yeux, un des devoirs essentiels de son ministère.

Que de fois recommence-t-il à prêcher sur l'aumône ! Aussi, que de fois se détourne-t-il de son sujet pour exhorter à l'aumône ! Sans cesse, à la cour, aux grands, au roi, il rappelle ces tristes et navrantes misères que recouvrent la gloire

(1) *Sermon sur la divinité de la religion*, 6 déc. 1665. Édit. Lebarq. t. IV, p. 575.

du règne et l'éclat de la société. Il découvre les plaies hideuses et cachées de ces années brillantes ; il force les regards des grands de la terre à regarder dans les bas-fonds ; il promène ces riches et ces heureux parmi les hôpitaux encombrés et les campagnes où l'on *meurt de faim*.

Prêchant aux humbles, le 8 septembre 1659 :

« Entrez, Messieurs, dans ces grandes salles, disait-il, pour y contempler attentivement le spectacle de l'infirmité humaine : là vous verrez en combien de sortes la maladie se joue de nos corps : là elle étend, là elle retire ; là elle tourne, là elle disloque ; là elle relâche, là elle engourdit ; là sur le tout, là sur la moitié ; là elle cloue un corps immobile, là elle le secoue par le tremblement (1). »

Ainsi se déroulent les sermons de Bossuet, sur un fond solide de théologie, d'où la morale sort naturellement, inséparable du dogme, embrassant l'homme tout entier, infiniment abondante et diverse, s'appliquant à toutes les formes les plus passagères de l'humaine faiblesse, apportant à toutes les conditions, à tous les individus le remède de leurs maux et l'aliment de leur besoin, déposant dans chaque cœur le germe salutaire qui par la grâce divine étouffera la mauvaise herbe et fleu-

(1) Lebarq, III, 71 ; *Sermon pour la Nativité de la sainte Vierge*

rira en bonnes œuvres ; ils se déroulent en raisonnements serrés et pressants, que la charité enflamme, que la compassion tendre aux infirmités des hommes, l'ardent désir de les arracher aux misères de la nature déchue et de leur procurer en Dieu la paix et le bonheur, pénètrent d'une toute-puissante émotion ; où tous les dons de l'esprit et de l'étude, appelés à servir et non à briller, fournissent pour la gloire de Dieu et l'utilité des hommes les fortes peintures et les mots efficaces : œuvres d'un jour, créées pour le besoin immédiat et l'instruction orale, œuvres fortes pourtant et durables, non par la forme seulement, mais par la matière ; car les sermons contiennent toute la doctrine que développera Bossuet dans ses grandes œuvres d'histoire et de controverse, et c'est en se préparant à la prédication qu'il a rassemblé cet immense savoir qu'on admirera dans l'étonnante activité de sa vieillesse : avant d'écrire les *Variations* et la *Politique*, on peut dire qu'il les a prêchées.

CHAPITRE IV

BOSSUET ORATEUR (SUITE).

LES PANÉGYRIQUES ET LES ORAISONS FUNÈBRES.

I

Les *Panegyriques* et les *Oraisons funèbres* de Bossuet ont cela de commun que, destinés à la louange des hommes illustres de l'Église et du siècle, ils restent pourtant avant tout des sermons, des instructions sur le dogme et la morale. ✓

C'est surtout en ces deux genres qu'on ne saurait exagérer le progrès que Bossuet fit faire à l'éloquence de la chaire. Il y avait eu de bons et solides sermons avant les siens; il n'y avait guère eu de bons panegyriques, pas plus que de bonnes oraisons funèbres.

Comme c'étaient des discours d'apparat, des éloges solennels, *l'éloquence* s'y donnait carrière; et Dieu sait ce qu'on pouvait appeler éloquence

au temps où Balzac semblait donner le parfait modèle du style épistolaire. M. Ogier, prédicateur du roi, jugeait qu'on ne pouvait jeter trop de fleurs ni élever trop d'arcs de triomphe pour célébrer les saints. Ces humbles ne se fussent pas reconnus dans les portraits qu'on en traçait.

Bossuet, se tenant ferme dans sa volonté de ne rien dire dans la chaire qui ne servit la vérité de Jésus-Christ et l'utilité du prochain, sut éviter les écueils du genre. S'imposant d'être simple, de ne rien céder à l'amour-propre, renonçant à l'éloquence, au bel esprit, à tout ce qui louait moins le saint que l'orateur, il prit pour guides la foi et la charité, et là encore sa théologie le soutint. Etudiant avec attention la vie du saint qu'il avait à louer, il laissait les miracles, qui ne sont point articles de foi, et n'ont guère qu'une édification illusoire. Il s'attachait de préférence à distinguer quelle vérité importante, pour la doctrine ou pour les mœurs, chaque saint avait mise en lumière par ses paroles, par ses actes, par sa mort. Le panégyrique qu'il prononçait n'était guère qu'un sermon illustré par les exemples spéciaux que le saint fournissait. Encore arrive-t-il souvent que, pour les faire valoir, Bossuet emprunte la voix de ses maîtres favoris, depositaires

de la plus pure essence de la foi, et qu'on entend surtout parler, pour nous instruire, saint Augustin.

Ainsi, le 30 novembre 1668, que disait-il de saint André, apôtre, dont il faisait le panégyrique aux Carmélites de la rue Saint-Jacques? Il le nommait deux fois, au premier point, en citant et en rappelant son texte. « Jésus marchait le long de la mer de Galilée. Il vit deux pêcheurs, Simon et André son frère, et il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes. » Il marque en quinze lignes, au début du second point, le rang d'André parmi les apôtres, et les nations qu'il a évangélisées. Il ne le nomme même pas au troisième point. André est l'occasion, non le sujet du discours.

Bossuet a toujours procédé ainsi. Ne regardant jamais que Dieu dans l'honneur qu'il rendait aux saints, il faisait de leur nom l'occasion et non la fin de son discours. Il se servait de sainte Catherine pour enseigner aux chrétiens le légitime usage de la science; de saint François d'Assise pour prêcher la pauvreté et l'aumône; de saint Benoît pour tracer à l'âme la voie de la perfection et lui montrer les trois étapes du salut; de saint Joseph pour établir l'efficacité de la simplicité, du détachement et de la vie cachée.

Nul panégyrique n'échappe à cette loi : tous, comme les sermons sur le fondement du dogme, établissent la morale, et règlent la pratique en fixant la croyance. Cette méthode nous paraît souvent bien sèche et bien sévère ; surtout quand il s'agit des saints fameux du moyen âge et des temps modernes, notre curiosité est déçue. Lecteurs de Michelet et de M. Renan, nous attendons de celui qui vient nous parler de sainte Thérèse ou de saint François d'Assise, qu'il nous expose une psychologie pittoresque, des états d'âme singuliers, le mécanisme mental de la sainteté ou de l'extase : Bossuet nous refuse cet amusant spectacle.

Il devine pourtant ce qui s'était passé en ces saints, et parfois, quand il y voit de l'utilité, il en dresse devant nous la figure, revivant leur vie, et pensant leurs pensées. Quand il le peut avec fruit, il se montre puissant évocateur des âmes d'autrefois et grand artiste. Tout le beau panégyrique de saint Bernard n'est pas un morceau d'histoire : à peine entrevoit-on à quelles grandes affaires politiques et religieuses le saint a été mêlé ; mais c'est d'un bout à l'autre la psychologie d'un saint. Les tentations de la jeunesse de Bernard, sa timide et inviolable pureté, ces *neiges*

et ces étangs glacés où il rafraîchit par des bains salutaires les ardeurs inquiètes de ses sens, ces longues méditations dans la solitude, où il se dégoûte de la vie par la pensée de la mort, et s'attache éperdument aux membres de Jésus-Christ ; sa fuite dans un cloître et sa rigoureuse pénitence, buvant indifféremment de l'eau ou de l'huile, mangeant du pain d'avoine et des légumes quand la faim le pressait, vivant dans un air humide et malsain, méprisant la santé, voulant que son corps fût faible afin d'être fort contre lui ; cette ferveur contagieuse qui peu à peu jette tous ses parents dans le cloître, son bon oncle Gaudri d'abord, puis ses frères, des soldats : l'aîné, nouveau marié ; le plus jeune, Nivard, à qui les autres disent qu'il aura tous leurs biens, et qui se plaint d'être partagé en cadet : « Eh quoi donc ! vous prenez le ciel, et vous me laissez la terre » ; sa sœur, hautaine et coquette, domptée d'un mot et qui court « aux jeûnes, au sac, au monastère » ; son père enfin, le vieux Tesselin, qui vient se mettre, pour mourir, sous la conduite de son enfant : tout ce récit a la touchante simplicité, la précision familière, l'abondance pittoresque de détails, qui donnent un charme si poétique à certaines vies de saints. Si

Bossuet ne nous a pas rendu le vrai saint Bernard, ou plutôt tout saint Bernard, il a peint sous son nom le type idéal du chrétien, qui tant de fois et sous tant de formes chercha à se réaliser au moyen âge, entre l'an mil et l'*Imitation* ; c'est le moine, conduit à l'ascétisme par le dégoût du monde et la méditation de la mort, et tout-puissant par ses mortifications excessives sur des âmes violentes, troublées, et qui dans toutes les passions et tous les vices ne mêlent jamais un grain de scepticisme.

Ce que Bossuet fit ce jour-là, il ne l'a jamais refait, du moins dans les panégyriques qui sont venus jusqu'à nous.

Même saint Paul, ce second fondateur de la foi chrétienne, ne lui est guère qu'une matière à exposer la constitution de l'Église, qui par un secret dessein de Dieu tire toute sa force de sa faiblesse. Il saisit un mot de l'apôtre : « Lorsque je me sens faible, c'est alors que je suis puissant », et il en vérifie l'application dans la triple fonction du ministère ecclésiastique : prêcher, convertir, gouverner. Sans doute il emploie la vie de saint Paul à sa démonstration ; sans doute il fournit quelques détails particuliers. Mais quelques traits épars ne sont pas un portrait. Bossuet n'a

pas voulu le faire : il le dit en propres termes. Tout est instruction dans son discours : le fameux et admirable morceau sur l'éloquence de saint Paul n'est qu'une théorie de la prédication chrétienne.

« ...N'attendez donc pas de l'apôtre (1), ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Ecoutez ce qu'il dit lui-même : « Nous prêchons une sagesse cachée ; nous prêchons un Dieu crucifié. » Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu, qui rejette tout l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous voulons leur déplaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que des humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles ; faisons-leur des prédications dont la bassesse tienne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la faiblesse.

« C'est pour ces solides raisons que saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paroît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes Frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout ; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, ren-

(1) I d. Lebarq, II, 302. — Prêché à Paris, 30 juin 1657.

dront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes ; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses concitoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de Cicéron.

« Et d'où vient cela, chrétiens ? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables *Epîtres* une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements ; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine, ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les Ecrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.

« C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles,

établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire ; enfin dans ses admirables *Epîtres* elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ sous la discipline de Paul. »

Il faut vraiment tronquer ce beau morceau pour en faire une description particulière de la prédication du saint. Pareillement les voyages et les luttes de l'apôtre, au second point, ne viennent qu'en exemple, à l'appui et à la suite d'un exposé de doctrine ; et quant au gouvernement de l'Église, dans le troisième point, saint Paul n'y figure que par un mot que Bossuet commente à l'aide de saint Augustin et de saint Chrysostome.

II

L'oraison funèbre, outre les périls qui lui étaient communs avec le panégyrique, avait ses tentations propres et toutes-puissantes. À peine pouvait-on l'appeler une solennité religieuse : c'était une partie de la pompe funèbre, par où l'orgueil des vivants se satisfaisait sous prétexte d'honorer les morts. Et l'on demandait le discours d'un

orateur en renom comme on suspendait des tentures et dressait des catafalques. Et la religion avait tenu si peu de place dans la plupart des vies qu'on louait, que l'on ne pensait guère à lui en faire une dans l'éloge. Mondain était le héros, mondain le public, mondain le plaisir qu'il cherchait ; l'éloquence était mondaine aussi. Puis, du haut de la chaire, voyant devant lui une famille puissante, des princes souvent, même des rois, le prêtre, qui n'était qu'un homme, se disait que sa fortune dépendait de sa parole. Si peu qu'il eût d'ambition au fond du cœur, l'occasion la faisait germer et épanouir. Une abbaye, un évêché devenait la fin de l'oraison funèbre, et non Dieu, ni la vérité. Il s'agissait de plaire. Donc, pour plaire, le prédicateur mettait toutes voiles dehors à son éloquence, étalait coquettement ou superbement les grâces ou la force de son génie : l'éloge du mort procurait la gloire du vivant. Pour plaire aussi, il ne fallait pas de vérités rudes : et comme la simple vérité est souvent rude, il ne fallait souvent pas de vérité du tout. Le grand art était d'esquiver ou de masquer. Enfin, pour plaire, il fallait faire aux vivants leur part : la flatterie était plus sûre, adressée à l'amour-propre, qu'à l'affection. L'adulation et l'intérêt corrompaient

l'oraison funèbre encore plus que le mauvais goût.

Il semblait que ce genre fût condamné sans ressource. Les meilleurs prédicateurs, ceux qui faisaient des sermons solides et dévots, ne s'y retrouvaient pas. Ils se perdaient dans l'inutilité des discours d'apparat, ou ils s'y dérobaient.

C'est ce que Bossuet était porté naturellement à faire. Il eut de la peine à se résoudre à composer des oraisons funèbres : il y trouvait trop peu d'édification. La première fois qu'il prit la parole dans une cérémonie funèbre, il exprima en termes vifs la raison qui lui faisait redouter ce genre de discours : c'est la difficulté qu'il y concevait de concilier le plus souvent l'obligation de louer avec les plus essentiels devoirs du ministère ecclésiastique. Il rendait grâces au ciel d'avoir à représenter une vie toute consacrée à Dieu et à la vertu, et que la seule vérité louait abondamment. Mais on n'a pas toujours à parler d'un Père Bourgoing : Bossuet aperçut bientôt de quel biais peut se prendre toute oraison funèbre pour fournir au prédicateur une matière digne de son caractère, aux fidèles une instruction édifiante et efficace.

En parlant des morts, quoi de plus simple que

de penser à la mort ? Cependant il était le premier qui s'en avisait : avant lui, on n'avait vu que la vie. Or toute la doctrine chrétienne est une explication de la mort ; toute la morale chrétienne une conséquence de la mort. Pour le chrétien, la science de la vie est toute contenue dans la pensée de la mort. La mort — la mort chrétienne, qui nous introduit à l'éternité du bonheur ou des peines — est la mesure que Bossuet applique aux joies, aux maux, aux désirs, aux agitations de l'homme : de cette idée centrale, où il s'établit, il les regarde et les juge par elle. Toutes les *Oraisons funèbres* sortent de là.

La leçon est diverse selon les divers accidents de la vie humaine. Mais c'est toujours la mort qui la fournit et qui la fonde. Parce qu'elle savait qu'elle devait mourir, la reine d'Angleterre a bien usé de la bonne et de la mauvaise fortune : parce qu'il nous faut mourir, nous devons entendre l'enseignement que nous donnent les bontés et les rigueurs de Dieu. Parce qu'il nous faut mourir, dans toutes les grandeurs d'une reine de France nous apprendrons à n'estimer que l'humilité et la pureté. Parce qu'il nous faut mourir, la Princesse Palatine, miraculeusement revenue de ses égarements, nous ensei-



LE PRINCE DE CONDÉ.



gnera la nécessité de la pénitence. Parce qu'il nous faut mourir, Le Tellier, détaché de l'ambition, de l'intérêt, de la vie, nous persuadera la justice et l'amour du bien public. Parce qu'il nous faut mourir, nous entendrons que tout le génie, tout le cœur du prince de Condé n'étaient rien sans la piété, et que la piété est le tout de l'homme. Tous ces discours sont des sermons où l'idée chrétienne de la mort est le lien du raisonnement. Mais *l'Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans* est, par excellence, un sermon sur la mort. L'orateur en faisant voir ce qu'une mort soudaine a ravi, ce qu'une sainte mort a donné à la duchesse, nous explique la vie, et nous montrant par où nous ne sommes rien, et par où nous valons, nous enseigne à mettre toute notre force, notre confiance et notre amour en Dieu.

Les *Oraisons funèbres*, comme les *Panegyriques*, se ramènent donc aux *Sermons*. La formule en est la même : la loi de Dieu pour matière, l'utilité du prochain pour fin. Cela est si manifeste que souvent Bossuet reprend dans ses oraisons funèbres les divisions ou les développements de quelques sermons : et ces pièces rajustées conviennent si bien à leur nouvel usage, qu'on les pouvait croire faites exprès, tant qu'on n'avait

pas encore les brouillons des Sermons. Rien ne trahissait l'adaptation ni le rapport. Parfois aussi, l'orateur semble mettre de côté son personnage : il entame une explication ou une discussion générale. Il précise ici la doctrine de l'Église sur la grâce ; là, il prend à partie les libertins, et ruine leurs arguments. Ces digressions apparentes conviennent à son dessein, puisque l'éloge des morts n'est pour lui qu'une occasion d'instruire les vivants.

Toutefois il ne s'est pas mis autant à l'aise avec ses héros dans l'oraison funèbre que dans le panégyrique. Ici, en effet, il raconte les faits et peint les hommes : ce sont vraiment des morceaux d'histoire et des études de caractères. Les convenances du genre lui interdisaient de faire autrement. Mais il sut par un tact exquis mettre en lumière la morale sans effacer le personnage, détailler la biographie sans distraire de la leçon générale. Il avait l'esprit pratique et décisif, le sens de la vie et de l'action : les moyens de son talent convenaient aux nécessités de son œuvre.

La grande question d'où dépend le jugement qu'on doit porter sur les Oraisons funèbres, c'est celle de la véracité de Bossuet. A-t-il dit la vérité ? A-t-il été instruit ? A-t-il été sincère ?

Il n'a rien négligé pour être bien informé. Avant de composer l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre, il demande à madame de Motteville, qui l'avait bien connue, un Mémoire sur la vie et le caractère de cette reine ; et sur les faits qu'il y trouve consignés, il construit son discours et appuie ses éloges. Pour faire connaître la Princesse Palatine, il étudie les écrits, les lettres qu'elle a laissés : il cite en chaire les documents sur lesquels son éloge est fondé.

Plusieurs des personnages qu'il fut chargé de célébrer, lui avaient été bien et familièrement connus. Il a parlé de Madame et de Condé avec ses souvenirs personnels, en témoin qui a vu et qu'on peut croire. Lui qui est si modeste, si attentif à s'effacer quand il présente la parole de Dieu aux fidèles, il se met en scène plus d'une fois ; il parle de lui. Ce n'est pas vanité ; mais il garantit de sa parole la foi de ses récits. *J'ai vu, dit-il, j'ai entendu, je sais* : ce n'est pas pour se faire valoir par d'illustres commerces, c'est la preuve, la seule qui fût possible en l'espèce, de sa véracité.

A chaque page des Oraisons funèbres se reconnaît l'ampleur et l'exactitude de son information. Il n'écrit rien qu'il n'ait le droit d'écrire : il n'in-

vente rien. C'est le plus scrupuleux des historiens. Son récit de la bataille de Rocroy est à la fois lumineux, précis et complet (1).

« Dieu nous a révélé que lui seul il fait les conquérants, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu, qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe ? Tu n'es pas encore, lui disait-il, « mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus : je marcherai devant toi dans les combats : à ton approche je mettrai les rois en fuite : je briserai les portes d'airain : c'est moi qui étends les cieus, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est » : c'est-à-dire c'est moi qui fais tout, et moi qui vois dès l'éternité tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu, qui en a fait voir de si loin et par des figures si vives l'ardeur indomptable à son prophète Daniel ? « Le voyez-vous, dit-il, ce conquérant ; avec quelle rapidité il s'élève de l'occident comme par bonds, et ne touche pas à terre ? » Semblable dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains : « A sa vue il s'est animé : *efferatus est in eum* », dit le prophète, « il l'abat, il le foule aux pieds : nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie. » A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, Messieurs, sous cette figure ? Alexandre ou le Prince de Condé ? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France durant la minorité d'un Roi de

(1) Ed. Lachat, t. XII, p. 613.

quatre ans. Laissez-le croître, ce Roi chéri du ciel ; tout cédera à ses exploits : supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines ; et seul sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses Etats. Mais Dieu avait choisi le duc d'Anguien pour le défendre dans son enfance. Aussi vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre ; mais la victoire le justifia devant Rocroy. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai : elle est composée de ces vieilles bandes wallonnes, italiennes et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspirait à nos troupes le besoin pressant de l'Etat, les avantages passés ; et un jeune Prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux ? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme ; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors, que ne vit-on pas ? Le jeune Prince parut un autre homme. Touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière : son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine il reposa le dernier : mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour et dès la première bataille, il est tranquille ; tant il se trouve dans son naturel : et on sait que le lendemain à l'heure marquée il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort ? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir

la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants : trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et malgré ses infirmités montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le Prince l'a prévenu : les bataillons enfoncés demandent quartier ; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Anguien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré, il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde craignent la surprise de quelque nouvelle attaque : leur effroyable décharge met les nôtres en furie ; on ne voit plus que carnage : le sang enivre ce soldat jusqu'à ce que ce grand Prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur ? De quels yeux regardèrent-ils le jeune Prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces ? Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte.

Elle ne savait pas que le Prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroy, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit : on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Anguien : c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne; mais pour lui, c'est le premier pas de sa course. »

Ce morceau contient des détails qu'on ne trouvait point ailleurs, et dont on doutait jusqu'à ces derniers temps; mais les documents les plus récemment mis au jour par Mgr le duc d'Aumale ont justifié Bossuet, et prouvé qu'il avait tiré son récit des archives ou des traditions de la maison de Condé.

Il est vrai que certains jugements sur les faits, certains portraits des hommes pourront paraître aujourd'hui manquer de vérité. Bossuet eut tort d'applaudir à la révocation de l'Édit de Nantes, et nous ne pouvons plus adhérer à son explication de la révolution d'Angleterre. Cependant la véracité de l'auteur n'est pas en cause ici. Il était de bonne foi, mais il était de son temps, et ses études, son

caractère, son ministère lui imposaient certains principes et certaines vues. Faut-il s'étonner qu'il n'ait pas professé en politique et en religion les opinions de notre philosophie ?

Oui, il a applaudi à la révocation de l'Édit de Nantes. S'il ne l'eût pas fait, n'est-ce pas alors qu'il faudrait s'étonner ? A ses yeux, Louis XIV, étant le roi, avait le droit, étant roi catholique, il avait le devoir de retirer un édit qui, en autorisant l'hérésie, opprimait l'Église de Jésus-Christ.

Ira-t-on aussi disputer contre sa façon de voir et de présenter la révolution d'Angleterre ?

On ne serait pas plus autorisé à lui reprocher les portraits qu'il a tracés. Ce que nous y trouvons à reprendre s'explique facilement par la difficulté qu'ont toujours les hommes à connaître leurs contemporains, par les illusions où ils tombent inévitablement sur les personnages en qui s'incarnent leurs plus chers principes ou leurs plus forts préjugés. Et si les historiens même les plus libéraux hésitent à parler de Louis XVI avec une exacte sévérité, ne concevra-t-on pas que la fin de Charles I^{er} l'ait doué de toutes les vertus aux yeux d'un catholique du xvii^e siècle, qui croit à l'institution divine de la royauté ? Cependant Bossuet

garde toute la clairvoyance de son jugement. Il loue le malheureux roi par où il pouvait le mieux être loué : le portrait, embelli par un sentiment naturel de respect et de pitié, reste ressemblant. Ni Hume, ni Macaulay n'ont donné de démenti à Bossuet.

Le portrait de Cromwell se justifie de la même manière (1) :

« Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance ; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin un de ces esprits remuants et audacieux, qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois. Car comme il eut aperçu que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits : il sut si bien les concilier par là qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par

(1) Ed. Lachat, p. 455, *Oraison funèbre de Henriette de France.*

l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Eglise. Il voulait découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime.»

Il y avait assurément un ambitieux et un politique dans cet homme; il y avait peut-être aussi un sectaire et un fanatique. Comment tout cela se mêlait-il? Comment le charlatanisme et la sincérité s'accordaient-ils dans cet étrange personnage? Ce n'est point mon affaire de le dire: il suffit que cela ait été. Bossuet n'a vu que l'imposteur: toutes les contradictions et les contrastes de ce caractère complexe, il les explique par l'hypocrisie. Mais Voltaire ici parle comme Bossuet; et de très sérieux et très impartiaux historiens de notre

siècle n'ont vu dans Cromwell qu'un ambitieux de génie.

Je le répète encore : ce qui est contestable dans les oraisons funèbres n'est pas une concession faite au genre, c'est l'expression des sentiments intimes et permanents de Bossuet.

Ici, comme ailleurs, il a dit la vérité. Cette belle qualité de sa nature ne s'est pas éclipsée. Même aux morts qu'il célèbre, il n'accorde rien contre sa conscience. Sa candeur éclate dans le parallèle de Turenne et de Condé : il ne s'était pas avisé du scandale que ferait la comparaison d'un premier prince du sang avec un gentilhomme, dont même la famille n'était pas fort en faveur en ce moment.

En revanche, il dut prévoir le bruit que pourrait faire le souvenir de la rébellion du prince de Condé. Il ne se sentit pas le droit de taire un épisode principal de la vie du prince, et en parlant, de l'excuser ou de ne le condamner qu'à demi. Il parla de la Fronde, et du rôle qu'y avait joué Condé, de son alliance avec les Espagnols, comme pouvait faire un sujet dévoué à son prince, à qui la volonté royale était sacrée, et qui aimait sa patrie. Il en parla sans timidité ni embarras, nettement, sévèrement, comme il avait fait à deux

reprises déjà, et du vivant du prince, dans les oraisons funèbres d'*Anne de Gonzague* et de *Michel Le Tellier*.

Mais il en parla avec tact : est-ce une faute ? et la brutalité est-elle inséparable de la sincérité ? Il condamna le prince par la bouche même du prince : s'il compensa la grandeur de la faute par la profondeur du repentir, est-ce une flatterie, ou une idée chrétienne ?

Il serait injuste, au reste, de méconnaître qu'il y a des convenances légitimes auxquelles l'oraison funèbre ne peut se soustraire. A coup sûr, ce n'est point devant un cercueil encore ouvert, devant une famille en pleurs ou en deuil, que la froide sévérité de l'histoire est à sa place.

Ces remarques nous aidant à nous mettre au point d'où il faut considérer les oraisons funèbres, ne cesserons-nous pas d'accuser Bossuet ? Et quand nous l'entendrons indiquer en termes mesurés, avec une remarquable légèreté de touche, les querelles domestiques de Charles I^{er} et de la reine Henriette, le triste ménage de Madame et les soupçons jaloux de Monsieur, les vivacités et l'inégalité d'humeur du prince de Condé, toutes ces petites ombres, si discrètement mises, nous apprendront à estimer la franchise de l'orateur.



MADAME, DUCHESSE D'ORLÉANS

Pour être respectueux, il est resté libre, et les convenances ont réglé, non gêné l'expression de ses sentiments.

Dès lors, assuré de la sincérité du peintre et de la vérité de ses impressions, on peut se laisser aller sans scrupules à l'admiration de l'art infini que ses peintures nous révèlent. L'idée chrétienne de la mort, centre de tout le développement, donne à l'œuvre l'unité harmonieuse qui se rencontre si rarement dans les récits biographiques, et permet à l'orateur d'éviter la sécheresse de l'ordre chronologique. Le cadre, très arrêté et très simple, se prête à toutes les peintures et à tous les renseignements : il reçoit ces admirables portraits qui font une partie de la beauté des oraisons funèbres et presque tout leur succès.

Là, en effet, Bossuet pouvait exercer cette force d'imagination et cette observation pénétrante des caractères, qu'il a si rigoureusement contenues dans d'autres ouvrages. L'emploi en était légitime. Aussi avec quel éclat et quelle vigueur s'enlèvent ces portraits sur le fond de l'instruction morale.

Il y en a deux qui surpassent tous les autres par la précision du dessin et l'intensité de la couleur : celui de Madame et celui du prince de

Condé. C'est que Bossuet les a peints avec amour : c'est que la vivacité des souvenirs personnels l'emportait. Puis son âme répondait à ces deux âmes, et d'intimes sympathies les lui faisaient pénétrer. Ce qu'il y avait en lui de tendresse profonde était remué par la grâce charmante et la mort cruellement précoce de Madame : la gloire et le vaste génie du prince de Condé intéressaient les plus hautes parties de son intelligence et tout ce qui, en lui, tendait à l'action et aux grands efforts. Aussi les a-t-il fait revivre tous les deux, malgré la diversité de leurs humeurs et de leurs vies, avec un égal bonheur : Madame illuminant les palais de sa jeunesse et de son visage riant, vive d'esprit, mais sérieuse et sensée, juge excellent de tous les écrits, toute spirituelle, toute gracieuse, toute bonne, discrète, modeste, sensible, d'une libéralité exquise, d'une incomparable douceur, qu'elle garda même envers la mort ; le prince de Condé, avec ses regards étincelants, sa haute et fière contenance, d'une valeur téméraire et d'une prudence consommée, grand homme de guerre et bon père de famille, tendre à ses amis, ennemi de la flatterie, civil, obligeant, sociable, connaisseur délicat et protecteur éclairé des arts et des lettres, aussi grand dans sa maison qu'à la tête des armées, d'une humeur vive

et s'emportant en soudaines saillies, fougueuse et indomptable nature que les obstacles irritaient jusqu'à la fureur, et, par un étrange contraste, si parfaitement calme à l'heure du danger, dans le feu, dans le choc, avec quelque chose de si net, de si posé, de si ardent, de si doux, de si agréable qu'on en était surpris, enfin un de ces hommes extraordinaires que Dieu fait naître parfois pour étonner le monde.

Jamais aussi la sensibilité, qu'il avait si vaste et si vive, n'a paru avec plus d'éclat. Ni le soin de comprendre et d'expliquer, ni la pudeur ne le contenaient en de telles occasions : toutes les bienséances autorisaient l'émotion, et la leçon même en devenait plus saisissante pour l'auditeur. De là ces cris : « O mort ! éloigne-toi de notre pensée.... », ces exclamations véhémentes : « O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille ! » Confiance discrète par laquelle nous revient à la pensée la propre émotion de Bossuet, tout saisi au milieu de la nuit par la nouvelle de la maladie, et qui ensuite manquait de défaillir devant Madame

mourante. De là ces attendrissements, dont la douce expression va au cœur : « Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait, avec quelle grâce vous le savez : le soir nous la vîmes séchée. » L'oraison de *Madame* a de ces traits fameux, d'une puissance tragique ou d'une mélancolique poésie; mais ils sont plus beaux, plus forts encore quand on les replace dans le développement qui les entraîne (1) :

« Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause ; et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si *Madame* a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant ; mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse, ô nuit effroyable, où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : *Madame* se meurt, *Madame* est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accou-

(1) Ed. Lachat, t. XII, p. 482.

rut à Saint-Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette Princesse. Partout on entend des cris ; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le Roi, la Reine, Monsieur, toute la Cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré, et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophète : « Le Roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement. »

Mais et les princes et le peuple gémissaient en vain. En vain Monsieur, en vain le Roi même tenait *Madame* serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam* : « Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. » La Princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc ! elle devait périr sitôt ! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. *Madame* cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait, avec quelle grâce, vous le savez ; le soir nous la vîmes séchée ; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette Princesse si précises et si littérales. Hélas ! nous composons son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux ! Le passé et le présent nous garantissaient l'avenir, et on pouvait tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle allait s'acquérir deux puissants royaumes par des moyens agréables : toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y aurait jamais été odieux : on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée ; elle l'eût attendue sans impatience, comme

sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le Roi jusqu'à la mort, lui en donnait les moyens. Et certes c'est le bonheur de nos jours que l'estime se puisse joindre avec le devoir; et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du Prince, qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de *Madame* ne l'attachaient pas moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentait pour la gloire de Monsieur, n'avait point de bornes. Pendant que ce grand Prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondait avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandre, la joie de cette Princesse était incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menaient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles; et si quelque chose manquait encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle était l'agréable histoire que nous faisons pour *Madame*; et pour achever ces nobles projets, il n'y avait que la durée de sa vie dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable, mais triste mort. A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible, qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, *Madame* fut douce envers la mort, comme elle l'était envers tout le monde. Son grand cœur ni ne s'aigrit ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave pas non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque malgré ce grand courage nous l'avons perdue! C'est la grande vanité des choses humai-

nes. Après que par le dernier effet de notre courage nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette Princesse si admirée et si chérie ! la voilà, telle que la mort nous l'a faite : encore ce reste tel quel va-t-il disparaître : cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job ; avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature : notre corps prend un autre nom ; même celui de *cadavre*, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps : il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes. »

CHAPITRE V

L'ÉDUCATION DU DAUPHIN.

Bossuet dirigea l'éducation du Dauphin de 1670 à 1679 : le prince avait neuf ans quand on le lui confia, et avait reçu du Président de Périgny les premiers éléments de l'instruction.

Que n'a-t-on pas dit de l'inutilité des efforts de Bossuet ? Il avait l'esprit trop haut pour s'abaisser à l'intelligence d'un enfant. Il employait trop l'autorité pour gagner son élève et s'en faire aimer. Il le rebuta par des leçons qui le dépassaient ; il lui fit haïr l'étude en l'y courbant rudement. Un enfant de génie, d'une curiosité insatiable, aurait seul supporté ce maître de génie, d'une érudition universelle. Il n'y a pas à nier le peu de succès de cette éducation. Le Dauphin était indolent, têtu, brutal : il n'y avait rien à en tirer. Bossuet trouva une résistance invincible dans cette épaisse nature. Mais il était homme de devoir il désespéra souvent, il ne se relâcha jamais.

I

Tous les jours, le Dauphin écoutait chapeau bas, soir et matin, deux leçons de religion.

Quant à l'instruction profane : « Notre principal soin, écrivait Bossuet au Pape, a été de lui faire connaître premièrement la propriété, et ensuite l'élégance de la langue latine et de la française. » Le Dauphin « tout jeune... entendait fort aisément les meilleurs auteurs latins. » Il a lu principalement Virgile, Térence, Salluste, César, les œuvres philosophiques, les discours et les lettres de Cicéron, et chaque ouvrage en entier, tout d'une suite.

Quels auteurs français étudia-t-il ? Bossuet par malheur ne nous le dit pas. Lui fit-il lire Balzac, Pascal, Perrot d'Ablancourt, Corneille, Racine, qu'il recommandait vers 1670 comme les écrivains français les plus propres à former le style ? On peut en douter.

Puis la géographie, surtout celle de la France ; l'histoire, et celle de la France aussi surtout. Le Dauphin lut, en partie, Commines et du Bellay. En général, Bossuet a tiré lui-même des sources la matière d'un cours, que le Dauphin écoutait, puis répétait de mémoire ; puis il l'écrivait en

français, et le mettait en latin. « Cela lui servait de thème », pour son plus grand profit, et avec une notable économie de temps. Ce cours d'histoire, rapide et bref jusqu'à la fin de xv^e siècle, devint très détaillé à partir du xvi^e siècle : toutes les négociations, les intrigues, les guerres, les querelles religieuses et politiques sont fort exactement débrouillées.

La philosophie : l'âme, le corps, Dieu ; dans le monde extérieur, les animaux, et ce qui les distingue de l'homme.

La logique, et principalement la dialectique ; puis la rhétorique d'après Aristote, Platon, Cicéron, Quintilien.

La morale d'après l'Écriture, mais aussi d'après Aristote et Socrate.

Des notions de droit romain, de physique, d'histoire naturelle.

Les mathématiques : art militaire, fortifications ; mécanique, statique, cosmographie, géométrie.

Ces études achevées, le Dauphin devait, dans trois grands ouvrages que méditait Bossuet, et dont le dernier ne fut pas écrit, apprendre la philosophie de l'histoire universelle, la politique, et l'état de la France et de l'Europe : c'était

comme un enseignement supérieur, complétant et couronnant l'instruction secondaire.

Ce programme, auquel Bossuet se conforma, est vaste sans doute. Il n'est pas accablant. Il n'a pas pour objet de procurer un savoir encyclopédique. Bossuet a su faire de grands sacrifices : il a exclu le grec. Il ne voulait pas faire du Dauphin un savant, ni l'armer pour la critique et la dispute.

Il a passé légèrement sur les parties contentieuses de la philosophie spéculative, de la métaphysique, sur les parties les plus abstraites des sciences.

Ce qu'il voulait procurer au Dauphin, c'était le développement général des facultés intellectuelles, l'adaptation de l'esprit aux nécessités vitales, l'acquisition des notions pratiques. De là ce système bien coordonné d'études qui se lient et se soutiennent mutuellement. Le but pratique que Bossuet poursuit, assigné à chaque science son rang et son importance dans le programme d'éducation qu'il a tracé : nulle science n'est étudiée pour elle-même, dans son intégrité, sans autre fin que la vérité qui en est l'objet propre. Chaque science est prise par le côté qui a rapport à la conduite de la vie, et le temps d'étude lui est

mesuré selon qu'elle y contribue plus ou moins.

Mais ce n'est pas tout : les princes ont des besoins comme des devoirs particuliers. Bossuet tourne même la morale et les connaissances pratiques du côté qui intéresse son élève. Aussi n'est-il pas un article, dans ce plan d'études, qui ne le prépare à son métier de roi, ni une heure de travail qui ne soit destinée à l'y mieux adapter.

Bossuet fit tous ses efforts pour que son enseignement ne restât pas lettre morte et allât vraiment au fond de l'esprit du Dauphin. Il prit bien garde d'abord de graduer les études, de proportionner le travail à l'âge de son élève.

Pour assurer l'unité de l'enseignement, il se chargea de tout enseigner lui-même au Dauphin, sauf les mathématiques. Il craignait que des maîtres particuliers ne fissent de leur science spéciale un tout indépendant, une fin, et n'eussent de la peine à sacrifier tout ce qui n'était pas une pièce nécessaire de l'éducation d'un roi. Voulant maintenir le concert et la subordination de toutes les parties, il accepta un labeur immense. Il repassa ses auteurs grecs et romains, refit ses humanités : ce qui était plus ardu, il se mit en état d'enseigner l'histoire, la géographie, l'anatomie, la physique. Et il ne mit point de livres aux mains

de son élève, de ces livres qui ménagent surtout la peine du maître, et qui le portent doucement au bout de sa tâche : il composa sur chaque matière l'ouvrage qui répondait exactement au besoin. Il ne se contenta point d'écrire la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Logique*, le *Traité du libre arbitre*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, le *Discours sur l'Histoire universelle* ; il fit un cours d'Histoire de France, des matières de versions et de thèmes, des recueils de locutions notables ou difficiles, des modèles d'écriture. Il descendit à toutes les minuties, grammairien, répétiteur, épilucheur de syllabes, excellent régent de huitième avant d'être un maître incomparable des études supérieures.

II

Des ouvrages que Bossuet écrivit pour le Dauphin, trois méritent une étude particulière : le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, et le *Discours sur l'Histoire universelle*. Chacun de ces trois livres est un chef-d'œuvre en son genre.

Le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même* n'est qu'un manuel fait pour un enfant ; mais ce

manuel ne pouvait être écrit que par un homme de génie. Il contient les notions élémentaires de philosophie qu'un esprit cultivé doit posséder. L'âme, ses facultés et ses opérations, le corps, toutes ses parties intérieures et extérieures, et le jeu de ses organes ; l'union de l'âme et du corps, ses moyens et ses effets ; Dieu créateur de l'âme et du corps ; la différence de l'homme et de la bête, voilà les questions que traite Bossuet avec une aisance, une précision, une netteté remarquables.

On aura une idée de la souveraine limpidité de son style philosophique, si on lit ces pages où il explique quelle distance sépare l'intelligence humaine de l'instinct animal :

« Qui verra seulement que les animaux n'ont rien inventé de nouveau depuis l'origine du monde, et qui considérera d'ailleurs tant d'inventions, tant d'arts et tant de machines par lesquelles la nature humaine a changé la face de la terre, verra aisément par là combien il y a de grossièreté d'un côté, et combien de génie de l'autre.

Ne doit-on pas être étonné que ces animaux, à qui on veut attribuer tant de ruses, n'aient encore rien inventé, pas une arme pour se défendre, pas un signal pour se rallier et s'entendre contre les hommes, qui les font tomber dans tant de pièges ? S'ils pensent, s'ils raisonnent, s'ils réfléchissent, comment ne sont-ils pas encore convenus entre eux du moindre signe ? Les sourds et les muets trouvent l'invention de se parler par leurs doigts. Les plus stupides le font parmi les hommes ; et si on voit

que les animaux en sont incapables, on peut voir combien ils sont au-dessous du dernier degré de stupidité et que ce n'est pas connaître la raison que de leur en donner la moindre étincelle.

Quand on entend dire à Montaigne, qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête, on a pitié d'un si bel esprit, soit qu'il dise sérieusement une chose si ridicule, soit qu'il raille sur une matière qui d'elle-même est si sérieuse (1).

Ceux-là s'abusent qui, voulant donner aux bêtes du raisonnement, croient pouvoir le renfermer dans certaines bornes. Car au contraire une réflexion en attire une autre, et la nature des animaux pourra s'élever à tout dès qu'elle pourra sortir de la ligne droite.

C'est ainsi que, d'observations en observations, les inventions humaines se sont perfectionnées. L'homme attentif à la vérité a connu ce qui était propre ou mal propre à ses desseins, et s'est trouvé l'imagination remplie par les sensations d'une infinité d'images; par cette force qu'il a de réfléchir, il les a assemblées, il les a disjointes, il s'est en cette manière formé des desseins; il a cherché des matières propres à l'exécution. Il a vu qu'en fondant le bas il pouvait élever le haut: il a bâti, il a occupé de grands espaces dans l'air, et a étendu sa demeure naturelle; en étudiant la nature, il a trouvé des moyens de lui donner de nouvelles formes; il s'est fait des instruments, il s'est fait des armes; il a élevé les eaux qu'il ne pouvait pas aller puiser dans le fond où elles étaient: il a changé toute la face de la terre; il en a creusé, il en a fouillé les entrailles, et y a trouvé de nouveaux secours: ce qu'il n'a pas pu atteindre, de si loin qu'il a pu l'apercevoir, il l'a tourné à son usage: ainsi les astres le dirigent dans ses navigations et

(1) Ed. Lachat, t. XXIII, p. 227. — Ch. v, n. 7.

dans ses voyages ; ils lui marquent et les saisons et les heures ; après six mille ans d'observation , l'esprit humain n'est pas épuisé : il cherche et il trouve encore, afin qu'il connaisse qu'il peut trouver jusqu'à l'infini, et que la seule paresse peut donner des bornes à ses connaissances et à ses inventions.

Qu'on me montre maintenant que les animaux aient ajouté quelque chose, depuis l'origine du monde, à ce que la nature leur avait donné : j'y reconnaitrai de la réflexion et de l'invention. Que s'ils vont toujours un même train, comme les eaux et comme les arbres, c'est folie de leur donner un principe dont on ne voit parmi eux aucun effet.

Et il faut ici remarquer que les animaux, à qui nous voyons faire les ouvrages les plus industriels, ne sont pas ceux où d'ailleurs nous nous imaginons le plus d'esprit. Ce que nous voyons de plus ingénieux parmi les animaux sont les réservoirs des fourmis si l'observation en est véritable, les toiles des araignées et les filets qu'elles tendent aux mouches, les rayons de miel des abeilles, la coque des vers à soie, les coquillages des limaçons et des autres animaux semblables, dont la bave forme autour d'eux des bâtimens si ornés et d'une architecture si bien entendue ; et toutefois ces animaux n'ont d'ailleurs aucune marque d'esprit ; et ce serait une erreur de les estimer plus ingénieux que les autres, puisqu'on voit que leurs ouvrages ont en effet tant d'esprit qu'ils les passent et doivent sortir d'un principe supérieur.

Aussi la raison nous persuade que ce que les animaux font de plus industriel se fait de la même sorte que les fleurs, les arbres et les animaux eux-mêmes, c'est-à-dire avec art du côté de Dieu, et sans art qui réside en eux (1).

Mais du principe de réflexion qui agit en nous, naît une

(1) Ed. Lachat, t. XXIII, p. 230. — Chap. v, n. 8.

seconde chose, c'est la liberté : nouveau principe d'invention et de variété parmi les hommes. Car l'âme, élevée par la réflexion au-dessus du corps et au-dessus des objets, n'est point entraînée par leurs impressions, et demeure libre et maîtresse des objets et d'elle-même : ainsi elle s'attache à ce qui lui plaît, et considère ce qu'elle veut, pour s'en servir selon les fins qu'elle se propose.

Cette liberté va si loin, que l'âme, s'y abandonnant, sort quelquefois des limites que la raison lui prescrit ; et ainsi parmi les mouvements qui diversifient en tant de manières la vie humaine, il faut compter les égarements et les fautes.

De là sont nées mille inventions : les lois, les instructions, les récompenses, les châtimens, et les autres moyens qu'on a inventés pour contenir ou pour redresser la liberté égarée.

Les animaux ne s'égareront pas en cette sorte : c'est pourquoi on ne les blâme jamais. On les frappe bien de nouveau, par la même raison qui fait qu'on retouche souvent à la corde qu'on veut monter sur un certain ton ; mais les blâmer ou se fâcher contre eux, c'est comme quand, de colère, on rompt sa plume qui ne marque pas, ou qu'on jette à terre un couteau qui refuse de couper.

Ainsi la nature humaine a une étendue en bien et en mal, qu'on ne trouve point dans la nature animale. Et c'est pourquoi les passions, dans les animaux, ont un effet plus simple et plus certain. Car les nôtres se compliquent par nos réflexions, et s'embarrassent mutuellement. Trop de vues, par exemple, mêleront la crainte avec la colère, ou la tristesse avec la joie. Mais comme les animaux qui n'ont point de réflexion, n'ont que les objets naturels, leurs mouvements sont moins détournés.

Joint que l'âme par sa liberté est capable de s'opposer aux passions avec une telle force, qu'elle en empêche l'effet ; ce qui étant une marque de raison dans l'homme,

le contraire est une marque que les animaux n'ont point de raison.

Car partout où la passion domine sans résistance, le corps et ses mouvements y font et y peuvent tout, et ainsi la raison n'y peut pas être.

Mais le grand pouvoir de la volonté sur le corps consiste dans ce prodigieux effet que nous avons remarqué, que l'homme est tellement maître de son corps, qu'il peut même le sacrifier à un plus grand bien qu'il se propose. Se jeter au milieu des coups, et s'enfoncer dans les traits par une impétuosité aveugle, comme il arrive aux animaux, ne marque rien au-dessus du corps. Car un verre se brise bien en tombant d'en haut de son propre poids. Mais se déterminer à mourir avec connaissance et par raison, malgré toute la disposition du corps qui s'oppose à ce dessein, marque un principe supérieur au corps ; et parmi tous les animaux, l'homme est le seul où se trouve ce principe.

La pensée d'Aristote est belle ici, que l'homme seul a la raison, parce que seul il peut vaincre et la nature et la coutume (1). »

Une question importante se pose à propos de cet ouvrage : Bossuet est-il cartésien ? Il est certain qu'il doit beaucoup à Descartes ; il tient compte de Descartes, et il se sert de sa doctrine, comme il a mis à profit tout que l'esprit humain avait découvert sur les matières qu'il étudiait. Mais il ne s'est pas enfermé dans son système : il n'en accepte pas les parties les plus caractéristiques et les plus ori-

(1) Ed. Lachat, t. XXIII, p. 231. — Chap. v, n. 9.

ginales, qui sont aussi les plus discutables ; il ne suspend pas toute la chaîne des vérités à la proposition fameuse : « Je pense, donc je suis. » Il ne montre guère de pente à accepter la théorie des animaux-machines, et il y trouve plus de difficultés encore que dans l'opinion traditionnelle de l'Ecole. En somme, Bossuet n'a pas de système : il expose la nature de l'homme, le mécanisme du raisonnement, sans parti pris, en s'attachant aux faits avérés seulement. Il emprunte à Descartes, mais il doit aussi à Aristote, à saint Augustin, surtout à saint Thomas ; il accueille toute vérité, d'où qu'elle vienne. De là, la solidité de ses œuvres : le système cartésien est ruiné aujourd'hui, et le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même* subsiste encore, au moins dans ses parties maîtresses et essentielles.

III

L'éducation du Dauphin était presque achevée, et ce fut pour la couronner que Bossuet écrivit le *Discours sur l'histoire universelle*, et la *Politique tirée de l'Écriture sainte*. Toujours préoccupé d'appropriier son enseignement au besoin futur

de son élève, il réduisit l'histoire universelle aux faits essentiels et aux idées générales, qui donnent l'intelligence du développement des sociétés, et qui permettent de trouver dans la considération des causes de leur grandeur et de leur ruine, d'utiles leçons pour l'avenir. Puis il ramassa sous les yeux de son élève toute la science politique, non seulement tous les préceptes et les conseils qui pouvaient éclairer sa conduite, et le mettre en disposition de bien régner, mais aussi tout ce qu'il avait conçu sur l'origine, la nature et l'étendue de l'autorité royale. Ces travaux, si différents de ceux qui l'avaient occupé avant 1670, ne l'avaient point trouvé aussi novice qu'on aurait pu croire. Sa théologie l'avait préparé à tout : pour un esprit comme le sien, elle donnait la clef et les principes de toutes les sciences. Il est aisé de le voir : le *Discours sur l'histoire universelle* et la *Politique tirée de l'Écriture sainte* sont en germe dans divers sermons, panégyriques et oraisons funèbres. L'idée maîtresse du *Discours* est la même qui soutient l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, prononcée en 1669, et la doctrine originale de la *Politique* se retrouve dans le sermon sur les devoirs des rois (1662) et dans le *Panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry* (1668).

Quoique le *Discours sur l'histoire universelle* ait été composé le premier, je commencerai par la *Politique tirée de l'Écriture sainte*.

L'ouvrage, tel que le publia l'abbé Bossuet en 1709, n'est pas complet, ni parfait. Les six premiers livres, où tous les principes généraux sont contenus, furent écrits pour le Dauphin. Bossuet se remit à l'œuvre en 1693, en fut détourné presque aussitôt par l'affaire du quiétisme, y revint en 1700, et avait écrit quatre nouveaux livres, quand la maladie le saisit en 1703, et lui ôta la force de mettre la dernière main à son travail. De là vient que le livre n'a pas de conclusion, et qu'ayant été composé en deux fois, à des intervalles si éloignés, il offre des redites que l'auteur n'a pas eu le temps de faire disparaître. Ces légères imperfections, qu'heureusement l'abbé Bossuet n'a pas corrigées, n'empêchent pas l'ouvrage d'être un des chefs-d'œuvre de l'écrivain.

Il ne faut pas nous arrêter au titre, bien choquant pour notre indépendance intellectuelle, et qui nous donnerait l'idée d'une conception étroite de séminariste fanatique. Si Bossuet tire tout de l'Écriture sainte, c'est qu'il y met tout : s'il ne cite que la Bible ou l'Évangile, il a lu Aristote, Cicéron, Hobbes même, et s'en souvient, autant

que de saint Thomas. Il a étudié l'histoire aussi, et notre histoire surtout : si bien que la raison et l'expérience des hommes fixent le sens des préceptes dont les livres inspirés fournissent la lettre.

Bossuet est monarchiste, il tient pour la monarchie héréditaire et absolue : passons condamnation là-dessus. C'est son droit et c'est de son temps. Un Français du xvii^e siècle ne peut avoir d'autres opinions. Il n'a pas l'idée de la liberté, du moins de ce que nous entendons par là, et ne peut comprendre le dogme de la souveraineté du peuple : cela ne doit pas nous étonner aussi. Mais ce prétendu flatteur de Louis XIV, parlant au fils de Louis XIV, marque fortement la différence de la monarchie absolue et du despotisme : il soumet le prince aux lois, l'oblige à respecter non seulement les biens et les personnes, dont il ne doit pas se considérer comme maître, mais encore les coutumes du royaume et les droits des sujets. Il proclame caduc et toujours révoqué tout ce qui est fait contre les lois et coutumes anciennes. Les ministres et les commis du grand roi n'étaient pas si libéraux que lui.

Mais ce prêtre affranchit l'État de l'Église : jamais doctrine ne fut plus éloignée de favoriser

la théocratie. On retrouve là le gallican obstiné, qui dictait la Déclaration de 1682 à l'assemblée du clergé de France. S'il veut un roi chrétien, il a une claire notion de l'État laïque, indépendant et souverain dans son domaine. Cette politique tirée de l'Écriture n'est pas cléricale.

Mais aussi ce théoricien du droit divin ne comprendrait rien au sens que cette formule a pris dans la politique contemporaine. Il est si peu « légitimiste » qu'il nie le principe même de la légitimité, la perpétuité du droit en dehors de la possession du pouvoir. Il n'admet pas qu'une dynastie dépossédée puisse continuer indéfiniment d'exercer ses revendications contre les gouvernements qui l'ont remplacée; il pose la nécessité de la prescription, et croit que tout gouvernement de fait peut devenir le gouvernement de droit. C'est affaire de temps et de services rendus.

Qui refuserait de dire avec Bossuet que la monarchie de Louis XIV était de droit divin? Cela voulait dire que le roi tenait son droit de Dieu, et non du pape. En d'autres termes, le droit divin n'est que la formule qui définit l'absolue indépendance de l'État à l'égard de l'Église. Et ce droit divin, ce n'est pas la monarchie seule qui l'a; toute-puissance le possède: États despotiques,

royautés absolues ou constitutionnelles, républicques monarchiques ou démocratiques, « leur puissance est de Dieu » ; l'État, quelle qu'en soit la forme, a toujours le droit divin. Bossuet n'est monarchiste que parce qu'il est Français : il n'exclut ou ne condamne aucune forme du gouvernement. « Je respecte dans chaque peuple, dit-il, le gouvernement que l'usage y a consacré et que l'expérience fait trouver le meilleur. » Et voici encore une profession de foi plus explicite :

« On doit s'attacher à la forme de gouvernement qu'on trouve établie en son pays. Il n'y a aucune forme de gouvernement ni aucun établissement humain qui n'ait ses inconvénients, de sorte qu'il faut demeurer dans l'état auquel un long temps a accoutumé le peuple. C'est pourquoi Dieu prend en sa protection tous les gouvernements légitimes, en quelque forme qu'ils soient établis : qui entreprend de les renverser, n'est pas seulement ennemi public, mais encore ennemi de Dieu (1). »

On voit par là que Bossuet est surtout *conservateur*. Il veut maintenir en chaque pays les constitutions et les coutumes anciennes, parce qu'il croit que les révolutions et l'instabilité des lois empêchent l'Etat de remplir sa fonction essentielle, qui est la protection des sujets et le maintien de la paix intérieure et extérieure.

(1) Bossuet, *Polit.*, II, 1, 12.

Il a parlé éloquemment, avec la hauteur d'un philosophe et d'un citoyen, de la sainteté des lois, du respect avec lequel on doit les regarder, des précautions infinies qu'il faut prendre pour y toucher :

« L'intérêt et la passion corrompent les hommes. La loi est sans intérêt et sans passion. Elle est sans tache et sans corruption, elle dirige les âmes ; elle est fidèle ; elle parle sans déguisement et sans flatterie. « Elle rend sages les enfants » ; elle prévient en eux l'expérience, et les remplit dès leur premier âge de bonnes maximes. « Elle est droite et réjouit le cœur. » On est ravi de voir comme elle est égale à tout le monde, et comme au milieu de la corruption elle conserve son intégrité. « Elle est pleine de lumières » ; dans la loi sont recueillies les lumières les plus pures de la raison. « Elle est véritable et se justifie par elle-même » ; car elle suit les premiers principes de l'équité naturelle, dont personne ne discouvient que ceux qui sont tout à fait aveugles. « Elle est plus désirable que l'or, et plus douce que le miel » ; d'elle vient l'abondance et le repos. David remarque dans la loi de Dieu ces propriétés excellentes, sans lesquelles il n'y a point de loi véritable (1). »

« En général, poursuit Bossuet un peu plus loin, les lois ne sont pas lois si elles n'ont quelque chose d'inviolable... On perd la vénération pour les lois quand on les voit si souvent changer. C'est alors que les nations semblent chanceler, comme troublées et prises de vin, ainsi que parlent les prophètes. L'esprit de vertige les possède, et leur chute est inévitable, « parce que les peuples ont violé les lois, changé le droit public, et rompu les pactes

(1) Bossuet, *Pol.* I, 4.

les plus solennels. » C'est l'état d'un malade inquiet, qui ne sait quel mouvement se donner. »

Nul n'a senti plus vivement, exprimé plus fortement la nécessité, l'efficacité de l'institution politique. Ce prêtre avait vraiment l'âme d'un homme d'Etat : je n'en veux pour preuve que le beau morceau du *Cinquième avertissement aux Protestants*, où, paraphrasant le mot fameux de Hobbes : *Homo homini lupus*, qu'il a du reste traduit dans sa *Poétique*, il fait le tableau énergique de l'anarchie primitive :

« A regarder les hommes comme ils sont naturellement et avant tout gouvernement établi, on ne trouve que l'anarchie, c'est-à-dire dans tous les hommes une liberté farouche et sauvage, où chacun peut prétendre et en même temps tout contester ; où tous sont en garde, et par conséquent en guerre continuelle contre tous ; où la raison ne peut rien parce que chacun appelle *raison* la passion qui le transporte ; où le droit même de la nature demeure sans force, puisque la raison n'en a point ; où, par conséquent, il n'y a ni propriété, ni domaine, ni bien, ni repos assuré, ni, à vrai dire, aucun droit si ce n'est celui du plus fort : encore ne sait-on jamais qui l'est, puisque chacun tour à tour le peut devenir, selon que les passions feront conjurer ensemble plus ou moins de gens... Voilà l'état où on imagine les hommes avant tout gouvernement... C'est néanmoins du fond de cette anarchie que sont sorties toutes les formes de gouvernement, la monarchie, l'aristocratie, l'état populaire et les autres...

« Où tout est indépendant, dit-il un peu plus loin, il n'y a rien de souverain: car le souverain domine de droit; et ici le droit de dominer n'est pas encore: on ne domine que sur celui qui est dépendant; or nul homme n'est supposé tel en cet état, et chacun y est indépendant, non seulement de tout autre, mais encore de la multitude, puisque la multitude elle-même, jusqu'à ce qu'elle se réduise à faire un peuple réglé, n'a d'autre droit que celui de la force (1). »

De ce sentiment toujours présent de la mission tutélaire de l'Etat résultent les prédilections de Bossuet pour la monarchie héréditaire et absolue: elle lui paraît le gouvernement le plus fort. Mais cette force qui doit protéger, peut opprimer: il s'en avise, et rappelle sans cesse la raison d'être de la puissance politique. On ne le possède que pour autrui.

« En effet, Dieu qui a formé les hommes d'une même terre pour le corps, et a mis également dans leurs âmes son image et sa ressemblance, n'a pas établi entre eux tant de distinctions, pour faire d'un côté des orgueilleux et de l'autre des esclaves et des misérables. Il n'a fait des grands que pour protéger les petits; il n'a donné sa puissance aux rois [que pour procurer le bien public et pour être le support du peuple (2). »

Au fond, il a moins donné des droits souve-

(1) Bossuet, *Cinquième Avert.*, t. XV, p. 465, 466.

(2) Bossuet, *Politique*, III, 3, 1.

rains aux rois, qu'il ne leur a imposé des devoirs absolus.

Les rois sont indépendants des hommes, irresponsables devant eux : c'est pour les mettre plus pleinement dans la dépendance de Dieu, c'est pour ne point donner de bornes à leur responsabilité devant Dieu ; et ce sentiment développé en eux sera le grand ressort de leur activité et le frein de leurs passions :

« Vous êtes des dieux, leur dit-il. Vous êtes les enfants du Très-Haut, c'est lui qui a établi votre puissance pour le bien du genre humain. Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de boue et de poussière, vous mourrez comme des hommes, vous tomberez comme les grands. La grandeur sépare les hommes pour un peu de temps ; une chute commune à la fin les égale tous. O Rois, exercez donc hardiment votre puissance ; car elle est divine et salutaire au genre humain ; exercez-la avec humilité. Elle vous est appliquée par le dehors. Au fond elle vous laisse faibles, elle vous laisse mortels, elle vous laisse pécheurs, et vous charge devant Dieu d'un plus grand compte (1). »

Ne l'oublions pas, afin de rendre justice à Bossuet : jamais il n'a manqué de présenter à côté de la puissance royale ce qui en est le correctif, le jugement de Dieu sur les rois. Plus grand

(1) Bossuet, *Polit.*, V, 4, 2. Cf. le sermon sur les *Devoirs des Rois*.

est l'homme, plus sévère sera le juge, et il demandera compte aux rois du mal qu'ils auront fait, mais aussi du bien qu'ils n'auront pas fait. « La primauté de leur état leur attire une primauté dans les supplices. » Il les a menacés lui-même d'une justice plus rigoureuse et de châtimens plus terribles. « Et celui-là est bien endormi, qui ne se réveille pas à ce tonnerre. » Bien fou celui qui se confierait légèrement à la bonté divine. La miséricorde est pour les petits, mais les « puissans seront puissamment tourmentés. »

En revanche, les sujets doivent respect, amour, je ne dis pas au prince, mais en lui, sous sa figure, à l'Etat, à la puissance qui les fait heureux et paisibles. Ce n'est pas seulement les sentiments de fidélité monarchique que Bossuet réclame d'eux, c'est vraiment le libre et entier dévouement du citoyen, qui sait que le bien public est son bien, et que la puissance publique est à son service, lors même qu'elle lui commande.

Pour assurer ce concert des volontés, cette intime collaboration du magistrat et des sujets, tous dévoués au bien public, et le procurant chacun selon ses moyens, par l'emploi de l'autorité ou la prestation de l'obéissance, Bossuet

compte sur l'esprit de solidarité et de fraternité, que développe entre les hommes du même pays la communauté d'existence et d'habitation. Ce prêtre, qui plus tard dans les couvents de son diocèse ordonna aux religieuses de prier pour la France, était un patriote : il a parlé éloquemment du patriotisme, et de cet amour de la terre natale, qui en est la base, et dont il éprouvait en lui-même la puissante douceur.

« La société humaine demande qu'on aime la terre où l'on habite ensemble : on la regarde comme une mère et une nourrice commune ; on s'y attache, et cela unit. C'est ce que les Latins appellent *charitas patrii soli*, l'amour de la patrie ; et ils la regardent comme un lien entre les hommes.

Les hommes en effet se sentent liés par quelque chose de fort, lorsqu'ils songent que la même terre qui les a portés et nourris étant vivants, les recevra en son sein quand ils seront morts. « Votre demeure sera la mienne ; « votre peuple sera mon peuple, disait Ruth à sa belle-mère Noémi ; je mourrai dans la terre où vous serez « enterrée, et j'y choisirai ma sépulture. »

Joseph mourant dit à ses frères : « Dieu vous visitera et vous établira dans la terre qu'il a promise à nos pères : emportez mes os avec vous. » Ce fut là sa dernière parole. Ce lui est une douceur en mourant, d'espérer de suivre ses frères dans la terre que Dieu leur donne pour leur patrie, et ses os y reposeront plus tranquillement au milieu de ses citoyens.

C'est un sentiment naturel à tous les peuples. Thémistocle, Athénien, était banni de sa patrie comme traître :

il en machinait la ruine avec le roi de Perse à qui il s'était livré ; et toutefois en mourant il oublia Magnésie, que le roi lui avait donnée, quoiqu'il y eût été si bien traité, et il ordonna à ses amis de porter ses os dans l'Attique, pour les y inhumér secrètement, à cause que la rigueur des décrets publics ne permettait pas qu'on le fit d'une autre sorte. Dans les approches de la mort où la raison revient et où la vengeance cesse, l'amour de la patrie se réveille : il croit satisfaire à sa patrie ; il croit être rappelé de son exil après sa mort ; et comme ils parlaient alors, que la terre seroit plus bénigne et plus légère à ses os(1). »

Enfin, ce qui louera mieux que tout autre éloge la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, c'est que Montesquieu assurément l'avait étudiée, et lui a dû quelques-uns des principes de son *Esprit des lois*. Il ne l'a pas lue avec moins de profit que le *Discours sur l'histoire universelle*.

(1) Ed. Lachat, t. XXIII, p. 489 ; l. I, art. II, prop. III.

CHAPITRE VI.

BOSSUET HISTORIEN.

On fait généralement honneur à Fénelon d'avoir indiqué le premier, dans un chapitre de sa *Lettre à l'Académie*, les véritables règles de l'histoire. Mais depuis longtemps, avant qu'il donnât ses préceptes, il avait pu les voir appliqués dans deux ouvrages de Bossuet : le *Discours sur l'histoire universelle* et l'*Histoire des Variations*, en dépit de toutes les critiques, ne sont pas seulement d'un grand orateur et d'un grand logicien ; elles sont d'un historien pénétrant, qui a le respect de la vérité et qui sait la chercher.

I

Le dessein primitif de Bossuet quand il conçut l'idée du *Discours sur l'histoire universelle*, était plus vaste à la fois et moins profond que l'œuvre

qu'il a composée. Il voulait faire, écrivait-il au pape Innocent XI, « une *Histoire universelle* qui eût deux parties : dont la première comprit depuis l'origine du monde jusqu'à la chute de l'ancien empire romain et au couronnement de Charlemagne ; et la seconde, depuis ce nouvel empire établi par les Français. » Cette seconde partie, il ne la fit jamais. Son plan ne fut repris et achevé, mais dans un bien autre esprit, que par Voltaire. Et, malgré le mérite de l'*Essai sur les mœurs*, combien ne doit-on pas regretter que Bossuet n'ait pas lui-même fait pour le moyen âge chrétien ce qu'il a fait pour l'antiquité juive ou païenne !

En revanche, pour la première partie qu'il a seule traitée, il a élargi son plan primitif. En la repassant, comme il dit, avec le Dauphin vers 1679, il y a ajouté « des réflexions qui font entendre toute la suite de la religion et les changements des empires. » Ce qui n'était d'abord qu'un tableau synchronique des histoires anciennes, est devenu par là l'essai hardi, original et profond d'une philosophie de l'histoire. Les additions ont fait le corps de l'ouvrage, et ce qui l'a fait entreprendre, ce qui d'abord en était le tout, n'est plus maintenant qu'un imposant préambule.

Assurément cette première partie, intitulée les *Epoques ou la suite des temps*, ne peut plus satisfaire un historien : la chronologie souvent en est fautive ou douteuse. Bossuet jugeait avec la science de son siècle, et surtout il n'était pas homme à douter où l'on n'avait pas douté avant lui. Mais si les six ou sept premières époques ne contiennent guère de faits ou de rapports qu'on ne puisse contester, dans les autres, au contraire, quelle vérité ! quelle netteté ! quelle vue saisissante et juste de toutes les histoires ! Les erreurs ou les inexactitudes de détail n'y font rien : l'ensemble a la vérité et la vie. Voilà en effet ce qu'il y a de plus merveilleux : ce résumé de l'histoire universelle, qui en une centaine de pages nous mène de Cyrus à Charlemagne, n'a rien de sec. De cette table chronologique, de cette longue nomenclature qui devrait être fastidieuse, de ces séries de faits qui s'entre-croisent et se mêlent, l'imagination de Bossuet a fait une vision étrange et puissante : les hommes, les peuples tour à tour paraissent et passent, se rencontrent et se choquent, se poussent et s'effacent, marqués chacun d'un trait ineffaçable, emportés tous dans le mouvement de la narration rapide et large. Cela a la couleur et l'intérêt d'un poème de l'humanité ; c'est un drame épique, qui déroule sous nos yeux quinze

siècles de la vie du monde. Ainsi cet abrégé ne parle pas seulement à la mémoire ; il sollicite sans cesse l'esprit à la réflexion, il va chercher au fond de l'âme la source des réflexions, il dresse devant l'imagination de grandes et d'étonnantes images. Voyez ce tableau de l'univers soumis à Auguste :

« Antoine et César, après avoir ruiné Lépide, se tournent l'un contre l'autre. Toute la puissance romaine se met sur mer.

« César gagna la bataille actiaque : les forces de l'Égypte et de l'Orient, qu'Antoine menait avec lui, sont dissipées, tous ses amis l'abandonnent, et même sa Cléopâtre, pour laquelle il s'était perdu.... Tout cède à la fortune de César ; Alexandrie lui ouvre ses portes ; l'Égypte devient une province romaine. Cléopâtre, qui désespère de la pouvoir conserver, se tue elle-même après Antoine ; Rome tend les bras à César, qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'Empereur, seul maître de tout l'empire. Il dompte, vers les Pyrénées, les Cantabres et les Asturiens révoltés ; l'Éthiopie lui demande la paix ; les Parthes épouvantés lui renvoient les étendards pris sur Crassus, avec tous les prisonniers romains ; les Indes recherchent son alliance ; ses armes se font sentir aux Rhètes ou Grisons que leurs montagnes ne peuvent défendre ; la Pannonie le reconnaît, la Germanie le redoute, et le Vésér reçoit ses lois. Victorieux par mer et par terre, il ferme le temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde. »

Tout l'univers en paix, tous les peuples silencieux et comme recueillis pour un grand événe-

ment : un petit enfant naît quelque part dans un coin ignoré : quel contraste pour l'imagination, mais quel rapport pour l'intelligence ! Bossuet sent en poète et pense en philosophe. Il lui suffit pour nous donner la sensation du plus grand moment de l'histoire, de joindre deux noms et rapprocher deux faits.

Les réflexions ajoutées par Bossuet à son abrégé ^{11^e § ar} synoptique se sont divisées naturellement en deux parties, conformément à cette idée de la séparation des pouvoirs, qui tient une place si essentielle et dans la théologie et dans la politique de l'auteur. Celles qui se rapportent à la religion, forment la seconde partie du livre, qui est la plus longue de beaucoup et manifestement, dans l'intention de Bossuet, la plus importante. Ces deux cent cinquante pages, d'un style rapide et pressé, toutes pleines d'incorrections, de négligences, de constructions rompues (on a tant entendu reprocher à Bossuet de faire de belles phrases qu'on note avec plaisir ces signes manifestes d'improvisation et d'indifférence à forme littéraire), ces deux cent cinquante pages, si substantielles et si vigoureuses, contiennent et résument en somme toute la théologie éparse dans les sermons et dans les œuvres de controverse. Remontant à la créa-

tion, s'arrêtant aux livres de Moïse, étudiant les prophéties, montrant comment l'ancienne loi préparait la nouvelle, qui devait la rendre caduque, exposant la vie et la doctrine de Jésus-Christ, et nous faisant assister à l'établissement de l'Eglise, faisant un merveilleux usage de l'Ecriture et des Pères, mêlant à chaque moment, comme choses inséparables, la morale et le dogme, il nous déroule en vingt chapitres toute la suite de la religion ; puis, s'arrêtant, il suspend pendant dix chapitres l'inévitable conclusion vers laquelle il courait : il revient sur les points les plus contestés, repasse sur les doutes et les objections les plus graves, répond à tous les adversaires de l'Eglise catholique, juifs, protestants, libertins, philologues, réduit toute la matière à la plus extrême et plus claire simplicité, et laisse alors venir sa conclusion, si fortement préparée :

« Quelle consolation aux enfants de Dieu ! mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que d'Innocent XI, qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siège de l'Eglise, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ, Prince des apôtres ; d'où en reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse ; de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde (1). »

(1) *Hist. univ.* 2^e partie, ch. xxxi.

Mais cette seconde partie de l'*Histoire universelle* avec ce système si arrêté, si absolu sur les destinées du peuple juif et sur les événements de l'Ancien Testament, avec cette vigoureuse finesse d'interprétation et cet art de réduire tous les textes sacrés à la manifestation de la vérité unique qu'on sait d'avance, ce n'est pas vraiment de l'histoire : c'est de la théologie. La troisième partie ne semble être d'abord qu'une dépendance de la précédente : Bossuet nous y montre comment Dieu fait servir à sa religion les royaumes et les empires, élevant et abattant tour à tour les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, Alexandre, Antiochus, les Romains. Ce n'est plus l'histoire juive seulement, c'est l'histoire de tous les peuples qui est soumise à la conception théologique que j'ai indiquée. Heureusement Bossuet ne s'arrête pas là : il agrandit d'abord son idée. De catholique, elle devient largement religieuse et même philosophique. Ce Dieu qui dressait successivement tant de grands empires pour châtier ou protéger son pauvre peuple, se transforme en une Providence qui se joue des desseins des hommes, qui déconcerte les calculs des ambitieux, et renverse à son heure les établissements les plus solides. On sait avec quelle énergie et

quelles paroles saisissantes il a exprimé cette grande vérité dans la fin de son livre (1).

« Dieu tient du plus haut des cieus les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants ? Il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs ? Il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les Etats, et poser les fondemens de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même ; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugemens, selon les règles de sa justice toujours infallible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Egypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré ; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre

(1) Ed. Lachat, t. XXIV, p. 653. — III^e Partie, chap. VIII.

chose pour lui renverser les sens que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains, est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin, et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

Par là se vérifie ce que dit l'Apôtre, que « Dieu est heureux et le seul puissant, Roi des rois et Seigneur des seigneurs ». Heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changemens par un conseil immuable ; qui donne et qui ôte la puissance ; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps, et prévient tous les conseils.

Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain son amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe

de cette licence effrénée, par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée. »

Beaucoup de théologiens s'en tiendraient au premier et au dernier chapitre de la troisième partie. Mais Bossuet, dans sa théologie même, trouve le principe du développement qui la remplit. Dieu gouverne, et mène où il lui plaît les royaumes et les rois; mais il agit presque toujours par les causes secondes, et, « à la « réserve de certains coups extraordinaires où « Dieu voulait que sa main parût toute seule, « il n'est point arrivé de grand changement qui « n'ait eu ses causes dans les siècles précé- « dents ». Aussi peut-on s'efforcer de rendre raison de tous les événements de l'histoire par les diverses conjonctures et circonstances qui les ont précédés, par les caractères des peuples, des rois et des grands hommes. Comprendre l'histoire, c'est tout réduire en causes et en effets. L'utilité de cette étude, c'est de faire voir

que la fortune, d'ordinaire, couronne le plus sage, le plus prévoyant, le plus actif; et l'on y apprend aussi, par les exemples éclatants du passé, ce que doit faire un prince sage, prévoyant, actif dans toutes les diverses affaires qui se présentent. Ainsi cette partie de l'*Histoire universelle* rejoint la *Politique*; elle en vérifie les maximes sur les faits de l'histoire profane; la même leçon se tire des deux ouvrages, et l'un est le complément de l'autre.

Mais c'est l'historien que nous cherchons ici, ^{L'histoire} et non le politique. Il se révèle dans cinq chapitres de la troisième partie, avec une puissance et un éclat que l'abrégé synoptique lui-même n'aurait pas laissé deviner; et cependant, pour résumer ainsi l'histoire du monde, il fallait être capable également de l'expliquer ainsi. Ces cinq chapitres, où l'on n'a voulu parfois de nos jours voir que quelques vagues lieux communs, sont en effet très dignes de l'admiration qu'on leur accorde par tradition.

Je sais ce qui manque à Bossuet, ou plutôt ce qui manquait à son temps: l'Orient était encore inconnu et impénétrable; ni les hiéroglyphes, ni les inscriptions cunéiformes n'avaient dit leur secret; à peine un voyageur avait-il entrevu

Thèbes et Memphis; on ignorait où gisaient les ruines de Babylone et de Ninive. On en était réduit à accepter, à commenter, à développer les renseignements obscurs, inexacts, incomplets, que les historiens, les géographes, les lexicographes grecs, les compilateurs d'anecdotes et d'historiettes, imbéciles ou menteurs, parfois l'un et l'autre, avaient laissés sur les civilisations orientales. Même pour la Grèce et pour Rome, l'érudition historique était dans l'enfance. Les sciences qui prêtent leur secours à l'histoire, l'épigraphie, l'archéologie, n'avaient point encore donné leurs plus importants résultats; surtout on ne savait pas encore les appliquer utilement à la connaissance de la vérité. C'étaient encore plutôt des curiosités que la base du travail historique. La critique des sources et des témoignages n'existait pas. On respectait les auteurs anciens, on ne les contrôlait pas; on doutait parfois d'Elie, mais il eût fallu une âme bien hardie pour ne pas tout croire sur la parole de Tite-Live. Les grands écrivains, au moins, étaient presque aussi sacrés que l'Écriture sainte.

Si l'on consent que Bossuet ait fait ce qu'il ne pouvait en son temps ne pas faire, qu'il ait suivi avec respect les historiens, on apercevra le mérite

de ces cinq chapitres : ce sont les réflexions les plus substantielles, les plus vigoureuses, les plus profondes sur toute l'antiquité. Rien n'y saurait être comparable, et jusqu'au milieu de ce siècle, il n'y avait point de meilleure lecture pour qui voulait embrasser d'un regard les causes de la grandeur et de la chute des empires. Montesquieu confirmait Bossuet en le complétant : ses corrections n'étaient que de détail. Il ne lui ôtait pas son crédit.

Et puis Bossuet avait, dans ce travail, un avantage que n'ont pas toujours eu ceux qui sont venus après lui, que Voltaire n'a pas eu en parlant du moyen âge. C'est la sympathie pour l'homme, la foi dans la raison humaine : grands secours pour comprendre le passé. Si différentes que fussent les formes de civilisation qu'il a étudiées, si opposées même qu'elles fussent à son idéal préféré, il les a aimées, il y a cherché des traces de bon sens et de justice. Il ne s'est pas plu à collectionner les singularités, les absurdités, les monstruosités ; et dans les coutumes les plus bizarres, il a découvert des intentions sages et morales. Il a trouvé à louer le bon ordre des Etats despotiques, le patriotisme des républiques démocratiques : il a saisi chaque nation, chaque institution par ce qui faisait honneur à l'homme, non par ce qui l'humiliait et le faisait

méprisable. Il a estimé le sentiment religieux même dans les fausses religions : il a senti que la piété, la foi valent leur prix, même en s'égarant sur des objets indignes.

Les chapitres sur l'Égypte et l'Assyrie n'ont plus de valeur objective aujourd'hui. Mais ils gardent un intérêt subjectif : ils nous font voir cette ardente curiosité de l'écrivain, cette imagination toujours active, qui saisit les données des historiens et transforme les froides paroles en tableaux colorés et vivants.

Il y a encore plus de fable que de vérité dans ce qu'il dit de l'empire perse. Sur la Grèce, il voit juste, mais il ne voit pas tout. Il peint dans de belles pages le patriotisme grec, ce respect de la loi et cet amour de la liberté qui étaient les ressorts des grandes âmes dans cette antiquité prestigieuse.

« Ce que la Grèce (1) avait de plus grand était une politique ferme et prévoyante, qui savait abandonner, hasarder et défendre ce qu'il fallait, et, ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendait invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avaient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Égypte, qui, s'étant établies dès les

(1) *Hist. univ.*, III, 5, Ed. Lachat, t. XXIV, p. 606.

premiers temps en divers endroits du pays, avaient répandu partout cette excellente police des Egyptiens. C'est de là qu'ils avaient appris les exercices du corps, la lutte, la course à pied, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des jeux olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avaient appris de meilleur, était à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'était pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'État qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé. Les Grecs étaient instruits à se regarder et à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps, qui était le corps de l'État. Les pères nourrissaient leurs enfants dans cet esprit; et les enfants apprenaient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune, à qui ils appartenaient plus encore qu'à leurs parents. Le mot de *civilité* ne signifiait pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables; l'homme civil n'était autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de l'État, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois que la Grèce avait eus en divers pays, un Minos, un Cécrops, un Thésée, un Codrus, un Temène, un Cresphonte, un Eurysthène, un Patrocles, et les autres semblables, avaient répandu cet esprit dans toute la nation. Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien, et en faisant régner la loi.

Que dirai-je de la sévérité des jugements? Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'Aréopage, si révérend dans toute la Grèce, qu'on disait que les dieux mêmes y avaient comparu? Il a été célèbre dès les premiers temps, et Cécrops apparemment l'avait fondé sur

le modèle des tribunaux de l'Égypte. Aucune compagnie n'a conservé si longtemps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

Les Grecs ainsi policés peu à peu se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, et tant d'autres que l'histoire marque, empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites et en petit nombre tenaient les peuples dans le devoir, et les faisaient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspirait, était admirable. Car la liberté que se figuraient les Grecs, était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne voulaient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats, redoutés durant le temps de leur ministère, redevenaient des particuliers qui ne gardaient d'autorité qu'autant que leur en donnait leur expérience. La loi était regardée comme la maîtresse : c'était elle qui établissait les magistrats, qui en réglait le pouvoir, et qui enfin châtiât leur mauvaise administration.

Il n'est pas ici question d'examiner si ces idées sont aussi solides que précieuses. Enfin la Grèce en était charmée, et préférait les inconvénients de la liberté à ceux de la sujétion légitime, quoiqu'en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celui que la Grèce tirait du sien était que les citoyens s'affectionnaient d'autant plus à leur pays, qu'ils le conduisaient en commun, et que chaque particulier pouvait parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce, n'est pas croyable. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir par de bonnes raisons

les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Aristote et une infinité d'autres remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants qui prirent le nom de philosophes ; mais ceux qui étaient suivis étaient ceux qui enseignaient à sacrifier l'intérêt particulier et même la vie à l'intérêt général et au salut de l'Etat ; et c'était la maxime la plus commune des philosophes qu'il fallait ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes ? Les poètes mêmes qui étaient dans les mains de tout le peuple, les instruisaient plus encore qu'ils ne les divertissaient. Le plus renommé des conquérants regardait Homère comme un maître qui lui apprenait à bien régner. Ce grand poète n'apprenait pas moins à bien obéir et à être bon citoyen. Lui et tant d'autres poètes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grèce ainsi élevée regardait les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avait que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement qui n'avait pour règle que la volonté du prince maîtresse de toutes les lois et même des plus sacrées, lui inspirait de l'horreur, et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce étaient les Barbares.

Cette haine était venue aux Grecs dès les premiers temps, et leur était devenue comme naturelle. Une des choses qui faisait aimer la poésie d'Homère, est qu'il chantait les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours et la mollesse ; du côté de la Grèce

était Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal ; Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars, impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur ; du côté de la Grèce, était Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur conduite par esprit. La Grèce depuis ce temps avait toujours cru que l'intelligence et le vrai courage étaient son partage naturel. Elle ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguier ; et en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée qui consistait seulement dans la multitude.

La Grèce était pleine de ces sentiments, quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Hystaspe, et par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paraît fabuleuse, tant elle est énorme. Aussitôt chacun se prépare à défendre sa liberté. Quoique toutes les villes de Grèce fissent autant de républiques, l'intérêt commun les réunit, et il ne s'agissait entre elles que de voir qui ferait le plus pour le bien public. Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie, et après qu'ils eurent sauvé leurs vieillards et leurs femmes avec leurs enfants, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui était capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée persienne à un passage difficile, et pour lui faire sentir ce que c'était que la Grèce, une poignée de Lacédémoniens courut avec son roi à une mort assurée. contents en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces barbares, et d'avoir laissé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardiesse inouïe. Contre de telles armées et une telle conduite, la Perse se trouva faible, et éprouva plusieurs fois, à son dommage, ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion, et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle. »

Il serait facile de montrer ce que le chapitre de Bossuet sur la Grèce a d'incomplet ; on connaissait trop peu les institutions et tout le détail de l'organisation politique et sociale des cités grecques, on ne voyait pas quels conflits d'intérêts avaient causé les troubles et les discordes ; on ne savait pas quelle place les questions économiques avaient tenue dans la vie hellénique. Réduit à regarder les beaux dehors que les historiens présentent, Bossuet dut nécessairement leur donner un commentaire un peu incomplet et incliner trop souvent vers la morale.

Ce qui reste vrai, c'est le chapitre de Rome. Peu importe que le détail soit parfois faux, que la lutte des deux classes ne soit pas ramenée à sa véritable origine, que d'autres causes encore aient facilité la conquête du monde ; l'ensemble est vrai, et les vues lumineuses et profondes y abondent. Le génie des anciens Romains, actif, laborieux, dévoué au bien public, la perfection des institutions militaires, la politique prudente du Sénat, sont représentés avec une justesse et une vigueur que rien n'égale.

« De tous les peuples du monde (1) le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils,

(1) *Hist. univ.*, III, 6 p. Ed. Lachat, t. XXIV, p. 616.

le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre : car parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuraient avec les Grecs un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Au reste, quoique Rome fût née sous un gouvernement royal, elle avait, même sous ses rois, une liberté qui ne convient guère à une monarchie réglée. Car, outre que les rois étaient électifs, et que l'élection s'en faisait par tout le peuple, c'était encore au peuple assemblé à confirmer les lois, et à résoudre la paix ou la guerre. Il y avait même des cas particuliers où les rois déféraient au peuple le jugement souverain : témoin Tullus Hostilius, qui n'osant ni condamner ni absoudre Horace comblé tout ensemble et d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, et de honte pour avoir tué sa sœur, le fit juger par le peuple. Ainsi les rois n'avaient proprement que le commandement des armées, et l'autorité de convoquer les assemblées légitimes, d'y proposer les affaires, de maintenir les lois, et d'exécuter les décrets publics.

Quand Servius Tullius conçut le dessein que vous avez vu de réduire Rome en république, il augmenta dans un peuple déjà si libre l'amour de la liberté ; et de là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux quand ils l'eurent goûtée tout entière sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses

yeux ses deux enfants qui s'étaient laissé entraîner aux rudes pratiques que les Tarquins faisaient dans Rome pour y établir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyait ce consul-sévère immoler à la liberté sa propre famille ! Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins qui, entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le roi Porsenna les prit en sa protection. Les Romains, presque affamés, lui firent connaître par leur fermeté qu'ils voulaient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le Sénat ; et Rome entière fit dire à ce puissant roi, qui venait de la réduire à l'extrémité, qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque, résolue de tout hasarder pour sa liberté, elle recevrait plutôt ses ennemis que ses tyrans. Porsenna, étonné de la fierté de ce peuple et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils savaient si bien défendre.

La liberté leur était donc un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous vu que dans leurs commencements et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'était pas un mal pour eux ; au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisaient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient, vivre d'épargne et de travail : voilà quelle était leur vie ; c'est de quoi ils soutenaient leur famille, qu'ils accoutumaient à de semblables travaux.

Tite Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de

peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus longtemps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différaient peu des paysans, et n'avaient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le Sénat. Du reste, on les trouvait occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les allait quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avaient que de la vaisselle de terre ; et le premier, à qui les Samnites en offraient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'était point d'en avoir, mais de commander à qui en avait. Après avoir triomphé, et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avaient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération durait encore pendant les guerres Puniqes. Dans la première on voit Régulus, général des armées romaines, demander son congé au Sénat pour aller cultiver sa métairie, abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivait selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étaient méprisées : la modération et l'innocence des généraux romains faisaient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole bâti par Tarquin le Superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étaient dignes dès lors de la majesté

du plus grand des dieux, et de la gloire future du peuple romain. Tout le reste répondait à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques même et les égouts de la ville avaient une magnificence qui paraîtrait incroyable, si elle n'était attestée par tous les historiens, et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple ? En un mot, tout ce qui servait au public, tout ce qui pouvait donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisait avec profusion, autant que le temps le pouvait permettre. L'épargne régnaît seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentait ses revenus et rendait ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui était le meilleur économiste, et prenait le plus sur lui-même, s'estimait le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse. Tout tendait plutôt à l'autre excès, je veux dire à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avaient-elles naturellement quelque chose, non seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublièrent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois ; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvait manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvait, avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étaient dures, mais nécessaires. La victoire était périlleuse et souvent mortelle à ceux qui la gagnaient contre les ordres. Il y allait de la vie, non seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuer pour ainsi dire et à bran-

ler tant soit peu sans le commandement du général. Qui mettait les armes bas devant l'ennemi, qui aimait mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie, était jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptait plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissait aux ennemis comme des membres retranchés de la république. Vous avez vu dans Florus et dans Cicéron l'histoire de Régulus, qui persuada au sénat, aux dépens de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal, et après la perte de la bataille de Cannes, c'est-à-dire dans le temps où Rome épuisée par tant de pertes manquait le plus de soldats, le sénat aima mieux armer contre sa coutume huit mille esclaves, que de racheter huit mille Romains qui ne lui auraient pas plus coûté que la nouvelle milice qu'il fallut lever. Mais dans la nécessité des affaires on établit plus que jamais comme une loi inviolable, qu'un soldat romain devait ou vaincre ou mourir.

Par cette maxime les armées romaines, quoique défaites et rompues, combattaient et se ralliaient jusqu'à la dernière extrémité; et, comme remarque Salluste, il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combattu sans en avoir ordre, que pour avoir lâché le pied et quitté son poste: de sorte que le courage avait plus besoin d'être réprimé, que la lâcheté n'avait besoin d'être excitée.

Qui peut mettre (1) dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution de l'État la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages éle-

(1) Ed. Lachat, t. IV, p. 358.

vés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentiments forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre. Qu'est-ce qui rend notre faiblesse si fière dans les combats, et si hardie dans les entreprises ? C'est l'opinion reçue dès l'enfance, et établie par le sentiment unanime de la nation, qu'un gentilhomme sans cœur se dégrade lui-même, et n'est plus digne de voir le jour. Tous les Romains étaient nourris dans ces sentiments et le peuple disputait avec la noblesse à qui agirait le plus par ses vigoureuses maximes. Durant les bons temps de Rome, l'enfance même était exercée par les travaux : on n'y entendait parler d'autre chose que de la grandeur du nom romain. Il fallait aller à la guerre quand la République l'ordonnait, et là travailler sans cesse, camper hiver et été, obéir sans résistance, mourir ou vaincre. Les pères qui n'élevaient pas leurs enfants dans ces maximes, et comme il fallait pour les rendre capables de servir l'Etat, étaient appelés en justice par des magistrats, et jugés coupables d'un attentat envers le public. Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres : et si Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hasard, mais c'est que l'État romain constitué de la manière que nous avons vue, était pour ainsi parler du tempérament qui devait être le plus fécond en héros. »

Cependant l'admiration n'aveugle pas Bossuet : il montre l'injustice et la cruauté procurant la conquête, mais la bonne administration l'affermissant et la rendant éternelle. Les raisons qui assuraient le succès de Rome dans les luttes contre

Carthage sont déduites avec une clarté, une précision rares. Bossuet a réellement, comme on l'a dit, été le maître de Montesquieu. Celui-ci n'a eu qu'à suivre les vues de son prédécesseur, à les compléter, à corriger le détail, à étendre et à préciser par des faits l'exposition de l'organisation militaire et des maximes politiques de Rome, pour nous faire entendre les causes de la grandeur de Rome : ce que Bossuet lui a laissé presque entièrement à créer, ce sont les raisons de la décadence ; à Montesquieu revient l'honneur d'avoir montré comment l'empire est devenu nécessaire, et comment il a été nécessaire que l'empire fût la proie des barbares.

II

Dans le *Discours sur l'histoire universelle*, Bossuet a manifesté les plus rares qualités de l'historien ; mais son sujet le retenait dans les considérations générales et ne lui permettait que les tableaux d'ensemble. Il n'avait pas le temps de s'arrêter aux individus ; à peine se permettait-il d'esquisser la figure d'un Alexandre. Il n'était pas homme à avoir de la complaisance pour son talent. Cherchons donc ailleurs de quoi compléter l'idée

qu'on doit se faire de Bossuet historien. Il avait une si vive imagination pour exprimer la vie, une si haute impartialité pour ne chercher qu'à faire vrai, que, dans toutes ses œuvres, il fait œuvre d'historien autant que d'orateur ou de polémiste. Ses narrations, ses portraits, ont un accent de sincérité, une force de vie, qui les rendent indépendants de la thèse qui les amène ; ils ont une étonnante solidité, et nous charment par l'intensité et la naïveté de l'expression. Bossuet a ses préventions, ses principes arrêtés qui lui font aimer ou redouter, louer ou blâmer les hommes ; mais quels qu'ils soient, quoi qu'ils aient fait, il les voit bien, il marque bien leur physionomie ; ses personnages vivent, et ce sont bien eux ; un ami franc userait d'autres mots, il verrait les mêmes choses.

Voyez, dans la *Défense de la Tradition et des saints Pères*, ce portrait d'une âme qui cherche la vérité :

« Je plains Grotius dans son erreur. Nourri hors du sein de l'Eglise, dans les hérésies de Calvin, parmi les nécessités qui ôtaient à l'homme son libre arbitre et faisaient Dieu auteur du péché, quand il voit paraître Arminius qui réformait ces réformes, et détestait ces excès des prétendus réformateurs, il croit voir une nouvelle lumière et se dégoûte du calvinisme. Il a raison ;

mais comme, hors de l'Église, il n'avait point de règle certaine, il passe à l'extrémité opposée. La haine d'une doctrine qui détruit la liberté le porte à méconnaître la vraie grâce des chrétiens; saint Augustin, dont on abusait dans le calvinisme, lui déplait; en sortant des sentiments de la secte où il vivait, il est emporté à tout vent de doctrine, et donne comme dans un écueil dans les erreurs sociniennes. Il s'en retire avec peine, tout brisé pour ainsi dire, et ne se remet jamais de ce débris. On trouve partout dans ses écrits des restes de ses ignorances; plus jurisconsulte que philosophe, et plus humaniste que théologien, il obscurcit la doctrine de l'immortalité de l'âme; ce qu'il y a de plus concluant pour la divinité du Fils de Dieu, il tâche de l'affaiblir et de l'ôter à l'Église; il travaille à obscurcir les prophéties qui prédisent le règne du Christ: nous en avons fait la preuve ailleurs. Parmi tant d'erreurs, il entrevoit quelque chose de meilleur; mais il ne sait pas prendre son parti, et il n'achève jamais de se purifier, faute d'entrer dans l'Église. Encore un coup, je déplore son sort (1). »

Voyez encore dans un commentaire sur l'Apocalypse, œuvre de mystique et bizarre subtilité, cette page digne du *Discours sur l'histoire universelle*.

« Dieu qui s'était servi des Romains pour donner le premier coup aux Juifs, devait employer le même bras pour les abattre; et cela devait arriver, comme nous verrons, incontinent après la mort de saint Jean. Cet Apôtre vit en esprit ce mémorable événement, et Dieu ne voulut pas qu'il ignorât la suite de ses conseils sur ce peuple autrefois si chéri. Mais les Romains, exécuteurs de la vengeance divine, la méritaient plus que tous les

(1) Edit. Lachat, t. IV, p. 358.

autres par leurs idolâtries et leurs cruautés. Rome était la mère de l'idolâtrie : elle faisait adorer ses dieux à toute la terre, et parmi ses dieux, ceux qu'elle faisait le plus adorer, c'étaient ses empereurs. Elle se faisait adorer elle-même, et les provinces vaincues lui dressaient des temples : de sorte qu'elle était en même temps, pour ainsi parler, idolâtre et idolâtrée, l'esclave et l'objet de l'idolâtrie. Elle se vantait d'être par son origine une ville sainte, consacrée avec des augures favorables et bâtie sous des présages heureux. Jupiter, le maître des dieux, avait choisi sa demeure dans le Capitole, où on le croyait plus présent que dans l'Olympe même et dans le ciel où il régnait. Romulus l'avait dédiée à Mars, dont il était fils : c'est ce qui l'avait rendue si guerrière et si victorieuse. Les dieux qui habitaient en elle, lui avaient donné une destinée sous laquelle tout l'univers devait fléchir. Son empire devait être éternel : tous les dieux des autres peuples et des autres villes lui devaient céder : et elle comptait le Dieu des Juifs parmi les dieux qu'elle avait vaincus.

Au reste, comme elle croyait devoir ses victoires à sa religion, elle regardait comme ennemis de son empire ceux qui ne voulaient pas adorer ses dieux, ses Césars et elle-même. La politique s'y mêlait. Rome se persuadait que les peuples subiraient plus volontiers le joug qu'une ville chérie des dieux leur imposait ; et combattre sa religion, c'était attaquer un des fondements de la domination romaine.

Telle a été la cause des persécutions que souffrit l'Église durant trois cents ans : outre que c'était de tout temps une des maximes de Rome, de ne souffrir de religion que celle que son sénat autorisait. Ainsi l'Église naissante devint l'objet de son aversion. Rome immolait à ses dieux le sang des chrétiens dans toute l'étendue de son empire, et s'en enivrait elle-même dans son amphi-

théâtre plus que toutes les autres villes. La politique romaine et la haine insatiable des peuples le voulaient ainsi (1). »

Mais, sans nous égarer à travers l'œuvre de Bossuet, arrêtons-nous à cette admirable *Histoire des Variations*, qui parut en 1688 et qui est le principal effort de Bossuet contre la Réforme.

S'appuyant sur les confessions de foi des diverses sectes, sur les décrets des synodes, sur les écrits des docteurs et des historiens de la réforme, Bossuet opposait les variations des Eglises protestantes sur la foi à l'immutabilité de l'Eglise catholique. Il exposait les doctrines nouvelles qui avaient paru en Allemagne, en Suisse, à Genève, avec Luther, Zwingle, O'Ecolampade, Calvin, le progrès, les indéisions, les contradictions des réformateurs, les vains efforts pour arriver à l'unité et à la conciliation : il montrait par quel chemin l'Angleterre était venue au schisme et à l'hérésie, sous Henri VIII et sous Edouard VI ; il étudiait les prétendus ancêtres du protestantisme, albigeois, vaudois, sectateurs de Wicief et de Huss ; il descendait, à travers les guerres civiles de France, à travers les querelles

(1) Ed. Lachat, t. II, p. 372.

des arminiens et des gomaristes de Hollande, jusqu'aux plus récentes manifestations de la foi des protestants, jusqu'aux derniers actes qui établissent l'état des croyances de leurs Eglises. Il terminait, enfin, par un quinzième livre, le plus vigoureux et le plus pressant de l'ouvrage, où il établissait la visibilité, l'infaillibilité et l'immutabilité de l'Eglise, dérivant toutes les erreurs des protestants, leurs hérésies, leur schisme, de l'ignorance où ils étaient sur cette partie essentielle et fondamentale de la foi.

Les adversaires de Bossuet ne pouvaient rester indifférents à une attaque si générale, si vivement poussée ; par la masse des documents rassemblés, par la puissance de dialectique qui les mettait en œuvre, l'ouvrage était vraiment le plus redoutable effort que la théologie catholique eût fait jusqu'à ce jour contre la réforme. Les réponses, les objections, les réfutations ne se firent pas attendre.

L'ardent Jurieu se signala d'abord par ses *Lettres Pastorales* ; à ce critique intempérant, fécond en arguments et en injures, et qui, avec tout le savoir et tout l'esprit du monde, déconcertait souvent ou compromettait son propre parti, Bossuet adressa successivement *Six Avertisse-*

ments, où, reprenant sur quelques points contestés la défense de la foi catholique, démontrant à nouveau la constance de la tradition et la pureté de la croyance dans l'Eglise romaine, il relevait et discutait les opinions étranges, nouvelles ou scandaleuses du ministre. Il y répondait aussi parfois à Basnage et à Burnet, qui étaient à leur tour entrés en lice contre l'*Histoire des Variations*. Le premier, Français réfugié en Hollande, homme honnête, érudit, modéré, essaya dans un ample traité de démontrer la perpétuité et l'unité de la doctrine des réformés, en même temps que les erreurs et les changements de l'Eglise romaine. L'autre, évêque anglican de Salisbury, irrité de voir son *Histoire de la Réformation d'Angleterre* si habilement employée à maltraiter son parti, exhala son dépit dans un court et vague pamphlet. Bossuet ramassa tout ce qu'il avait de plus fort à dire contre ces deux adversaires dans sa *Défense de l'Histoire des Variations*.

L'*Histoire des Variations* est une œuvre de théologie, et, sous forme d'exposition historique, un traité de controverse; Bossuet de tout temps a aimé cette méthode; il croit que pour faire triompher la vérité et réfuter l'erreur, rien ne vaut la netteté d'une franche exposition. Il fait

donc ici contre l'hérésie ce qu'il avait fait précédemment pour la doctrine orthodoxe. *L'Histoire des Variations des églises protestantes* est le complément et la contre-partie de *l'Exposition de la Foi catholique*. Mais si, dans l'unité de la tradition catholique, les individus les plus grands disparaissent, ici il ne peut étudier les variations infinies des croyances sans regarder le génie, l'humeur, les passions, les habitudes des hommes ; car l'esprit individuel est le père des sectes. Toutes ces variations qu'il note avec une curiosité indignée et triomphante, naissent de la façon particulière dont la Bible, l'Évangile, les dogmes et la discipline de l'Église ont affecté certains tempéraments, certains cerveaux allemands, français ou hollandais. Ainsi de la controverse est sortie l'histoire. Bossuet, en analysant les doctrines, a peint les docteurs. Luther, Zwingle, Calvin, Bucer, Carlostadt, OÉcolampade, Melancthon, Cranmer, Cromwell, et tant d'autres, ne sont pas des noms seulement qui servent à étiqueter des opinions : ce sont des hommes dont nous aimons à noter l'humeur, le ton de la voix, que nous voyons parler et agir, qui vivent enfin. De là l'intérêt dramatique du livre ; celui qui l'a écrit, théologien, historien, philosophe, mérite

encore de prendre place parmi les plus grands, les plus puissants peintres de l'âme humaine.

« Martin Luther, nous dit Bossuet, augustin de profession, docteur et professeur en théologie dans l'université de Wittemberg, donna le branle à ces mouvements. Les deux partis de ceux qui se sont dits *réformés*, l'ont également reconnu pour l'auteur de cette nouvelle réformation. Ce n'a pas été seulement les luthériens ses sectateurs qui lui ont donné à l'envi de grandes louanges. Calvin admire souvent ses vertus, sa magnanimité, sa constance, l'industrie incomparable qu'il a fait paraître contre le pape ; c'est la trompette, ou plutôt c'est la foudre qui a tiré le monde de sa léthargie ; ce n'était pas Luther qui parlait, c'était Dieu qui foudroyait par sa bouche.

« Il est vrai qu'il eut de la force dans le génie, de la véhémence dans ses discours, une éloquence vive et impétueuse, qui entraînait les peuples et les ravissait, une hardiesse extraordinaire quand il se vit soutenu et applaudi, avec un air d'autorité qui faisait trembler devant lui ses disciples, de sorte qu'ils n'osaient le contredire ni dans les grandes choses, ni dans les petites. »

Et dans le récit qui suit, tout le personnage se développe : humble d'abord, et timide, excessif en soumissions, à travers lesquelles on ressentait pourtant déjà « je ne sais quoi de fier et d'emporté », puis insensiblement le prenant de plus haut, trivial, insolent, obscène, moqueur, violent, jovial, illuminé, fanfaron, finissant en bouffonneries ses arguments et « mettant en thèses toutes

ses fureurs ». La rupture de Luther et de Carlostadt à Iéna fait une scène pittoresque, où tous les détails sont pris sur le vif ; j'y reconnais cette bonhomie familière dont les théologiens allemands couvraient leur zèle et leurs rancunes, cette verve grossière qui émaillait les plus graves raisonnements d'injures et de quolibets.

« Au sortir du sermon de Luther, Carlostadt le vint trouver à l'Ourse-Noire, où il logeait.... Là, parmi d'autres discours, et après s'être excusé le mieux qu'il put sur la sédition, Carlostadt déclara à Luther qu'il ne pouvait souffrir son opinion de la présence réelle. Luther, avec un air dédaigneux, le défia d'écrire contre lui, et lui promit un florin d'or s'il l'entreprenait. Il tire le florin de sa poche. Carlostadt le met dans la sienne. Ils touchèrent en la main l'un de l'autre, en se promettant mutuellement de se faire bonne guerre. Luther but à la santé de Carlostadt et du bel ouvrage qu'il allait mettre au jour. Carlostadt fit raison, et avala le verre plein : ainsi la guerre fut déclarée à la mode du pays, le 22 août 1524. L'adieu des combattants fut mémorable. « Puissé-je te voir sur la roue ! » dit Carlostadt à Luther. — « Puisses-tu te rompre le col avant que de sortir de la ville (1). »

Calvin n'est pas moins bien dépeint, et sa physionomie s'éclaire par celle de Luther, dont il est rapproché.

« Je ne sais, dit Bossuet, si le génie de Calvin se serait trouvé aussi propre à échauffer les esprits et à émouvoir

(1) *Variat.* II, 12 ; t. XIV, p. 59,

les peuples, que le fut celui de Luther ; mais, après les mouvements excités, il s'éleva en beaucoup de pays, principalement en France, au-dessus de Luther même, et se fit le chef d'un parti qui ne cède guère à celui des luthériens.

« Par son esprit pénétrant et par ses décisions hardies, il raffina sur tous ceux qui avaient voulu en ce siècle-là faire une Eglise nouvelle, et donna un nouveau tour à la réforme prétendue (1).

« Rien ne le flattait davantage que la gloire de bien écrire ; et Vesphale, luthérien, l'ayant appelé déclamateur : « Il a beau faire, dit-il, jamais il ne le persuadera à personne ; et tout le monde sait combien je sais presser un argument, et combien est précise la brièveté avec laquelle j'écris. »

« Donnons-lui donc, puisqu'il le veut tant, cette gloire d'avoir aussi bien écrit qu'homme de son siècle ; mettons-le même, si l'on veut, au-dessus de Luther, car encore que Luther eût quelque chose de plus original et de plus vif, Calvin, inférieur par le génie, semblait l'avoir emporté par l'étude. Luther triomphait de vive voix ; mais la plume de Calvin était plus correcte, surtout en latin ; et son style, qui était plus triste, était aussi plus suivi et plus châtié. Ils excellaient l'un et l'autre à parler la langue de leur pays ; l'un et l'autre étaient d'une véhémence extraordinaire ; l'un et l'autre par leurs talents se sont faits beaucoup de disciples et d'admirateurs ; l'un et l'autre enflés de ces succès ont cru pouvoir s'élever au-dessus des Pères ; l'un et l'autre n'ont pu souffrir qu'on les contredit, et leur éloquence n'a été en rien plus féconde qu'en injures (2). »

(1) *Variat.* IX, 1 ; t. XIV, p. 357.

(2) *Ib'id.* IX, 80, 81 ; t. XIV, p. 383, 389.

Parmi les figures du second plan, celle du Bucer est esquissée avec une spirituelle ironie.

« C'était un homme assez docte, d'un esprit pliant et plus fertile en distinctions que les scolastiques les plus raffinés, agréable prédicateur, un peu pesant dans son style ; mais il imposait par la taille et par le son de la voix. Il avait été Jacobin et s'était marié comme les autres, et même, pour ainsi parler, plus que les autres, puisque sa femme étant morte, il passa à un second et à un troisième mariage (1). »

Mais il est un livre surtout dans l'ouvrage qui contient une merveilleuse étude d'âme, et qui est un chef-d'œuvre de psychologie historique : c'est le livre V, que remplit le doux et sincère Mélancthon. Malheureusement je ne puis qu'y renvoyer : il est tout entier à lire et à admirer.

En voilà assez pour faire entendre comment Bossuet a mêlé l'histoire à la théologie dans ses *Variations*. Il va sans dire que son talent historique n'a pu s'exercer que d'accord avec sa doctrine théologique, et que la théologie dictait à l'écrivain les conclusions de son ouvrage. Bossuet a pu peindre les hommes de la Réforme ; il ne pouvait expliquer la Réforme elle-même. Il ne faut pas lui

(1) Ed. Lachat, t. XIV, p. 94. — *Variat.*, l. III.

demander les causes historiques qui ont soustrait en peu d'années la moitié de l'Europe à l'obéissance du pape : l'esprit audacieux des novateurs, l'humeur indocile de la multitude, les desseins politiques des princes, les décrets mystérieux de la Providence, voilà tout ce qu'il allègue pour rendre raison de ce qui s'est passé en Allemagne, en Bohême, en Suisse, aux Pays-Bas, en Angleterre, et dans tant d'autres parties de la chrétienté. Il n'a pas vu ni marqué suffisamment que la Réforme, en tous ces pays, a été la conséquence fatale de l'impossibilité que les peuples ont sentie à un moment d'aller plus loin, en restant soumis à Rome, dans le développement de leurs aspirations et de leur génie. Mais ce n'est pas à un prêtre qu'il appartient de le proclamer ; ce n'est pas à Bossuet qu'on peut demander de réduire la forme de la religion à n'être qu'une des multiples expressions du génie des races, façonné et déterminé par l'histoire. Ne nous étonnons pas d'une autre erreur, suite nécessaire de la première : il n'a pas cru à la vitalité du protestantisme ; il a proclamé en mainte occasion que l'hérésie approchait de son terme, et que Dieu allait rétablir l'unité de son Eglise trop longtemps affligée. Il a été faux pro-

phète en cela. Ce que Luther et Calvin ont perdu, Rome ne l'a pas gagné. La contradiction logique que Bossuet relevait dans les Eglises luthérienne et calviniste n'a pas été résolue dans le sens que son zèle catholique espérait. Il n'a pas compris, il ne pouvait comprendre que ce qui avait détaché les peuples de Rome étant la nécessité de vivre, le besoin de remplir leurs destinées, cela devait les empêcher à jamais de s'y réunir, et qu'une nation souffre moins d'une erreur logique que de la raison même, quand elle blesse l'esprit national.

Contentons-nous cependant de ce que Bossuet pouvait nous donner, et sachons admirer qu'il ait su mettre dans une exposition théologique une telle force dramatique, des figures si pleines d'expression et de vie.

Contentons-nous aussi que la théologie, qui lui imposait ses conclusions, ne lui ait pas fait prendre le parti d'ignorer ou de dénaturer les faits. *L'Histoire des Variations* est une étude sérieuse et sincère, faite sur les documents originaux, par un homme qui a le sens critique et connaît la méthode. L'habileté du polémiste a consisté à porter les discussions sur les points où il se sentait sûr de triompher ; mais, sur ceux-là,

il est arrivé à des résultats certains et définitifs, que l'érudition moderne n'a fait, en somme, que confirmer. Par là encore, Bossuet a fait œuvre d'historien (1), et non seulement de théologien, de controversiste ou d'avocat.

(1) Cf. Rebelliau, *Bossuet historien du protestantisme*. Hachette. 1892, in-8°.

CHAPITRE VII

THÉOLOGIE ET CONTROVERSES RELIGIEUSES.

Bossuet a défendu pendant cinquante années, avec un zèle infatigable, l'orthodoxie catholique, faisant face successivement à tous les ennemis qui menaçaient quelque partie du dogme et de la morale : protestants, quiétistes, philologues, casuistes, apologistes de théâtre ou du prêt à intérêt.

Je ne le suivrai pas dans tous ces combats : nous avons étudié dans le chapitre qui précède l'ouvrage le plus important qu'il ait composé contre les protestants, dans cette polémique qui fut peut-être la grande affaire de sa vie pendant un demi-siècle. Assurément, il serait intéressant de voir Bossuet aux prises avec Fénelon, d'assister au choc de deux grands hommes aussi dissemblables qu'il est possible par le tempérament, l'intelligence, et séparés par la plus absolue incompatibilité de nature; de suivre toutes les phases de ce long duel,

où chacun des adversaires tend à l'extrême tous les ressorts de son âme. Assurément aussi, aucune étude ne donnerait plus à réfléchir que la lutte de Bossuet contre Richard Simon, où l'on verrait éclater l'opposition essentielle de la foi et de la science, et l'impuissance de la théologie traditionnelle à ruiner l'œuvre de la critique rationaliste, faute d'un principe commun où elles peuvent se rencontrer. Mais ces recherches, qui demanderaient d'abondants détails et d'amples développements, sortiraient du cadre de cette étude, et nous devons d'autant mieux les écarter que les ouvrages de Bossuet sur ces matières ont un caractère trop spécial pour être facilement abordables à tous les lecteurs.

Nous pouvons au contraire nous arrêter à un petit ouvrage qui, dans sa brièveté, est vraiment un des chefs-d'œuvre de Bossuet : il n'a jamais rien fait de plus éloquent ni de plus passionné, que cette cinquantaine de pages des *Maximes et Réflexions sur la comédie*.

I

Il parut en 1694 une édition des comédies de Boursault, précédée d'une dissertation en forme de

lettre, où l'on soutenait que les Pères de l'Eglise, qui avaient condamné les spectacles, n'avaient eu en vue que les spectacles indécents de leur temps ; mais que dans un siècle où l'immoralité et les discours déshonnêtes étaient bannis de la scène, la fréquentation du théâtre n'avait rien d'incompatible avec la pureté de la vie chrétienne. L'auteur de cette spécieuse argumentation était un religieux, le Père Caffaro, professeur de théologie et de philosophie au collège des Théatins. Une grande clameur s'éleva parmi les âmes pieuses et les théologiens ; mais la grande voix de Bossuet domina tout le bruit. Il adressa au Père Caffaro une longue lettre, brûlante d'indignation et toute pleine de superbes mouvements, peignant à grands traits, éclatants et précis, les pernicious effets des représentations dramatiques. Commentant dans un bref exposé les passages décisifs des Pères, il faisait honte au théatin de défendre l'immoralité, et le sommait de désavouer ou rétracter sa malencontreuse dissertation. Le bon religieux, homme candide et pacifique, déjà fort étonné du tapage que faisait sa préface, demeura écrasé sous l'éloquente apostrophe de l'évêque de Meaux. Il se fit tout petit, et se précipitant par la porte que lui entr'ouvrait l'indulgence de Bossuet, il désavoua la lettre,

mise sous son nom : il avait bien jadis écrit quelque chose en latin sur cette matière, mais on avait dénaturé ses sentiments ; il protestait enfin qu'il n'avait jamais lu de sa vie une pièce de Corneille ou de Racine, ou du moins une tout entière.

L'affaire semblait finie ; mais Bossuet, jugeant utile de combattre une erreur répandue dans la société, où les gens dévots même ne se font pas scrupule souvent d'aller à la comédie, développa sa lettre au Père Caffaro dans des *Maximes et Réflexions sur la Comédie*, qui sont un de ses chefs-d'œuvre. Il n'y a pas de sermon où l'argumentation soit plus serrée, l'éloquence plus forte et plus passionnée.

On connaît l'anathème fameux qu'il prononça dans ce traité contre Molière, mort depuis vingt ans, et qu'il voue, au LOM de son Dieu, aux pleurs éternels.

« La postérité saura peut-être la fin de ce poète comédien, qui en jouant son *Malade imaginaire* ou son *Médecin par force*, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de Celui qui dit : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez. » Ceux qui ont laissé sur la

terre de plus riches monuments n'en sont pas plus à couvert de la justice de Dieu : ni les beaux vers, ni les beaux chants ne seront de rien devant lui ; et il n'épargnera pas ceux qui, en quelque manière que ce soit, auront entretenu la convoitise (1). »

Bossuet, je l'ai dit déjà, n'aimait pas le rire : la question du théâtre mise à part, il était de ces âmes graves, toujours vibrantes d'émotion, que le rire blesse comme une dissonance, et qui l'interprètent comme un manque d'intelligence, de respect et de sympathie devant le sérieux de la vie et la misère humaine. Puis il était prêtre de cette Eglise qui déclarait infâmes les comédiens, et les retranchait de la communion des fidèles, et il avait senti combien l'œuvre de Molière était peu chrétienne. Ne nous scandalisons pas trop du langage de Bossuet : la société, comme la nature, mettait un abîme entre ces deux hommes. Peut-être cependant eût-il appartenu à Bossuet de se souvenir de la parole du Maître : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Il fut en cette occasion plus pharisien que disciple de Jésus. Leibniz avait raison de lui écrire un jour : « Le moins d'anathèmes qu'on

(1) Ed. Lachat, t. XXVII, p. 27.

peut, c'est le meilleur. » Qui sait le nom que la postérité donnera au misérable que nous lapidons ?

Bossuet est dans son rôle aussi et fait sa charge en défendant le théâtre aux chrétiens. Sans parler des passages des Pères, on ne saurait refuser de souscrire à ce qu'il établit être les principes de la vie chrétienne.

Au reste, l'analyse que fait Bossuet du plaisir qu'on prend au théâtre est admirable de finesse et de vérité. Il y était allé quelquefois en sa jeunesse, avant d'avoir reçu les ordres, et quoiqu'il n'y fût jamais retourné que pour voir jouer *Esther* à Saint-Cyr, ces lointains souvenirs avaient laissé dans son esprit une impression assez vive pour qu'il parlât du sujet en connaissance de cause. Il mesure, en homme d'expérience, la différence qui sépare la lecture de la représentation des pièces. Il en accorderait volontiers la lecture, et lui-même faisait étudier au Dauphin les comédies de Térence ; mais il sent trop vivement la force que prennent les choses à la scène.

« La première chose que j'y reprends, c'est qu'un homme qui se dit prêtre ait pu avancer que la comédie, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a rien de contraire aux bonnes mœurs, et qu'elle est même si *épurée*, à l'heure qu'il est,

sur le théâtre français, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre. Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière, ou qu'on ne veuille pas ranger parmi les pièces d'aujourd'hui celles d'un auteur qui a expiré pour ainsi dire à nos yeux, et qui remplit encore à présent tous les théâtres dês équivoques les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles des chrétiens.

Qui que vous soyez, prêtre ou religieux, quoi qu'il en soit, chrétien qui avez appris de saint Paul que ces infamies ne doivent pas seulement être nommées parmi les fidèles, ne m'obligez pas à répéter ces discours honneux ; songez seulement si vous oserez soutenir à la face du ciel des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules (1), la corruption toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats, je veux dire par les expressions les plus impudentes, à qui l'on ne donne que les enveloppes les plus minces. Songez encore, si vous vous jugez digne du nom de chrétien et de prêtre, de trouver honnête la corruption réduite en maximes dans les *opéras* de Quinault, avec toutes les fausses tendresses et toutes ces trompeuses invitations à jouir du beau temps de la jeunesse, qui retentissent partout dans ses poésies. Pour moi, je l'ai vu cent fois déplorer ces égarements ; mais aujourd'hui on autorise ce qui a fait la matière de sa pénitence et de ses justes regrets quand il a songé sérieusement à son salut ; et si le théâtre français est aussi honnête que le prétend la *Dissertation*, il faudra encore approuver que ces sentiments, dont la nature corrompue est si dangereusement flattée, soient animés d'un chant qui ne respire que la mollesse.

Si Lulli a excellé dans son art, il a dû proportionner,

(1) Bossuet a en vue le *Misanthrope*, *Tartufe* et *Don Juan*.

comme il a fait, les accents de ses chanteurs et de ses chanteuses à leurs récits et à leurs vers ; et ses airs tant répétés dans le monde, ne servent qu'à insinuer les passions les plus décevantes, en les rendant les plus agréables et les plus vives qu'on peut par le charme d'une musique qui ne demeure si facilement imprimée dans la mémoire qu'à cause qu'elle prend d'abord l'oreille et le cœur.

Il ne sert de rien de répondre qu'on n'est occupé que du chant et du spectacle, sans songer au sens des paroles, ni aux sentiments qu'elles expriment, car c'est là précisément le danger, que pendant qu'on est enchanté par la douceur de la mélodie ou étourdi par le merveilleux du spectacle, ces sentiments s'insinuent sans qu'on y pense et plaisent sans être aperçus. Mais il n'est pas nécessaire de donner le secours du chant et de la musique à des inclinations déjà trop puissantes par elles-mêmes ; et si vous dites que la seule représentation des passions agréables, dans les *tragédies* d'un Corneille et d'un Racine, n'est pas dangereuse à la pudeur, vous démentez ce dernier qui, occupé de sujets plus dignes de lui, renonce à sa *Bérénice*, que je nomme parce qu'elle vient la première à mon esprit ; et vous, qui vous dites prêtre, vous le ramenez à ses premières erreurs.

Vous dites que ces représentations des passions agréables, « et les paroles des passions, dont on se sert dans la comédie », ne les excitent qu'indirectement, « par hasard et par accident », comme vous parlez ; « et que ce n'est pas leur nature de les exciter » ; mais au contraire il n'y a rien de plus direct, de plus naturel à ces pièces, que ce qui fait le dessein formel de ceux qui les composent, de ceux qui les récitent et de ceux qui les écoutent. Dites-moi, que veut un Corneille dans son *Cid*, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui lorsqu'il est dans la crainte

de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder! Le premier principe sur lequel agissent les poètes tragiques et comiques, c'est qu'il faut intéresser le spectacle; et si l'auteur ou l'acteur d'une tragédie ne le sait pas émouvoir et le transporter de la passion qu'il veut exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux, dans le ridicule, selon les règles des maîtres de l'art? *Aut dormitabo, aut ridebo*, et le reste. Ainsi tout le dessein d'un poète, toute la fin de son travail, c'est qu'on soit, comme son héros, épris des belles personnes, qu'on les serve comme des divinités; en un mot, qu'on leur sacrifie tout, si ce n'est peut-être la gloire, dont l'amour est plus dangereux que celui de la beauté même. C'est donc combattre les règles et les principes des maîtres, que de dire, avec la *Dissertation*, que le théâtre n'excite que *par hasard et par accident* les passions qu'il entreprend de traiter.

On dit, et c'est encore une objection de notre auteur, « que l'histoire », qui est si grave et si sérieuse, « se sert de paroles qui excitent les passions », et qu'aussi vive à sa manière que la comédie, elle veut intéresser son lecteur dans les actions bonnes et mauvaises qu'elle représente. Quelle erreur de ne savoir pas distinguer entre l'art de représenter les mauvaises actions pour en inspirer de l'horreur, et celui de peindre les passions agréables d'une manière qui en fasse goûter le plaisir? Que s'il y a des histoires qui, dégénérant de la dignité d'un si beau nom, entrent, à l'exemple de la comédie, dans le dessein d'émouvoir les passions flatteuses, qui ne voit qu'il les faut ranger avec les romans et les autres livres corrupteurs de la vie humaine?

Si le but de la comédie n'est pas de flatter ces passions qu'on veut appeler délicates, mais dont le fond est si grossier, d'où vient que l'âge où elles sont le plus violentes, est aussi celui où l'on est touché le plus vivement

de leur expression ? Mais pourquoi en est-on si touché, si ce n'est, dit saint Augustin, qu'on y voit, qu'on y sent l'image, l'attrait, la pâture de ses passions ? Et cela, dit le même Saint, qu'est-ce autre chose qu'une déplorable maladie de notre cœur ? On se voit soi-même dans ceux qui nous paraissent comme transportés par de semblables objets ; on devient bientôt un acteur secret dans la tragédie ; on y joue sa propre passion ; et la fiction au dehors est froide et sans agrément si elle ne trouve au dedans une vérité qui lui réponde. C'est pourquoi ces plaisirs languissent dans un âge plus avancé, dans une vie plus sérieuse, si ce n'est qu'on se transporte par un souvenir agréable dans ses jeunes ans, les plus beaux de la vie humaine à ne consulter que les sens, et qu'on en réveille l'ardeur qui n'est jamais tout à fait éteinte.

Si les peintures immodestes ramènent naturellement à l'esprit ce qu'elles expriment et que pour cette raison on en condamne l'usage, parce qu'on ne les goûte jamais autant qu'une main habile l'a voulu, sans entrer dans l'esprit de l'ouvrier et sans se mettre en quelque façon dans l'état qu'il a voulu peindre ; combien plus sera-t-on touché des expressions du théâtre, où tout paraît effectif, où ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui agissent, mais des personnages vivants, de vrais yeux, ou ardents, ou tendres et plongés dans la passion ; de vraies larmes dans les acteurs, qui en attirent d'aussi véritables dans ceux qui regardent ; enfin de vrais mouvements, qui mettent en feu tout le parterre et toutes les loges ; et tout cela, dites-vous, n'émeut qu'indirectement et n'excite que par accident les passions !

Dites encore que les discours qui tendent directement à allumer de telles flammes, qui excitent la jeunesse à aimer comme si elle n'était pas assez insensée, qui lui font envier le sort des oiseaux et des bêtes que rien ne trouble dans leurs passions, et se plaindre de la raison et

de la pudeur si importunes et si contraignantes; dites que toutes ces choses et cent autres de cette nature, dont tous les théâtres retentissent, n'excitent les passions que par accident, pendant que tout crie qu'elles sont faites pour les exciter, et que si elles manquent leur coup, les règles de l'art sont frustrées, et les auteurs et les acteurs travaillent en vain.

Je vous prie, que fait un acteur, lorsqu'il veut jouer naturellement une passion, que de rappeler autant qu'il peut celles qu'il a ressenties, et que s'il était chrétien, il aurait tellement noyées dans les larmes de la pénitence, qu'elles ne reviendraient jamais à son esprit ou n'y reviennent draient qu'avec horreur; au lieu que, pour les exprimer, il faut qu'elles lui reviennent avec tous leurs agréments empoisonnés et toutes leurs grâces trompeuses?

Mais tout cela, dira-t-on, paraît sur les théâtres comme une faiblesse. Je le veux; mais il y paraît comme une belle, comme une noble faiblesse, comme la faiblesse des héros et des héroïnes, enfin comme une faiblesse si artificieusement changée en vertu, qu'on l'admire, qu'on lui applaudit sur tous les théâtres, et qu'elle doit faire une partie si essentielle des plaisirs publics, qu'on ne peut souffrir de spectacle où non seulement elle ne soit, mais encore où elle ne règne et n'anime toute l'action (1). »

Toute la philosophie de l'art dramatique tient dans ces pages sévères; elle nous découvre l'essence même du drame, et la source du plaisir qu'il procure. Boileau même, dans son *Art poétique*, n'a pas vu plus juste ni plus profondément. Mais en même temps nous comprenons pourquoi

(1) Ed. Lachat. t. XXVII, p. 21.

un théologien peut condamner le théâtre : la nature de l'émotion dramatique est contraire au principe fondamental du christianisme. Pour goûter en paix et sans scrupule le plaisir que peuvent donner le *Cid* ou *Bérénice*, le spectateur doit avoir banni de son esprit l'idée que la nature humaine est corrompue, que la perfection morale consiste à contredire la nature, à réprimer les instincts et tous les mouvements irraisonnés de la sensibilité, et qu'enfin tous nos élans spontanés d'amour et de tendresse sont coupables, dès qu'ils ne vont pas à Dieu seul. Il faut donc traiter de chimère le dogme du péché originel ; il faut n'être plus chrétien. Mais quand l'on admettra que l'âme a droit, sous de certaines conditions, d'exercer toutes ses puissances, que l'usage en est, en soi, légitime et bon, ainsi que le plaisir qu'elle tire de se sentir vivre et agir, on pourra résoudre la question autrement que Bossuet ; on proposera de fortes raisons pour établir que le théâtre enregistre, sans la produire, la corruption des mœurs, et que certains spectacles laissent dans l'âme, par leur beauté même, une impression de haute et pure moralité.

II

Lorsqu'il condamne le théâtre avec cette inflexible rigueur, Bossuet se rencontre avec les jansénistes : Nicole, en effet, et le prince de Conti dans leurs *Traité de la Comédie*, où règne l'esprit de Port-Royal, avaient exposé la même doctrine que lui. Au contraire, Fénelon, d'accord avec les Jésuites, tolérera le théâtre et nous donnera, dans sa *Lettre à l'Académie*, l'idée d'une tragédie et d'une comédie épurées, où un chrétien pourra trouver d'utiles leçons avec un plaisir innocent.

En général, par la sévérité de sa morale, Bossuet se rapproche des jansénistes. Et l'on a cru parfois qu'il était, au fond, de leur parti. D'autant qu'en préparant la condamnation de la morale relâchée des Jésuites, en 1682, en la faisant prononcer par l'Assemblée du Clergé de 1700, il semble animé de l'esprit des *Provinciales*. Il est certain, d'autre part, que Bossuet, qui a si vigoureusement fait la campagne contre tous les adversaires du dogme et de la morale chrétienne, n'a point fait acte d'hostilité contre les jansénistes, et qu'il a inspiré, et même en partie rédigé l'instruction pastorale sur laquelle le

cardinal de Noailles s'est vu accuser de jansénisme.

Il est certain aussi que Bossuet estimait Jansénius et Saint-Cyran, qu'il en permettait même la lecture à des religieuses, et qu'il a inscrit les livres de Port-Royal, avec *les Provinciales*, parmi les ouvrages qui peuvent former l'élocution d'un prédicateur. Il admirait, il aimait Arnauld et Nicole, qui ne demeureraient pas en reste avec lui : il voyait en eux d'illustres et vaillants défenseurs de l'Eglise.

Mais tout cela ne doit pas nous faire illusion : il est avec Nicole, Arnauld, quand ils combattent les erreurs de Malebranche et des protestants. Il est avec eux quand ils sont avec l'Eglise. Il est contre eux sur les questions où ils se séparent de Rome et de l'Eglise. Toute son admiration aboutit alors à les condamner.

Il se rend à Port-Royal, sur l'ordre de l'archevêque de Paris, pour conférer avec les religieuses et tâcher de leur persuader l'obéissance. Il ne comprend pas que quelques fidèles, des religieuses surtout, tiennent en échec le pape et des évêques, et refusent de souscrire, ne fût-ce que par pure soumission, aux décisions de toute l'Eglise. Il estime que les cinq propositions con-

damnées, si elles ne sont littéralement dans Jansénius, sont « l'âme » de son livre. Il approuve, il défend les doctrines des Jésuites sur la grâce, et sans consentir à l'opinion de Molina, il la reconnaît orthodoxe. Contrairement aux sentiments d'Arnauld, il ne se lasse pas de recommander à ceux qu'il dirige l'usage de la communion : « Il faut prier et communier jusque dans les derniers délaissemens, et au delà : il est ainsi (1) ». Il blâme même la morale des jansénistes ; il s'éloigne d'eux autant que des casuistes indulgents.

Il s'est expliqué là-dessus, de façon à ne laisser aucun doute sur ses sentiments, dans l'Oraison funèbre de Nicolas Cornet, son ancien maître à Navarre, qui avait poursuivi en Sorbonne la condamnation du jansénisme :

« Deux maladies dangereuses ont affligé en nos jours le corps de l'Eglise ; il a pris à quelques docteurs une malheureuse et inhumaine complaisance, une pitié meurtrière, qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs passions, pour condescendre à leur vanité et flatter leur ignorance affectée. Quelques autres, non moins extrêmes, ont tenu les consciences captives sous des rigueurs très injustes ; ils ne peuvent supporter aucune faiblesse ; ils traînent

(1) *Lettre à M^{me} Cornuau*, t. XXVII, p. 433.

toujours l'enfer après eux et ne fulminent que des anathèmes. L'ennemi de notre salut se sert également des uns et des autres, employant la facilité de ceux-là pour rendre le vice aimable, et la sévérité de ceux-ci pour rendre la vertu odieuse. Quels excès terribles, et quelles armes opposées ! Aveugles enfants d'Adam, que le désir de savoir a précipités dans un abîme d'ignorance, ne trouverez-vous jamais la médiocrité, où la justice, où la vérité, où la droite raison a posé son trône ?

Certes, je ne vois rien dans le monde qui soit plus à charge à l'Eglise. Vainement subtils ceux qui réduisent tout l'Evangile en problèmes, qui forment des incidents sur l'exécution de ses préceptes, qui fatiguent les casuistes par des consultations infinies ; ceux-là ne travaillent en vérité, qu'à nous envelopper la règle des mœurs : « Ce sont des hommes, dit saint Augustin, qui se tourmentent beaucoup, pour ne pas trouver ce qu'ils cherchent » : *Nihil laborant, nisi non invenire quod quærunt* ; « et, comme dit le même Saint, qui, tournant, s'enveloppent eux-mêmes dans les ombres de leurs propres ténèbres », c'est-à-dire dans leur ignorance et dans leurs erreurs, et s'en font une couverture. Mais plus malheureux encore les docteurs indignes de ce nom, qui adhèrent à leurs sentiments, et donnent poids à leur folie. « Ce sont des astres errants », comme parle l'apôtre saint Jude, qui, pour n'être pas assez attachés à la route immobile de la vérité, gauchissent et se détournent au gré des vanités, des intérêts et des passions humaines. Ils confondent le ciel et la terre ; ils mêlent Jésus-Christ avec Bélial ; ils couvrent l'étoffe vieille avec la neuve, contre l'ordonnance expresse de l'Evangile, des lambeaux de mondanité avec la poupre royale : mélange indigne de la piété chrétienne ; union monstrueuse, qui déshonore la vérité, la simplicité ; la pureté incorruptible du christianisme.

Mais que dirai-je de ceux qui détruisent par un autre

excès l'esprit de la piété, qui trouvent partout des crimes nouveaux et accablent la faiblesse humaine en ajoutant au joug que Dieu nous impose? Qui ne voit que cette rigueur enfle la présomption, nourrit le dédain, entretient un chagrin superbe et un esprit de fastueuse singularité, fait paraître la vertu trop pesante, l'Évangile excessif, le christianisme impossible? O faiblesse et légèreté de l'esprit humain, sans point, sans consistance, seras-tu toujours le jouet des extrémités opposées? Ceux qui sont doux deviennent trop lâches; ceux qui sont fermes deviennent trop durs. Accordez-vous, docteurs; et il vous sera bien aisé, pourvu que vous écoutiez le Docteur céleste: « Son joug est doux, nous dit-il, et son fardeau est léger. » « Voyez, dit saint Chrysostome, le tempérament: il ne dit pas simplement que son Évangile soit ou pesant ou léger; mais il joint l'un et l'autre ensemble, afin que nous entendions que ce bon Maître ni nous décharge, ni ne nous accable, et que, si son autorité veut assujettir nos esprits, sa bonté veut en même temps ménager nos forces. »

Vous donc, docteurs relâchés, puisque l'Évangile est un joug, ne le rendez pas si facile, de peur que si vous n'êtes chargés de son poids, vos passions indomptées ne le secouent trop facilement; et qu'ayant rejeté le joug, nous ne marchions indociles, superbes, indisciplinés, au gré de nos désirs impétueux. Vous aussi, docteurs trop austères, puisque l'Évangile doit être léger, n'entreprenez pas d'accroître son poids; n'y ajoutez pas rien de vous-même ou par faste, ou par caprice, ou par ignorance. Lorsque ce Maître commande, s'il charge d'une main, il soutient de l'autre, ainsi tout ce qu'il impose est léger, mais tout ce que les hommes y mêlent est insupportable (1). »

(1) Ed. Lachat, t. XII, p. 669.

CHAPITRE VIII

BOSSUET ÉVÊQUE.

Bossuet, nommé à l'évêché de Condom le 13 septembre 1669, sacré le 21 septembre 1670, se démit en octobre 1671, en voyant que ses fonctions de précepteur du Dauphin le retenaient à la cour. Le 2 mai 1681, il devint évêque de Meaux.

A peine était-il installé dans ce siège, que s'ouvrit une assemblée générale du clergé de France (1681-1682). Il y eut un rôle principal : chargé de prononcer le sermon d'usage à la première séance que tint l'assemblée, il exposa avec force la doctrine gallicane, rendant au pape et au roi ce qu'il croyait leur devoir, et sous cette double souveraineté, maintenant la plénitude et l'étendue des

droits épiscopaux. Cette merveilleuse démonstration donna à l'évêque de Meaux un ascendant que les plus orgueilleux prélats des grands diocèses reconnurent : ce fut lui qui vraiment dirigea les délibérations de l'assemblée, et fit voter les quatre articles qui définissaient la croyance gallicane : unité de l'Eglise sous l'autorité du pape, indépendance des rois au temporel, infailibilité de l'Eglise et non du pape. Bossuet parut dans ces débats le chef de l'Eglise de France.

Dans son diocèse, il se montre très autoritaire et très actif. Il subordonne tout à l'intérêt des âmes qui lui sont confiées. Il tient la main fermement à ce que le clergé paroissial soit instruit, zélé, de vie exemplaire. Il écrit pour ses fidèles des *Catéchismes*, des prières à dire pendant les offices. Il multiplie les missions, où il appelle Bourdaloue, Fénelon. Il prêche et avertit ses curés de prêcher d'une manière populaire et intelligible. Il combat énergiquement la tiédeur et le relâchement. Il admoneste ceux qui ne fréquentent pas l'église. Au reste, il recommande aux curés de n'être point prolixes dans leurs prêches ; et, quant à la messe, il dit qu'il « faut aller rondement, de peur d'ennuyer les peuples » : ainsi faisait-il lui-même. Il dispense le

peuple des villages de l'observance des fêtes depuis la Madeleine jusqu'à la Toussaint, à cause des travaux des champs qui se font en ce temps-là, et fait placer la messe du dimanche à l'heure la plus commode pour les travailleurs. Il se relâche à propos pour accommoder l'obligation de prier à la nécessité de vivre ; le bon sens chez lui tempère le zèle. Il a l'œil à tout ; rien de ce qui touche son troupeau, les corps ou les âmes, ne lui est indifférent.

Son activité se répand largement, un peu confusément, sans trop distinguer le temporel du spirituel ; et il ordonne aussi résolument sur le bien-être physique que sur le salut éternel de ses ouailles, sur l'hygiène que sur la foi. Mais aussi il ne se dérobe jamais ; où il le faut, il paye de sa personne, et s'immole le premier, pour l'exemple. Dans la famine de 1693, il se met avec tout son clergé aux ordres du Parlement, pour soutenir les taxes votées en faveur des pauvres ; il dénonce les riches nobles et bourgeois qui refusent de payer au village sous prétexte qu'ils paient à la ville, et il oblige ses grands vicaires et chanoines, il s'oblige lui-même à payer deux fois, à la ville et aux champs.

Il donna une attention particulière aux nou-

veaux convertis : ce sont les protestants que l'on désigne ainsi par une fiction administrative. Il y en avait un certain nombre dans son diocèse, que la révocation de l'Edit de Nantes fit rentrer de force dans l'Eglise catholique. Selon nos idées, ils furent persécutés ; on leur enleva la liberté de croire à leur guise ; leurs cérémonies furent interdites, leurs femmes, leurs filles mises dans des couvents ; leurs jeunes enfants enlevés pour être instruits dans la religion catholique. Cependant on peut dire que les rigueurs furent moindres dans ce diocèse qu'ailleurs. Les dragons parurent à peine, et l'évêque fit tout ce qu'il put pour tempérer la rigueur des mesures administratives. Il ne doutait pas du droit qu'avait le roi de révoquer l'édit ; mais il n'était pour rien dans la révocation, qu'il n'avait pas conseillée, et il préférait la douceur des armes évangéliques, persuasion et charité, aux vexations et aux supplices que décrétait la loi humaine. Non par tolérance : le mot et la chose lui étaient en horreur ; mais par humanité d'abord, et surtout par respect pour la religion, que les soumissions hypocrites décidées par l'intérêt ou la terreur lui semblaient avec raison profaner. Il fut en grande querelle avec le fameux et féroce Bâville, intendant de Languedoc, qui, d'accord avec tous

les évêques du midi, voulait obliger par de fortes pénalités les nouveaux convertis à assister à la messe : Bossuet ne voulait pas de cette contrainte. Il multipliait dans son diocèse les prédications, les instructions, et se souciait plus de la sincérité que du nombre des conversions. Il fut en somme, dans cette triste affaire, ce qu'on pouvait souhaiter d'un homme de son temps, de sa profession et de sa croyance.

II

L'intérêt que Bossuet montra, dès qu'il eut pris possession de son siège épiscopal, pour les communautés de son diocèse, les visites nombreuses qu'il y fit, au cours desquelles il prit souvent la parole pour définir les devoirs et peindre les douceurs de la vie religieuse, la sévérité même qu'il témoignait sur la discipline, inspirèrent à quelques-unes des femmes les plus ferventes, les plus pures que le cloître renfermait, le désir de se mettre sous la conduite d'un si sage et si zélé pasteur. Aux Filles charitables de la Ferté était la sœur André; à Jouarre, M^{me} Cornuau, M^{me} du Mans, M^{mes} de Luyne et d'Albert : pour elles,

l'évêque se fit directeur, et il leur écrivit des lettres toutes pleines d'ardente dévotion et de ferme raison.

Pour elles aussi et pour leurs communautés il composa ses *Elévations sur les mystères* et ses *Méditations sur l'Évangile*. Il voulait leur offrir une lecture édifiante et substantielle, qui contentât leur imagination et leur cœur, sans danger pour leur foi. C'est toute l'histoire de la religion qui est ramassée dans ces deux ouvrages : dans les *Elévations*, il nous conduit de la contemplation de l'essence divine, à travers la création du monde, les promesses et les figures de l'ancienne loi, jusqu'à l'Incarnation du Verbe et la prédication du Christ ; dans les *Méditations sur l'Évangile*, il nous remet sous les yeux les paroles du divin Maître, ce qu'il dit sur la montagne, et ce qu'il dit dans sa dernière semaine, pendant la Cène, et tandis qu'il allait au mont des Oliviers. C'est la religion, dogme et morale, que Bossuet nous représente là. Mais il ne fait point œuvre de science : il ne donne point une exposition logique dans un enchaînement rigoureux ; il coupe court aux raisonnements ; il discute peu, il démontre rarement : il se contente de préciser nettement ce qu'il faut croire, par l'exacte propriété de son

langage. Cette fois seulement, en faveur de ses chères religieuses, le sévère théologien a épanché toutes les tendresses de son âme, et laissé déborder la vive source de lyrisme que recèlent les grands lieux communs de la philosophie morale et la méditation de la destinée humaine. Là, plus encore que dans les sermons, il a devancé la poésie contemporaine dans l'expression intense et magnifique des misères, des désirs et des espoirs de l'homme. Il a laissé son imagination s'emparer de tous les objets où se portait sa pensée ; il a fait, avec tout son cœur, le poème de la religion : métaphysique, morale, récits touchants et tableaux pittoresques, tout l'incompréhensible et tout le sensible de la religion s'y trouvent réunis ; et si Bossuet a donné dans d'autres ouvrages la mesure de sa vaste intelligence, nulle part il n'a mieux révélé cette intensité de sensation et cette profondeur d'amour, qui se dérobaient à l'ordinaire en lui sous les formes austères du raisonnement.

Où trouver rien de comparable aux deux premières semaines des *Elévations*, un plus vigoureux et plus calme effort pour contenter la raison avide de comprendre sans violer le mystère impossible à comprendre, une plus profonde méditation et des

effusions plus ardentes sur les idées et les dogmes qui se dérobent le plus à l'atteinte des raisonnements humains :

« De toute éternité (1) Dieu est ; Dieu est parfait ; Dieu est heureux. Dieu est un. L'impie demande : Pourquoi Dieu est-il ? Je lui répons : Pourquoi Dieu ne serait-il pas ? Est-ce à cause qu'il est parfait : et la perfection est-elle un obstacle à l'être ? Erreur insensée ! au contraire la perfection est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait serait-il, et le parfait ne serait-il pas ? C'est-à-dire : pourquoi ce qui tient le plus du néant serait-il, et que ce qui n'en tient rien du tout ne serait pas ? Qu'appelle-t-on parfait ? Un être à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait ? Un être à qui quelque chose manque. Pourquoi l'être à qui rien ne manque ne serait-il pas, plutôt que l'être à qui quelque chose manque ? D'où vient que quelque chose est et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit, si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien, ne peut pas prévaloir sur l'être, ni empêcher l'être d'être ! Mais, par la même raison, l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit ? Et pourquoi « le néant de Dieu que l'impie veut imaginer dans son cœur insensé », pourquoi, dis-je, ce néant de Dieu l'emporterait-il sur l'être de Dieu : et vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être ?

O Dieu, on se perd dans un si grand aveuglement : l'impie se perd dans le néant de Dieu qu'il veut préférer à l'être de Dieu. Et lui-même cet impie ne songe pas à se demander à lui-même pourquoi il est. Mon âme, âme

(1) Ed. Lachat, t. VII, p. 3. — 1^{re} *Élévation*.

raisonnable, mais dont la raison est si faible, pourquoi veux-tu être et que Dieu ne soit pas? Hélas! vaux-tu mieux que Dieu? Ame faible, âme ignorante, dévoyée, pleine d'erreur et d'incertitude dans ton intelligence, pleine dans ta volonté de faiblesse, d'égarement, de corruption, de mauvais désirs, faut-il que tu sois et que la certitude, la compréhension, la pleine connaissance de la vérité, et l'amour immuable de la justice et de la droiture ne soit pas?

On dit : Le parfait n'est pas. Le parfait n'est qu'une idée de notre esprit qui va s'élevant de l'imparfait qu'on voit de ses yeux, jusqu'à une perfection qui n'a de réalité que dans la pensée. C'est le raisonnement que l'impie voudrait faire dans son cœur insensé, qui ne songe pas que le parfait est le premier et en soi et en nos idées, et que l'imparfait en toutes façons n'en est qu'une dégradation. Dis-moi, mon âme, comment entends-tu le néant, sinon par l'être; comment la privation, si ce n'est par la forme dont elle prive; comment l'imperfection, si ce n'est par la perfection dont elle déchoit? Mon âme, n'entends-tu pas que tu as une raison, mais imparfaite, puisqu'elle ignore, qu'elle doute, qu'elle erre et qu'elle se trompe?

Mais comment entends-tu l'erreur, si ce n'est comme privation de la vérité; et comment le doute ou l'obscurité, si ce n'est comme privation de l'intelligence et de la lumière; ou comment enfin l'ignorance, si ce n'est comme privation du savoir parfait: comment dans la volonté, le dérèglement et le vice, si ce n'est comme privation de la règle, de la droiture et de la vertu? Il y a donc primitivement une intelligence, une science certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité dans le bien, une règle, un ordre, avant qu'il y ait une déchéance de toutes ces choses: en un mot, il y a une perfection avant qu'il y ait un défaut; avant tout dérèglement, il faut qu'il y ait une chose qui est elle-même sa règle, et qui, ne pouvant se

quitter soi-même, ne peut non plus ni faillir, ni défailir. Voilà donc un être parfait : voilà Dieu nature parfaite et heureuse. Le reste est incompréhensible, et nous ne pouvons même pas comprendre jusqu'où il est parfait et heureux, pas même jusqu'à quel point il est incompréhensible.

D'où vient donc que l'impie ne connaît point Dieu ; et que tant de nations, ou plutôt que toute la terre ne l'a pas connu, puisqu'on en porte l'idée en soi-même avec celle de la perfection ? D'où vient cela, si ce n'est par un défaut d'attention, et parce que l'homme livré aux sens et à l'imagination ne veut pas ou ne peut pas se recueillir en soi-même, ni s'attacher aux idées pures dont son esprit embarrassé d'images grossières ne peut porter la vérité simple ?

L'homme ignorant croit qu'il connaît le changement avant l'immutabilité, parce qu'il exprime le changement par un terme positif, et l'immutabilité par la négation du changement même ; et il ne veut pas songer qu'être immuable, c'est être, et que changer c'est n'être pas : or l'être est, et il est comme devant la privation qui est le non-être : avant donc qu'il y ait des choses qui ne sont pas toujours les mêmes, il y en a une qui toujours la même ne souffre point de déclin ; et celle-là non seulement est, mais encore elle est toujours connue, quoique non toujours démêlée ni distinguée, faute d'attention. Mais quand, recueillis en nous-mêmes, nous nous rendrons attentifs aux immortelles idées dont nous portons en nous-mêmes la vérité, nous trouverons que la perfection est ce que l'on connaît le premier, puisque, comme nous avons vu, on ne connaît le défaut que comme une déchéance de la perfection. »

Mais bientôt l'homme paraît, créature de Dieu ; et dans ses premiers mouvements, le mécanisme

de ses passions se décèle : Bossuet regarde en moraliste pénétrant nos premiers parents dans le paradis terrestre. Il lit le récit de leur péché, et à travers la sobre poésie de la Genèse, il aperçoit, il reconstitue le drame psychologique de la séduction. Nous apercevons dans l'étrange et légendaire dialogue d'Ève et du démon, commenté par un él interprète, nous apercevons le clair et profond symbole de toutes les tentations, et de toutes les chutes de la faible et superbe humanité.

« Le tentateur procède par interrogation, et tâche d'abord de produire un doute. « Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu de manger de cet arbre? » Et un peu après : « Vous ne mourrez pas. » La suite de ces paroles fait voir qu'il voulait induire Eve à erreur ; mais s'il lui avait proposé d'abord l'erreur où il voulait la conduire, et une contradiction manifeste au commandement et à la parole de Dieu, il lui aurait d'abord inspiré plus d'horreur que de volonté de l'écouter ; mais avant que de proposer l'erreur il commence par le doute : « Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu? » Il n'ose pas dire : Il vous a trompés ; son précepte n'est pas juste : sa parole n'est pas véritable ; il demande, il interroge, comme pour être instruit lui-même plutôt que pour instruire celle qu'il voulait surprendre. Il ne pouvait commencer par un endroit plus insinuant ni plus délicat.

La première faute d'Eve, c'est de l'avoir écouté et d'être entrée avec lui en raisonnement. Dès qu'on a voulu la faire douter de la vérité et de la justice de Dieu, elle devait fermer l'oreille et se retirer. Mais la subtilité

de la demande l'ayant rendue curieuse, elle entra en conversation, et elle y périt. La première faute de ceux qui errent, ou par l'erreur de l'esprit, ou par la séduction et l'égarément de leurs sens, c'est de douter. Satan dit tous les jours, et aux hérétiques, et à tous ceux qui sont entraînés dans leurs voluptés et leurs passions, ce malheureux *pourquoi*; et s'il lui a réussi contre Eve avant la concupiscence et les passions, faut-il s'étonner qu'il ait des succès si prodigieux avec ce secours? Fuyons, fuyons; et dès le premier *pourquoi*, dès le premier doute qui commence à se former dans notre esprit, bouchons l'oreille: car pour peu que nous chancelions, nous périssons.

« Nous mangeons de tous les fruits du paradis; mais pour l'arbre qui est au milieu, le Seigneur nous a défendu d'en manger le fruit et d'y toucher sous peine de mort. » Telle fut la réponse d'Eve, où il n'y a rien que de véritable, puisqu'elle ne fait que répéter le commandement et les paroles du Seigneur. Il ne s'agit donc pas de bien répondre, ni de dire de bonnes choses, mais de les dire à propos. Eve eût dû ne point parler du tout au tentateur, qui lui venait demander des raisons d'un commandement suprême, où il n'y avait qu'à obéir, et non point à raisonner. Combien de fois y est-on trompé? Tout en disant de bonnes choses, on s'entretient avec la tentation; mais il faut rompre commerce à l'instant. Et c'était le cas, non de réciter, mais de pratiquer le commandement de Dieu, et se bien garder, sous prétexte de rendre raison au séducteur, de faire durer le temps de la séduction. Le Fils de Dieu nous a bien donné un autre exemple dans le temps de sa tentation. Les paroles de l'Écriture qu'il allègue ne sont pas un entretien pour raisonner avec le tentateur, mais un refus précis avec cette exécution: « Va-t-en, Satan! » Au lieu qu'Eve curieuse veut raisonner, et entendre les raisonnements

du serpent. Aussi voit-il insensiblement augmenter ses forces. Comme il vit qu'Eve était éblouie de la nouveauté, et que déjà elle entraînait dans le doute qu'il voulait suggérer, il ne garde plus de mesures et lui dit sans ménagement : « Vous ne mourrez pas : car Dieu sait qu'au jour que vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » Il insinuait par ces paroles que Dieu avait attaché au fruit de cet arbre une divine vertu, par où l'homme serait éclairé sur toutes les choses qui pouvaient le rendre bon ou mauvais, heureux ou malheureux. « Et alors », dit-il, par une si belle connaissance vous deviendrez si parfaits, que « vous serez comme des Dieux. » De cette sorte il flatte l'orgueil, il pique et excite la curiosité : Eve commence à regarder ce fruit défendu et c'est un commencement de désobéissance : car le fruit que Dieu défendait de toucher, ne devait pas même être regardé avec complaisance : « Elle vit », dit l'Écriture, « qu'il étoit beau à la vue, bon à manger, agréable à voir », elle n'oublie rien de ce qui pouvait la satisfaire. C'est vouloir être séduite que de se rendre si attentive à la beauté et au goût de ce qui lui avait été interdit. La voilà donc occupée des beautés de cet objet défendu, et comme convaincue que Dieu étoit trop sévère de leur défendre l'usage d'une chose si belle, sans songer que le péché ne consiste pas à user des choses mauvaises par leur nature, puisque Dieu n'en avait point fait ni n'en pouvait faire de telles, mais à mal user des bonnes. Le tentateur ne manque pas de joindre la suggestion et pour ainsi dire le sifflement intérieur à l'extérieur ; et il tâcha d'allumer la concupiscence qu'Eve jusqu'alors ne connaissait pas. Mais dès qu'elle eut commencé à écouter et à raisonner sur un commandement si précis, à ce commencement d'infidélité on peut croire que Dieu commença aussi à retirer justement sa grâce, et que la

concupiscence des sens suivit de près le désordre qu'Eve avait déjà introduit volontairement dans son esprit. Ainsi elle mangea du fruit, et le serpent demeura vainqueur. Il ne poussa pas plus loin la tentation du dehors ; et, content d'avoir bien instruit et persuadé son ambassadeur, il laissa faire le reste à Eve séduite. Remarquez qu'il lui avait parlé non seulement pour elle, mais encore pour son mari, en lui disant non point : Tu seras ; et : Pourquoi Dieu t'a-t-il défendu ? mais : « Vous serez comme des dieux » ; et : « Pourquoi vous a-t-on fait cette défense ? » Le démon ne se trompa pas en croyant que cette parole portée par Eve à Adam aurait plus d'effet que s'il la lui eût portée lui-même. Voilà donc par un seul coup trois grandes plaies : l'orgueil entra avec ces paroles : « Vous serez comme des dieux » ; celles-ci : « Vous saurez le bien et le mal », excitèrent la curiosité ; et ces regards attentifs sur l'agrément et sur le bon goût de ce beau fruit, firent entrer jusque dans la moelle des os l'amour du plaisir des sens. Voilà les trois maladies générales de notre nature, dont la complication fait tous les maux particuliers dont nous sommes affligés, et saint Jean les a ramassées dans ces paroles : « N'aimez pas le monde ni tout ce qui est dans le monde, parce que tout ce qui est dans le monde est ou la concupiscence de la chair », c'est-à-dire manifestement la sensualité ; « ou la concupiscence des yeux », qui est la curiosité ; « ou » enfin l'ambition et « l'orgueil répandu dans toute la vie », qui est le nom propre du troisième vice dont la nature et la vie humaine est infectée (1). »

Ailleurs l'imagination s'envole, portée par une poétique figure de l'Écriture, et traduit la concep-

(1) Ed. Lachat, t. 100. — VI^e sem., III^e Elév.

tion abstraite de la pensée en allégories d'une beauté platonicienne :

« Voyez ce cheval ardent et impétueux : pendant que son écuyer le conduit et le dompte, que de mouvements irréguliers ! C'est un effet de son ardeur ; et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté ; il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force ; ou plutôt, puisque cette force était en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle ; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride : car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux : par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force, et le paisible animal ne fait plus pour ainsi dire qu'écouter : son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'en fait plus qu'une seule et même action. Ame chrétienne, écoute l'Époux qui te dit : « Je t'ai comparée à une belle cavale et entièrement domptée. Et s'il faut t'atteler à un chariot, te faire agir en concours avec d'autres âmes également soumises, ce ne sera pas de ces chariots mal assortis, où l'un tire et l'autre demeure sans action ; ce qui épuise et accable ceux qui sont de bonne volonté et se donnent de bonne foi à l'ouvrage. Sous le fouet du conducteur, ou pour mieux dire non tant sous le fouet que sous sa voix, et avec la légère indication d'un coup bénin qui avertit, qui réveille quelquefois, les deux chevaux sont unis, parce

qu'ils sont tous deux également soumis à la sage main qui les mène. Ame chrétienne, agis ainsi et change ton ardeur, ton activité en gravité, en douceur, en règle : noble animal fait pour être conduit de Dieu et le porter pour ainsi dire, c'est là ton courage, c'est là ta noblesse (1). »

Souvent aussi se forme chez l'écrivain une vision des objets que le texte sacré présente à son esprit ; et ce sont alors des tableaux d'une riche et chaude couleur, qui nous rendent sensible la sublime ou charmante poésie de l'épopée biblique ou de l'idylle évangélique.

Voici une vision paradisiaque, où passe un souffle de Milton (2) :

« Que servait à l'homme d'être introduit dans ce paradis de délices, dans tout un vaste pays que Dieu avait mis en son pouvoir, et au milieu de quatre grands fleuves dont les riches eaux traînaient des trésors ; au reste sous un ciel si pur que, sans être encore obscurci par ces nuages épais qui couvrent le nôtre et produisent les orages, il s'élevait de la terre par une bénigne chaleur une vapeur douce qui se distillait en rosée et qui arrosait la terre et toutes ses plantes ? L'homme était seul, et le plus seul de tous les animaux ; car il voyait tous les autres partagés et appareillés en deux sexes ; et, dit l'Écriture, il n'y avait

(1) Ed. Lachat, t. VI, p. 549. — *Méditations sur l'Évangile*, IV^e journée.

(2) Ed. Lachat, t. VII, p. 87. — V^e sem ; II^e Elév.

que l'homme « à qui on ne trouvait point d'aide semblable à lui ». Solitaire, sans compagnie, sans conversation, sans douceur, sans espérance de postérité, et ne sachant à qui laisser ou avec qui partager ce grand héritage, et tant de biens que Dieu lui avait donnés, il vivait tranquille, abandonné à sa providence, sans rien demander. Et Dieu aussi, de lui-même, ne voulant laisser aucun défaut dans son ouvrage, dit ces paroles : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul; donnons-lui un aide semblable à lui (1). »

Ou bien encore regardons l'entrée de Jésus à Jérusalem, le jour des Rameaux : toute théologie et toute la sévérité abstraite des doctrines sont mises de côté. Bossuet n'est plus que peintre ; et, ravi dans son imagination, il s'abandonne à la joie de rendre à nos yeux le pittoresque familier de cette scène :

« Il faut donc savoir que le Fils de Dieu, quoiqu'il parût à l'extérieur le dernier des hommes, était né pour être roi de la manière du monde la plus admirable et la plus auguste, puisque c'était par l'admiration que causaient ses exemples, sa sainte vie, sa sainte doctrine, ses grands ouvrages et ses miracles, sans aucun autre secours. Le Sauveur avait paru par ces merveilles si secourable au genre humain, que les troupes oublièrent tout pour le suivre avec leurs femmes et leurs enfants, jusqu'aux déserts les plus éloignés, sans songer à aucun besoin ; « et Jésus en ayant nourri avec cinq pains d'orge et deux poissons jusqu'à cinq mille, sans compter les femmes et les enfants », ils furent tellement ravis, qu'ils « voulaient venir »

en foule « pour le faire roi » et le reconnaître pour le Christ. On eût donc vu dès lors quelque chose de l'éclat qui a paru aujourd'hui, si Jésus qui avait ses temps réglés pour toutes choses, ne « se fût retiré » bien avant « dans le désert » pour l'empêcher. Mais, au jour des Rameaux, il lui plut de laisser éclater l'admiration que les peuples avaient pour lui : c'est pourquoi ils accoururent au-devant de lui avec des palmes à la main, criant hautement qu'il était leur roi, le vrai fils de David qui devait venir, et enfin le Messie qu'ils attendaient. Les enfants se joignaient à ces cris de joie ; et le témoignage sincère de cet âge innocent faisait voir combien ces transports étaient véritables. Jamais peuples n'en avaient tant fait à aucun roi : ils jetaient leurs habits par terre sur son passage ; ils coupaient à l'envi des rameaux pour en couvrir les chemins ; et tout jusqu'aux arbres semblait vouloir s'incliner et s'abattre devant lui. Les plus riches tapisseries qu'on ait jamais tendues à l'entrée des rois, n'égalent pas ces ornements simples et naturels. Tous les arbres ébranchés pour l'usage qu'on vient de voir ; tout un peuple qui se dépouille pour parer en cette manière le chemin où passait son Roi, fait un spectacle ravissant. Dans les autres entrées, on ordonne aux peuples de parer les rues ; et la joie pour ainsi dire est commandée. Ici tout se fait par le seul ravissement du peuple. Rien au dehors ne frappait les yeux. Ce Roi pauvre et doux était monté sur un ânon, humble et paisible monture ; ce n'était point ces chevaux fougueux attelés à un chariot dont la fierté attirait les regards. On ne voyait ni satellites, ni gardes, ni l'image des villes vaincues, ni leurs dépouilles, ou leurs rois captifs. Les palmes qu'on portait devant lui marquaient d'autres victoires. Tout l'appareil des triomphes ordinaires était banni de celui-ci. Mais on voyait à la place les malades qu'il avait guéris, et les morts qu'il avait ressuscités. La personne du Roi et le souvenir de ses miracles fai-

saient toute la recommandation de cette fête. Tout ce que l'art et la flatterie ont inventé pour honorer les conquérants dans leurs plus beaux jours, cède à la simplicité et à la vérité qui paraissent dans celui-ci. On conduit le Sauveur avec cette pompe sacrée par le milieu de Jérusalem jusqu'à la montagne du temple. Il y paraît comme le Seigneur et le maître, comme le fils de la maison : le Fils du Dieu qu'on y sert, ainsi que nous verrons. Ni Salomon qui en fut le fondateur, ni les pontifes qui y officiaient avec tant d'éclat, n'avaient jamais reçu de pareils honneurs (1). »

Je ne sais pas, en somme, de livre mystique, hormis l'*Imitation*, qui ait sur l'âme une prise plus forte : c'est une chose étrange que la puissance d'émotion contenue dans ce commentaire perpétuel des Ecritures, et dans la monotone simplicité du plan. Dans chaque chapitre, d'un verset du texte sacré, l'ardent interprète nous fait sortir les plus belles vérités, les plus touchants spectacles de la religion chrétienne ; reprenant terre à tout instant, et nous replaçant sur le terrain solide de la révélation, il nous enlève à chaque fois d'un élan passionné, dans un transport d'amour et d'admiration, il nous enlève aux plus hauts sommets de la morale et de la philosophie, illuminant aux clartés de son intelligence, échauffant à la flamme

(1) Ed. Lachat, t. VI, p. 92. — *Médit. sur l'Evangile*, 1^{re} journée.

de son enthousiasme les froides obscurités de la métaphysique, saluant avec des cris éclatants de joie et d'ineffables ravissements la vision de l'incompréhensible, que jamais écrivain n'a dressée plus nette et plus étonnante à nos yeux. Mais où trouver surtout un mysticisme plus sain, plus serein, plus robuste que dans les *Méditations* et les *Élévations*? un mysticisme d'une tendresse qui n'énerve pas, qui ne fond pas les énergies du cœur, mais qui au contraire le trempe pour le combat de la vie, et qui, par la contemplation enivrante de la perfection de Dieu, par la réflexion amère sur le néant de la créature, met en nous un principe fécond et fort d'activité morale? Voilà par où ces deux ouvrages de Bossuet sont parmi les plus excellents livres d'édification qu'on ait jamais écrits, par où ils participent au mérite singulier de ses lettres de direction; voilà comment, à les lire, on oublie presque la merveilleuse poésie de la forme pour y cueillir tant de vérités fortifiantes, capables de soutenir encore aujourd'hui les âmes que n'enchantent plus la consolante espérance dont l'Eglise catholique récompense ceux qui croient à ses mystères

CONCLUSION

Nous avons pu déjà en faire la remarque, c'est un des caractères les plus éminents de Bossuet, d'avoir saisi les convenances plutôt que les incompatibilités des choses, d'avoir su fondre toutes les diversités et les contradictions dans l'unité, dans laquelle tout se subordonne, et d'où rien ne s'exclut. Jamais une vérité supérieure ne lui a fait fermer les yeux à une vérité inférieure ; et il estime si fort la vérité qu'aucun moyen de la connaître ne lui paraît méprisable. Ce n'est pas une question pour lui de savoir « si la foi, l'opinion et la science peuvent compatir ensemble dans le même entendement ». La chose ne fait point de doute à son égard, et son esprit, estimant chaque preuve à sa valeur, « laisse faire à chacune ce qui lui convient ».

Parce qu'il est théologien, il ne dédaigne pas

de se faire philosophe, il demande à la science humaine ce que c'est que l'homme et que la vie, et tout ce que l'observation et le raisonnement lui découvrent, se range dans son esprit sous les vérités dont Dieu même est le garant. Plus il pénètre dans la connaissance de notre nature et de ses besoins essentiels, plus il conçoit que la religion fournit les solutions nécessaires aux problèmes posés par la philosophie, et qu'ainsi elle unit l'efficacité pratique à la vérité transcendante. Ainsi se fait naturellement en Bossuet l'accord de la foi et de la raison : ce qui a été pour d'autres âmes croyantes une source intarissable d'amertumes et d'angoisses, ce qui les a poussées, par mille déchirements et par d'étranges convulsions, tantôt hors de la foi et tantôt hors de la raison, parce qu'elles ne voyaient d'autre moyen d'échapper à cette contradiction fatale, que de détruire l'un des deux termes, et de sacrifier ou la nature ou Dieu, cela jamais n'a tourmenté Bossuet.

Le christianisme lui découvrant en Dieu la plénitude de la vérité et la perfection de l'être, a donné du même coup satisfaction au besoin de comprendre et au besoin d'agir, qui étaient en lui.

Pourquoi Bossuet croyait-il ? parce qu'il croyait. Il n'y a pas d'autre réponse à faire, et il

serait indiscret et téméraire de rechercher la raison de sa foi. La foi ne s'explique pas : elle est, et c'est sa raison d'être. Mais l'on peut dire hardiment que si Bossuet n'a jamais été effleuré d'un doute, s'il a cru si constamment, si paisiblement, si candidement, c'était que la religion satisfaisait à sa nature et lui fournissait le moyen d'être tout ce qu'elle pouvait être, de développer tout ce qu'elle contenait. Il avait une intelligence impatiente du mystère, une activité impatiente du repos. Tout en lui tendait à l'action ; mais sa volonté ne consentait pas à agir, si sa raison n'autorisait l'action. Le christianisme, avec tous ses mystères, lui fournit la plus claire, la plus simple, la plus raisonnable explication de l'univers et de l'homme : une fois la religion admise, tout devint net et lumineux à son intelligence, et, les raisons d'agir se développant à ses yeux, il mit en liberté cette puissance qu'il sentait en lui prête à courir aux actes. La foi mettait son intelligence en repos ; il n'avait plus besoin de se replier en lui-même, de se tourmenter, de se ronger dans d'impuissantes analyses : fort d'une solution décisive du grand problème, il allait à Dieu en agissant pour le bien.

Le christianisme, en lui, ne pouvait qu'engen-

drer l'optimisme. Car il lui révélait la valeur de la vie et la bonté de l'action. A la lumière de l'Écriture, le monde prend un sens excellent ; il n'est plus rien de mauvais et d'inutile. L'homme d'abord ; sans doute notre premier père a péché, et nul plus éloquemment que Bossuet n'a décrit la misère de notre corruption naturelle. Mais, cependant, ces traces de grandeur et de bonté que Pascal même trouvait encore dans la bassesse de notre état présent, Bossuet est loin de les mépriser ; ces traces sont des instincts, des inclinations, des forces par conséquent, des puissances capables de produire des actes. Le mal nous enveloppe et nous assiège de toutes parts, il nous pénètre, il enfonce ses racines en nous ; mais notre âme altérée, corrompue, garde pourtant dans son fond quelque bonté ; la sensibilité, l'intelligence, la volonté sont des choses bonnes en elles-mêmes ; elles nous servent à faire le mal, quand Dieu nous manque ; avec lui, nous les emploierons à bien faire. La morale chrétienne, pour dompter la nature, trouve encore quelque appui dans la nature.

Bossuet, après Aristote, après Cicéron, après saint Augustin, découvre dans l'homme un sentiment naturel que rien ne saurait étouffer, prin-

cipe de tous nos égarements et de tous nos crimes, qui peut devenir l'instrument de la vertu et de la perfection. C'est le désir du bonheur. Le bonheur est la fin de l'homme, répète-t-il à chaque page de ses écrits ; l'homme tend au bonheur, et se porte à tout ce qu'il croit propre à le lui procurer. Jusque dans le suicide, c'est le désir de bonheur qui le conduit. Il n'y a point de mobile plus essentiel ni plus universel des actions humaines. Ce désir est innocent ; Bossuet l'a maintenu hardiment, et jamais il n'a conçu qu'on puisse demander à l'homme aucun acte, aucun effort, où il ne soit mû par l'espérance du bonheur. Fénelon eut beau jeter des cris aigus, se scandaliser d'une conception si grossière, qui nous faisait aimer Dieu parce que Dieu nous offrait le bonheur, et que cet amour l'assurait ; Bossuet n'en voulait pas démordre. Il trouvait là, au fond du cœur humain, un fondement solide sur lequel tout l'édifice de la foi se pouvait édifier. Cette inclination, en effet, qui est en nous, n'est-elle pas ce qui rend la religion raisonnable, et lui donne prise sur nous ? Le christianisme est la doctrine qui satisfait le mieux, mais aussi qui règle ce désir d'être heureux qui est la substance même de notre être. Sans lui, nous cherchons en

aveugles, dans la nuit ; nous nous attachons à de faux biens, qui tournent en douleurs, à des biens passagers, qui ne laissent qu'amertume et regrets ; par lui, nous connaissons un bien qui ne trompe pas, un bien qui ne passe pas : nous souhaitons d'être heureux, il nous offre un bonheur infini, éternel. Comment n'y pas tendre, quand on le connaît ? Ainsi cette connaissance devient un principe d'action, et nous mesurons la bonté de nos actions selon le rapport qu'elles ont avec cette fin, selon qu'elles y servent ou qu'elles y nuisent.

Combien précieuse est la vie, pendant laquelle nous pouvons nous préparer ce bonheur où notre nature aspire ! Le bonheur n'existe pas en ce monde, où tout est imparfait, où tout est relatif : mais ne suffit-il pas, pour embellir, pour éclairer la vie, pour y mettre un sens et une valeur, ne suffit-il pas qu'avec quelques moments de cette vie misérable et bornée puisse s'acheter l'éternité du bonheur absolu ? Bossuet ne prêche jamais le néant de la vie, sans en compléter l'idée par celle de la dignité de la vie. Il ne la considère pas avec tristesse et mépris, puisqu'elle ouvre le ciel. Il jette un regard de profonde sympathie sur les générations qui passent et sur les travaux des

hommes. Il n'est pas de ces chrétiens austères qui veulent enfermer l'humanité dans les pratiques ascétiques, et qui versent les anathèmes sur toutes les occupations profanes. Bossuet veut, comme les plus rigoureux jansénistes, que la pensée du salut, la poursuite du bonheur éternel soient notre affaire de tous les instants, le seul but de notre incessante activité. Mais, loin de resserrer comme eux les voies du salut, et d'imposer à tous les hommes une piété de cloître, il n'estimait dans les austérités et dans le régime sévère des couvents que l'obéissance, qui rompt l'amour-propre, et la présence perpétuelle de Dieu dans l'âme. Mais on peut pratiquer dans le monde l'humble et chrétienne obéissance ; on peut dans le monde porter Dieu en soi-même, et prendre Dieu pour témoin et pour fin de toutes les actions. Il n'est donc pas besoin de se jeter dans un couvent : toutes les occupations, tous les emplois sont saints, si on les sanctifie. Il n'y a point, pour plaire à Dieu, à faire autre chose que ce qu'on faisait avant, mais à le faire en vue de plaire à Dieu et parce que Dieu le veut, par devoir et par amour. Si l'âme est chrétienne, la vie et les œuvres seront chrétiennes. Le roi s'appliquera aux affaires de l'Etat, le juge rendra de bons arrêts, l'artisan gagnera sa vie du tra-

vail de ses mains ; tous, en faisant leur métier, pourront se procurer après cette vie une félicité sans fin. Plus d'inquiétudes donc, ni de scrupules, ni d'angoisses : chaque homme, selon sa capacité et selon son état, fera sa fonction propre ; nul n'a plus à poser cette désolante question : « à quoi bon ? » et Bossuet peut admirer librement, sans embarras et sans contradiction, les merveilleuses découvertes de l'intelligence humaine, les étonnantes applications de son activité. Il n'y a plus rien dans le monde, dans la vie civile, dans la science, qui mette sa grande âme en défiance et en crainte : tout est légitime, parce que tout est mis à sa place. Parce que Dieu est bon, l'univers est bon, la vie est bonne, et l'homme même peut devenir bon.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	7
CHAPITRE I. — L'homme.	9
CHAPITRE II. — L'écrivain. — La poésie de Bossuet.	33
CHAPITRE III. — Bossuet orateur. — Les <i>Sermons</i>	45
CHAPITRE IV. — Bossuet orateur (suite). Les <i>Panégyriques</i> et les <i>Oraisons funèbres</i>	87
CHAPITRE V. — L'éducation du Dauphin.	123
CHAPITRE VI. — Bossuet historien.	147
CHAPITRE VII. — Théologie et controverses religieuses.	187
CHAPITRE VIII. — Bossuet évêque.	206
CONCLUSION.	225

TABLE DES GRAVURES

Bossuet, d'après le portrait de Rigaud.	4
Le prince de Condé.	99
Madame, duchesse d'Orléans.	113



Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

--	--

CE



a39003 002370947b

CE PQ 1729
.L35C 1898
C00 LANSON, GUST BOSSUET.
ACC# 1388092

